UNIVERSITY OF TORONTO DUPL
3 1761 00017915 0

Quelques Actes

MAX MAUREY

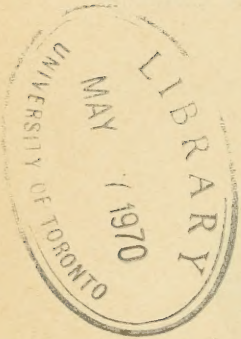
Quelques Actes

L'Asile de nuit — Le Chauffeur
Depuis six mois
La Recommandation — Rosalie
M. Lambert, marchand de tableaux
L'Aventure

LIBRAIRIE DES ANNALES
Politiques et Littéraires
51 ET 43, RUE SAINT-GEORGES
PARIS

Tous Droits réservés.

PQ
2625
A927Q4
1920



ASILE DE NUIT

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, à Paris, au THÉATRE ANTOINE, le 13 octobre 1904.

Cette comédie a été éditée séparément à la Librairie Théâtrale.

PERSONNAGES

LE DIRECTEUR.	MM. André Antoine
HAPS.	Signoret.
MA SOUPE	Desfontaines.

ASILE DE NUIT

Bureau sobrement meublé. — Porte dans le fond, à droite et à gauche. — Cheminée à droite, au premier plan. — Fenêtre à droite, au deuxième plan. — Table-bureau à gauche et de biais; fauteuil derrière le bureau: une chaise devant. — A droite, premier plan contre le mur, une table; à gauche, premier plan, un pupitre ou un autre meuble de bureau avec des registres. —Entre les deux portes, dans le fond, un cartonnier.

SCÈNE PREMIÈRE

LE DIRECTEUR, MA SOUPE.

Au lever du rideau, le directeur, debout devant la table, semble signer des pièces... Au bout d'un temps, il se dirige rapidement vers un cartonnier, tire un casier, l'ouvre et en sort une brosse, avec laquelle il se donne un coup.

LE DIRECTEUR.

Mon chapeau!... père Ma Soupe.

MA SOUPE, lui donnant un chapeau.

Voilà! monsieur Rondin.

LE DIRECTEUR.

Je n'ai rien oublié... Il se tâte ses poches.) Mes allumettes...

MA SOUPE.

Les voici!

LE DIRECTEUR.

Non, laissez! j'en prendrai au café... Ma pipe... mon tabac... Ça va bien... Vous pouvez boucler...

MA SOUPE.

Oui, je crois qu'il ne viendra plus personne...

LE DIRECTEUR.

Je le pense bien... Dites, s'il arrivait quelque chose... vous m'iriez chercher... hein? Je suis en face, au café!

MA SOUPE.

Soyez sans crainte, monsieur le directeur.

A ce moment, on entend frapper au dehors.

LE DIRECTEUR.

Qu'est-ce que c'est que ce raffût? (A Ma Soupe.) Allez donc voir!

Le père Ma Soupe va à la porte du fond, à droite, l'ouvre, et sort. Après un petit temps, paraît un vieux malheureux en guenilles.

SCÈNE II

LE DIRECTEUR, HAPS.

LE DIRECTEUR, durement.

C'est vous qui faites ce potin?

HAPS.

Dame! c'était fermé.

LE DIRECTEUR.

Qu'est-ce que vous voulez?

HAPS.

Je voudrais coucher.

LE DIRECTEUR

Coucher?

HAPS.

C'est-il pas ici l'asile de nuit?

LE DIRECTEUR.

Si!... Et puis, après?

HAPS.

Rien!

LE DIRECTEUR.

Vous attendez que ce soit fermé pour vous présenter?

HAPS.

Moi...

LE DIRECTEUR.

Vous ne pouvez pas venir à l'heure?

HAPS.

Je croyais que c'était ouvert jusqu'à neuf heures.

LE DIRECTEUR.

Eh bien?

HAPS.

C'est pas neuf heures.

LE DIRECTEUR.

Ah! C'est pas neuf heures!... Faudra porter votre

montre chez l'horloger. Pas neuf heures! A quelle heure ferme-t-on ici? A neuf heures! Était-ce fermé quand vous êtes venu? Oui; alors, c'est qu'il était neuf heures... Je le présume, du moins...

On entend sonner neuf heures à une horloge voisine. Le premier coup commence à sonner quand le directeur dit à la tirade précédente : « Était-ce fermé ici quand vous êtes venu? »

HAPS.

Tenez! les voilà qui sonnent...

LE DIRECTEUR.

Vraiment! vous voulez avoir raison! Gros malin, va! Et, si je vous flanquais à la porte, qu'est-ce que vous diriez!

HAPS.

Rien!

LE DIRECTEUR.

Je vous dis que vous êtes en retard; cela ne vous suffit pas?

HAPS.

Si!

LE DIRECTEUR, allant à sa table.

Allons!... voyons!... D'où venez-vous?

HAPS.

D'où je viens?

LE DIRECTEUR.

Oui... je parle français.

HAPS.

Dame? je viens... je viens de loin: j'ai marché; alors, comme ça, je suis fatigué...

LE DIRECTEUR.

Pas d'histoires... Je vous demande où vous avez passé votre dernière nuit...

HAPS.

Je ne sais pas...

LE DIRECTEUR.

Vous ne voulez pas répondre?

HAPS.

Mais si, je veux bien répondre. J'ai passé la nuit dans les rues; est-ce que je sais? Tantôt sur un banc, tantôt sur un autre...

LE DIRECTEUR.

Je vois ce que c'est. Vous êtes un vagabond!

HAPS.

Un vagabond?

LE DIRECTEUR.

Oui; vous n'avez pas de domicile.

HAPS.

Tiens!

Il se met à rire.

LE DIRECTEUR, sévère.

Il n'y a pas de quoi rire.

HAPS, redevenu sérieux.

Sûr!

LE DIRECTEUR.

Quelle a été votre dernière maison?

HAPS.

Plaît-il?

LE DIRECTEUR.

Je vous demande dans quel asile vous êtes allé, la dernière fois?

HAPS.

J'ai jamais été dans un asile; c'est la première fois.

LE DIRECTEUR.

La première fois! Qu'est-ce qui vous a donné l'idée de venir ici?

HAPS.

C'est un monsieur!

LE DIRECTEUR.

Un monsieur? Quel monsieur?

HAPS.

Un ancien professeur [1].

LE DIRECTEUR.

Un inspecteur, probablement. Vous a-t-il donné son nom?

HAPS.

Non! Il m'a dit, comme ça, qu'il avait couché ici la nuit dernière.

LE DIRECTEUR.

Qu'est-ce que vous me chantez là!... Il avait couché ici?

HAPS.

Oui.

LE DIRECTEUR.

Et vous appelez ça un monsieur! Vous ne pouvez

1. Il prononce « proffsseur ».

pas parler comme tout le monde... C'est un vagabond, un va nu-pieds, un malheureux.

Le directeur va chercher un registre déposé sur un meuble à gauche, derrière la table où il était assis, puis revient à son bureau. Il reste debout, le dos au public, et semble feuilleter le registre pendant que Haps parle.

HAPS.

Malheureux! ça oui, presque autant que moi... Nous avions dormi, l'un à côté de l'autre, sur un banc de l'avenue de Saint-Ouen... un endroit assez tranquille... Le quartier est mal fréquenté; les agents sont rares; on n'est pas trop dérangé. En nous réveillant, nous lions conversation... n'est-ce pas? comme des gens qui auraient passé la nuit en chemin de fer. Il me dit que, la veille, il avait couché dans un asile, me raconte sa vie, m'explique qu'il a été professeur...

LE DIRECTEUR.

Dites donc, vous n'avez pas la prétention de me la raconter, sa vie... hein? Allons, votre nom?

HAPS.

Mon nom?

LE DIRECTEUR, s'approchant de Haps.

Oui, votre nom?

HAPS, d'une voix très gutturale.

Haps!

LE DIRECTEUR, attribuant le son de « Haps » à un malaise d'estomac.

Bougre de salaud!... Recommencez encore vos incongruités et vous aurez de mes nouvelles.

HAPS.

Comment! mes incongruités?

LE DIRECTEUR.

Suffit! Votre nom?

HAPS, même jeu.

Mais... Haps!

LE DIRECTEUR, le poussant vers la porte.

C'est trop fort! Foutez-moi le camp!

HAPS.

Enfin!...

LE DIRECTEUR.

Foutez-moi le camp! Je vous apprendrai à me faire ça au nez.

HAPS.

Moi! je vous...

LE DIRECTEUR, le poussant vers la porte.

Allez!...

HAPS.

Mais vous me demandez mon nom... Je vous le dis : Haps! Épelant le nom. H, A, P, S! Ça fait-il Haps?

LE DIRECTEUR, avec méfiance.

Haps!

HAPS.

Oui... Jules-Marie-César Haps.

LE DIRECTEUR.

De quel pays êtes-vous donc?

HAPS.

Je suis Français.

LE DIRECTEUR.

Français? Vous êtes Français, avec ce nom à coucher dehors?

HAPS.

On peut être Français et coucher dehors (saluant), la preuve.

LE DIRECTEUR.

Je vous dispense de vos réflexions... On va vous conduire à la douche... Une fois déshabillé, vous porterez vos effets à l'étuve pour qu'on les désinfecte... On vous les rendra demain matin... Vous mettrez des vêtements de nuit que l'administration vous prête. D'ailleurs, le père Ma Soupe vous expliquera ce que vous avez à faire. (Appelant.) Hé! père Ma Soupe...

HAPS, timidement.

Je voudrais...

LE DIRECTEUR.

Hein? Qu'est-ce que vous voudriez?

HAPS.

Je voudrais bien, si c'était un effet de votre complaisance, ne pas prendre de douche.

LE DIRECTEUR.

Parce que?...

HAPS.

Parce que, d'abord, je n'en ai pas l'habitude, et, ensuite, parce que je suis enrhumé.

LE DIRECTEUR.

Et puis, quoi encore?

HAPS.

S'il y a un médecin, vous pouvez le lui demander.

LE DIRECTEUR.

Un médecin. C'est pas un hôpital, ici : c'est un asile...

HAPS.

Je croyais qu'il y avait un médecin!

LE DIRECTEUR.

Attaché à l'établissement... Mais comment donc!... Pourquoi pas un pédicure, un casino et des petits chevaux?... (Au père Ma Soupe, qui entre portant un paquet.) Ah! père Ma Soupe... (Apercevant le paquet.) Qu'est-ce que c'est que ce paquet?

SCÈNE III

HAPS, MA SOUPE, LE DIRECTEUR.

MA SOUPE.

Ce sont de vieux vêtements que l'on vient d'envoyer pour être donnés.

LE DIRECTEUR.

Bon. Nous verrons cela plus tard.

MA SOUPE, allant déposer le paquet sur la table à droite.

Faut-il les faire distribuer?

LE DIRECTEUR.

Mais non, je vous dis que nous verrons cela plus tard. Voyons! (Désignant Haps.) Conduisez-moi cet homme à la douche, étuve, etc... Moi, je file... je vais en face. (Regardant Haps.) Je vais chez le préfet... S'il arrivait quoi que ce soit...

MA SOUPE.

Je vous préviendrai; oui, monsieur le directeur!

Le directeur sort.

SCÈNE IV

HAPS, LE PÈRE MA SOUPE.

HAPS.

Il y a un préfet qui demeure en face?

MA SOUPE.

Mais non!... C'est un café où il va faire sa partie... Seulement, devant les pensionnaires, il dit qu'il va chez le préfet... Ça fait toujours bien...

HAPS.

C'est pas bête!

MA SOUPE.

C'est idiot! Vous pensez bien que je raconte à tout le monde ce que ça veut dire...

HAPS.

Qu'est-ce que vous êtes donc, ici?

MA SOUPE, s'asseyant sur la chaise près de la table.

Moi? Je suis comme qui dirait son homme de confiance.

HAPS.

Il n'a pas l'air commode, le frère?

MA SOUPE.

Je vous crois!

HAPS.

Une rosse, hein?

MA SOUPE.

Peuh! pas toujours... Il y a des fois où il est très gentil.

HAPS, toujours debout.

Quand ça?

MA SOUPE.

Quand il est avec ses supérieurs.

HAPS.

Dites-moi, c'est-il vrai qu'on ne peut coucher que trois nuits dans les asiles?

MA SOUPE.

Ça dépend; ici, au Continental, c'est, en effet, trois nuits.

HAPS, ne comprenant pas.

Au Continental?

MA SOUPE.

Ben oui! Quoi? Vous ne savez donc rien? Ici, c'est le Continental; l'asile du quatrième arrondissement, c'est le Palace; celui du troisième, le Ritz. Chaque asile a son nom.

HAPS.

C'est rien chic!

MA SOUPE.

Comme ça, au moins, on n'a pas l'air de mufles!

HAPS.

Et vous, vous en êtes à quel jour?

MA SOUPE.

Moi, c'est différent : voilà plus de six mois que je loge ici.

HAPS.

Vous êtes donc de l'administration?

MA SOUPE.

Non! Seulement, je me trimballe depuis si longtemps dans toutes ces boîtes que je connais tous les règlements, les trucs, ce qu'il faut faire, ce qu'il ne faut pas faire... Alors, le patron me garde pour que je mette les nouveaux, les types comme vous, au courant. Cela lui évite ainsi la peine de le faire.

HAPS.

C'est pas bête!

MA SOUPE.

Je vous crois; cela permet à monsieur Rondin de gagner ses trois mille francs par an, et, à moi, une soupe tous les matins.

HAPS.

Et moi, est-ce que j'en aurai une, de soupe, demain?

MA SOUPE, se levant.

Non! Vous, vous avez droit à une miche de pain. Moi seul (et c'est pour cela que l'on m'appelle le père Ma Soupe), je prends ma soupe tous les matins.

HAPS.

Vous en avez une, de veine!

MA SOUPE.

Faut savoir se débrouiller.

HAPS.

C'est pas toujours commode.

MA SOUPE, il passe devant Haps et se dirige vers la gauche.

L'important est de savoir choisir son métier. Ainsi tenez, moi... j'ai essayé de tout, et toujours pour

crever la faim, jusqu'au jour où je me suis fait mendiant.

HAPS.

Mendiant?

MA SOUPE.

Eh! oui...

HAPS, s'asseyant à la place occupée par Ma Soupe.

C'est pas un métier, ça!

MA SOUPE.

Pourquoi ça? Il se retourne et s'aperçoit que Haps s'est assis. Non, mais ne vous gênez pas. Haps se lève. Ma Soupe lui montrant le fauteuil du directeur. Voulez-vous le fauteuil? Il s'assied dans le fauteuil qu'il vient de montrer. Qu'est-ce que je disais donc?

HAPS, debout.

Que vous étiez mendiant.

MA SOUPE, se carrant dans le fauteuil du directeur.

Oui. Eh bien! c'est un métier comme un autre. Voyez, dans les administrations, sur dix ronds-de-cuir, il y en a huit d'inutiles. Eh bien! ces huit-là qui sont des messieurs, pourtant, ne font rien et vivent aux dépens des autres.

HAPS.

C'est pas la même chose.

MA SOUPE.

Parce qu'ils gagnent plus d'argent. Croyez-vous que ce crétin de monsieur Rondin, notre directeur, soit plus utile que moi?... D'ailleurs, mendicité et fonctionnarisme, c'est, la plupart du temps, synonyme.

HAPS, ne comprenant pas.

Synonyme?

MA SOUPE.

Oui... vous ne comprenez pas? C'est, d'ailleurs, sans importance; il vaut même mieux que vous ne compreniez pas.

HAPS.

Pourquoi cela?

MA SOUPE.

Pour rien.

HAPS.

Dites donc! Je voudrais bien ne pas la prendre!

MA SOUPE.

Quoi?

HAPS.

La douche... par rapport à ma voix... Je suis sûr que ça va m'enrouer encore plus.

MA SOUPE.

Mais ne la prenez pas... Répandez l'eau par terre... Pourvu que le parquet soit mouillé, c'est tout ce que demande l'administration! (Apercevant le directeur.) Ah! flûte!

Il se lève précipitamment, passe devant la table, et se place à côté de Haps.

SCÈNE V

LES MÊMES, LE DIRECTEUR.

Le directeur entre brusquement. Il paraît excessivement ému.

LE DIRECTEUR, apercevant Haps.

Eh bien! qu'est-ce que vous faites là? Vous êtes encore dans mon cabinet... Voulez-vous bien me

ficher le camp... (A Ma Soupe.) Pourquoi n'est-il pas avec les autres?

MA SOUPE, poussant Haps vers la porte du fond, à gauche.

Je ne sais pas. Voilà une heure que je lui dis de s'en aller.

HAPS, disparaissant.

Eh bien! elle est raide!

SCÈNE VI

LE DIRECTEUR, MA SOUPE.

LE DIRECTEUR, toujours très ému, à Ma Soupe, au moment où il va sortir.

Restez, Ma Soupe! Qu'est-ce que vous trafiquiez donc avec ce bonhomme?

MA SOUPE, fermant la porte et descendant en scène.

C'est un vieux bavard... Il me questionnait sur un tas de choses...

LE DIRECTEUR, enlevant son pardessus, puis son chapeau qu'il accroche au porte-manteau.

Un tas de choses ?... Sur quelles choses?

MA SOUPE.

Peuh! Sur la maison, sur le règlement.

LE DIRECTEUR.

Il n'a pas à vous questionner. Et puis, ce n'est pas le moment de perdre son temps. Dites-moi, on n'est pas venu me demander?

MA SOUPE.

Non, monsieur Rondin.

LE DIRECTEUR.

D'un moment à l'autre, je m'attends à la visite d'un inspecteur.

MA SOUPE.

Est-ce qu'il est arrivé quelque chose?

LE DIRECTEUR.

Je vous crois... une catastrophe!

MA SOUPE.

Ah! bon sang... Il y a des victimes?

LE DIRECTEUR.

Il y en a une, monsieur Bol : mon collègue du vingtième arrondissement.

MA SOUPE.

Il est mort?

LE DIRECTEUR.

Non! il est révoqué!

MA SOUPE.

Et pourquoi?

LE DIRECTEUR.

Pourquoi? Parce que nous vivons à une époque pourrie... tout simplement... parce qu'aujourd'hui, la presse s'occupe de tout ce qui ne la regarde pas... (Presque menaçant.) Ah! bon sang! et il y a des gens qui ont voulu la liberté de la presse!...

MA SOUPE, s'excusant.

J'ai toujours été contre.

LE DIRECTEUR.

Quel pays! bon Dieu! Quel pays!

MA SOUPE.

Et c'est la faute aux journaux, la catastrophe dont vous parlez?

LE DIRECTEUR.

Un peu !... Figurez-vous, père Ma Soupe... que, la semaine dernière, un journaliste, déguisé en mendiant, se présente à l'asile du vingtième arrondissement. Il demande à coucher: on le reçoit. Il passe la nuit, comme tout le monde, et, le lendemain, vous ne savez pas ce qu'il fait?

MA SOUPE.

Il fout le camp.

LE DIRECTEUR.

D'abord; puis il va raconter, dans son ignoble journal, ce qu'il a fait, ce qu'il a vu... les soi-disant abus qui se commettent : que le directeur n'est pas à son poste... que les pensionnaires se plaignent qu'il fait chaud, qu'il fait froid; enfin, les mille stupidités qui peuvent germer dans la cervelle d'un coquin de cette espèce. On ouvre une enquête... et, résultat : révocation du directeur.

MA SOUPE, souriant.

C'est rigolo!

LE DIRECTEUR, sévère.

Vous trouvez?

MA SOUPE, brusquement redevenu sérieux.

Je veux dire : c'est rigolo, quand on n'y est pas obligé, de venir coucher ici.

LE DIRECTEUR.

Ces gens-là ne reculent devant rien, quand il s'agit

d'embêter le monde. Certes, je ne plains pas mon collègue, monsieur Bol. C'est une brute, et il était scandaleux que, paresseux et bête comme il l'est, il fût d'une classe supérieure à la mienne... Mais, ce qui me paraît monstrueux, c'est qu'on ait donné raison à ce journaleux.

MA SOUPE.

Ce qu'il racontait était peut-être vrai.

LE DIRECTEUR.

Et puis, après?... Alors, moi, monsieur Rondin, je puis être inquiété parce qu'il plaira au premier venu de raconter ce qu'il aura vu ici? Est-ce qu'il n'y a pas des inspecteurs pour m'inspecter, et dois-je vivre, tous les jours, comme si j'attendais la visite d'un chef? Ce ne serait pas à faire.

MA SOUPE.

Certes!

LE DIRECTEUR.

D'ailleurs, si les supérieurs ne couvrent plus leurs subordonnés, c'est la fin de tout : il n'y a plus d'administration possible. Ce qu'on a fait là est révoltant.

MA SOUPE.

Révoltant!

LE DIRECTEUR.

Scandaleux!

MA SOUPE.

Scandaleux!

LE DIRECTEUR.

Et encore vous, père Ma Soupe, vous ne pouvez pas comprendre toute l'indignité de la chose.

MA SOUPE.

Mais si, monsieur le directeur.

LE DIRECTEUR.

Mais non! Mais non!

MA SOUPE.

Pourtant, monsieur le directeur!

LE DIRECTEUR.

Mais non... Parce que vous, n'est-ce pas? vous avez toujours eu le souci du lendemain. Vous n'êtes pas comme nous autres qui sommes de l'administration et qui, par conséquent, avons toujours ignoré cette inquiétude-là... Autrement, fichtre! ce ne serait pas la peine...

MA SOUPE.

Évidemment?

LE DIRECTEUR.

Après tout, si j'ai demandé cette place de directeur... ce n'est pas par amour de l'art... on le sait très bien... C'est pour augmenter ma retraite... Alors, qu'on me fiche la paix.

MA SOUPE.

Le fait est que ce ne serait pas la peine d'avoir une retraite pour être ennuyé.

LE DIRECTEUR, allant s'asseoir devant son bureau.

Mais voyons! Tenez! père Ma Soupe, passez-moi donc le registre des entrées... que je voie si tout est au courant...

MA SOUPE, lui donnant le registre déposé derrière la table à gauche et dont M. Rondin s'est servi dans la première scène avec Haps.

Voilà, monsieur Rondin!

LE DIRECTEUR.

Voilà! (Ouvrant le livre.) Au lieu d'être, en face, au café, il faut que je perde mon temps ici... Ah! bon sang, qu'il en vienne un, non, mais qu'il en vienne un de journaliste et, aussi vrai que je m'appelle Rondin... je le sors à coups de pied dans... vous savez quoi.

MA SOUPE.

Oui, monsieur le directeur.

LE DIRECTEUR, feuilletant le livre.

Flûte! flûte! et flûte! il manque un tas de choses... Il va falloir mettre tout cela à jour.

MA SOUPE, montrant le paquet de vêtements qu'il a déposé tout à l'heure sur la table, à droite.

Et, qu'est-ce que monsieur le directeur décide pour ce lot de vieux vêtements?

LE DIRECTEUR.

D'où ça vient-il?

MA SOUPE.

C'est le commissariat qui l'a envoyé. Ça vient des gens du quartier.

LE DIRECTEUR.

Ils ne peuvent pas nous flanquer la paix, les gens du quartier! Ils trouvent peut-être que nous n'avons pas assez à faire.

MA SOUPE.

Faudra-t-il les faire distribuer?

LE DIRECTEUR

Quoi?

MA SOUPE.

Les vêtements?

LE DIRECTEUR.

Rien du tout; vous les ferez monter à la réserve.

MA SOUPE.

Il y en a déjà pas mal.

LE DIRECTEUR.

Eh bien! il y en aura plus. Au moins, si une inspection a lieu, on verra que notre maison a des ressources... Cela fait toujours bien...

MA SOUPE.

C'est que le vieux de tout à l'heure sait qu'il en est venu, et, s'il le dit aux autres, il y en a qui vont réclamer.

LE DIRECTEUR, se levant.

Réclamer! Je le leur conseille! La porte! Vous entendez? la porte pour ceux qui réclameront.

MA SOUPE.

Bien!

LE DIRECTEUR.

Un tas de lascars qui sont tout le temps à se plaindre et à réclamer! Ils n'ont qu'à ne pas venir, s'ils ne sont pas contents. On est beaucoup trop bon! Et puis, il commence à m'embêter, ce vieux de tout à l'heure. Comment sait-il qu'il y a des vêtements!

MA SOUPE.

Il a vu le paquet; il m'a demandé ce que c'était.

LE DIRECTEUR.

Et vous le lui avez dit... C'est malin! Vous savez,

pourtant, que je n'aime pas les bavards, monsieur Ma Soupe.

MA SOUPE.

Je n'ai pas cru mal faire, monsieur le directeur.

LE DIRECTEUR.

Suffit! J'ai bien envie de le flanquer à la porte, votre ami, vous savez!

MA SOUPE.

Oh! c'est pas mon ami!

LE DIRECTEUR.

Ça lui apprendra à se montrer si curieux. Est-ce que ça le regarde, les paquets que je reçois. (Soupçonneux) Qu'est-ce qu'il vous a encore demandé?

MA SOUPE.

Rien!

LE DIRECTEUR, même jeu.

Comment, rien!... Vous me disiez, tout à l'heure, qu'il vous avait posé un tas de questions...

MA SOUPE, embarrassé.

Oui.

LE DIRECTEUR.

Eh bien! alors?

MA SOUPE.

Je veux dire que c'était pas intéressant...

LE DIRECTEUR.

Mais encore?

MA SOUPE, embarrassé.

Ben dame! Il m'a questionné sur la maison... sur le règlement, sur ce qu'on mangeait.

LE DIRECTEUR, inquiet.

Ce qu'on mangeait?

MA SOUPE.

Oui. Combien il y avait de pensionnaires; enfin, sur tout.

LE DIRECTEUR, même jeu.

Et... sur moi?

MA SOUPE.

Sur vous?

LE DIRECTEUR.

Oui. Vous a-t-il parlé de moi?

MA SOUPE.

De vous, monsieur Rondin?

LE DIRECTEUR.

Oui, vous a-t-il demandé si j'étais bon, si j'étais mauvais... si on m'aimait?

MA SOUPE.

Ah! oui.

LE DIRECTEUR.

Ah! Et vous trouvez ça pas intéressant, vous?

MA SOUPE.

Et même que je lui ai répondu que vous étiez le meilleur des hom nes, le meilleur des directeurs, le meilleur... des patrons..., le meilleur...

LE DIRECTEUR, l'interrompant.

Lui avez-vous bien dit tout cela, au moins?

MA SOUPE, étendant la main comme pour prêter serment.

Oui, monsieur Rondin, ça, je vous le jure.

LE DIRECTEUR, marchant de long en large.

Bien! Donc, voilà un homme qui vient ici pour la première fois et qui commence par arriver juste à neuf heures, histoire de voir si l'asile est bien ouvert, à l'heure réglementaire, qui discute avec moi, qui critique le règlement, qui demande s'il y a un médecin, si on peut se dispenser de la douche, qui profite de mon absence pour vous tirer les vers du nez et se livrer, en somme, à une véritable enquête... Eh bien! mon avis, père Ma Soupe, c'est que tout cela est loin d'être naturel. Ah! bon sang, cela en serait un que cela ne m'étonnerait pas.

MA SOUPE.

Un mouchard?

LE DIRECTEUR.

Eh! non, un journaliste!

MA SOUPE.

Vous voulez rire!

LE DIRECTEUR, sévère.

Si je voulais rire, ce ne serait pas avec vous, monsieur Ma Soupe!

MA SOUPE, très humble.

C'est juste, monsieur le directeur!

LE DIRECTEUR.

Parbleu, il fait une série... Il fait tous les arrondissements. Allez me le chercher.

MA SOUPE.

Pourtant, je ne crois pas...

LE DIRECTEUR, très nerveux.

Je ne vous demande pas ce que vous croyez ou ce que vous ne croyez pas. Allez me le chercher, et tout de suite.

MA SOUPE.

Bien, monsieur Rondin.

Il sort.

SCÈNE VII

LE DIRECTEUR, seul.

LE DIRECTEUR, presque menaçant.

Ah ! bon Dieu... Si c'en était un !... Un temps, puis radoucie et même très inquiet. et moi qui l'ai engueulé !...

SCÈNE VIII

HAPS, MA SOUPE, LE DIRECTEUR.

MA SOUPE, poussant Haps.

Allez ! entrez !

HAPS, très craintif.

Flûte ! Qu'est-ce qu'il y a encore ?

LE DIRECTEUR, à Ma Soupe.

C'est bien, père Ma Soupe... laissez-nous !

Ma Soupe sort.

SCÈNE IX

LE DIRECTEUR, HAPS.

Autant le directeur s'est montré dur avec Haps, aux scènes précédentes, autant, pendant toute cette scène, il se montre avec lui aimable, doux, empressé.

LE DIRECTEUR, très aimable.

Approchez, mon ami... approchez, voulez-vous ?

HAPS, méfiant.

Que j'approche ?

LE DIRECTEUR.

Oui. (Lui tendant un étui à cigarettes.) Voulez-vous une cigarette ?

HAPS.

Tiens ! (Il prend d'un coup toutes les cigarettes; puis, s'apercevant que l'étui est vide.) J'en ai peut-être trop pris.

LE DIRECTEUR.

Non, non ! gardez. (Haps fourre les cigarettes dans sa poche.) Voyons ! J'ai quelques petits renseignements à vous demander...

HAPS.

A moi ?

LE DIRECTEUR.

Oui ; mais asseyez-vous donc.

HAPS.

Que je m'asseye ?

LE DIRECTEUR, le faisant asseoir sur la chaise en face le bureau.

Ne vous gênez pas... que diable ! Voyons, vous vous appelez... déjà ?

HAPS, avec crainte.

Haps !

LE DIRECTEUR.

Ah ! oui, c'est vrai... Haps !... Joli nom !... Je n'en choisirais pas d'autre si j'avais à prendre un pseudonyme...

HAPS

Un quoi... s'il vous plaît ?

LE DIRECTEUR, il est un peu au-dessus de lui et il le regarde d'un œil scrutateur.

Un pseudonyme ?

HAPS, à part.

C'est-il qu'il m'attrape encore ?

LE DIRECTEUR ; il passe derrière la table, tout en ne quittant pas Haps du regard, puis il s'assied dans son fauteuil.

Voyons, qu'est-ce que vous faites, déjà ? (Très aimable, s'excusant presque d'avoir à l'interroger.) Je suis obligé de vous demander cela : c'est pour l'administration.

HAPS.

Mais... est-ce que je sais... Je bricole.

LE DIRECTEUR.

Bien ! bien ! cela suffit... (Il écrit sur un registre.) Vous bricolez ; mettons bricoleur. (Regardant Haps.) Moi, j'ai un principe : je n'ennuie jamais les braves gens qui viennent ici... Nous disons donc... Haps...

HAPS.

Jules-Marie-César...

LE DIRECTEUR, écrivant.

Jules-Marie-César Haps, bricoleur. Et c'est intéressant...

HAPS.

Quoi donc ?

LE DIRECTEUR, souriant.

De bricoler ?...

HAPS.

Ben ! vous savez, pas souvent. Je fais un peu de tout... Je m'occupe de journaux.

LE DIRECTEUR, il s'est levé excessivement troublé sur le mot « journaux ».

Vous écrivez ?...

HAPS.

Non ! j'en vends... quoi ? comme qui dirait un camelot.

LE DIRECTEUR.

Ah ! oui. Un camelot !... (A part.) Camelot comme moi... (A Haps et se rasseyant.) Et ça rapporte ?

HAPS.

Des fois, quand, par bonheur, il y a une belle catastrophe... Seulement, voilà, il faut courir et crier... faut avoir de ça. (Il montre sa gorge.) Et puis de ça... (Il tape sur ses cuisses.) Vous comprenez ?

LE DIRECTEUR, il se lève.

Parfaitement ! Dites-moi...

HAPS, se lève aussi.

C'est tout ?

LE DIRECTEUR, passant derrière lui.

Non ! pas encore.

HAPS.

Ah ! flute...

LE DIRECTEUR, allant chercher le paquet de vêtements déposé à droite.

Vous voyez ce paquet ? Ce sont des vêtements que des personnes charitables ont eu la généreuse pensée de m'envoyer... Vous allez choisir, vous-même, un bon costume.

HAPS.

Pour qui ?

LE DIRECTEUR, mettant le paquet à terre et le défaisant.

Pour vous, mon ami.

HAPS, n'en revenant pas.

Pour moi ?...

LE DIRECTEUR, il se relève.

Eh oui ! choisissez...

HAPS, il s'agenouille devant le paquet.

Y a du bon.

LE DIRECTEUR.

Vous dites ?

HAPS, toujours à genoux devant le paquet.

Je dis : y a du bon...

LE DIRECTEUR, debout pendant que Haps cherche un vêtement à part.

Oui, mon vieux, va ! fais l'idiot !... Je serai aussi malin que toi.

HAPS, prenant un veston.

Il n'est pas mal, ce veston.

LE DIRECTEUR.

Oui, c'est joli...

HAPS.

Et puis, il y a une doublure (il montre la doublure); au besoin, on peut le mettre de l'autre côté. Avec ce gilet et ce pantalon (il prend un gilet et un pantalon), ce sera très bien...

LE DIRECTEUR.

Ça vous fait plaisir?

HAPS, se relevant avec ses vêtements.

J'ai toujours aimé la toilette.

LE DIRECTEUR.

On le voit, monsieur Haps.

HAPS.

Et puis, c'est chaud.

LE DIRECTEUR, il refait le paquet, et va le poser sur la table à droite tout en parlant.

Peut-être trop chaud!... Ah! dame! c'est que nous sommes en été, et que les personnes charitables envoient, en été, leurs vieux costumes d'hiver...

HAPS, il est allé déposer ses vêtements sur la table du directeur.

C'est encore très gentil.

LE DIRECTEUR.

Évidemment! D'ailleurs, c'est si bon, la misère...

HAPS, surpris.

Ah!

LE DIRECTEUR, regardant Haps qui lui tourne le dos, occupé à plier ses vêtements sur le bureau du directeur.

... Si bon à soulager! Ainsi, tenez : moi qui suis un peu psychologue, j'ai éprouvé, en secourant les malheureux, des joies profondes. Ah! si j'étais écrivain,

journaliste, j'en pourrais écrire des pages émouvantes !... J'en sais des histoires !...

HAPS, il se retourne et tres simplement.

Cochonnes ?

LE DIRECTEUR, suffoqué.

Non, intéressantes... Seulement, voilà... il faudrait être journaliste ou en connaître.

HAPS, retournant au bureau et examinant ses vêtements.

Oui.

LE DIRECTEUR.

Vous en connaissez... vous ?

HAPS.

Des quoi ?

LE DIRECTEUR.

Des journalistes ?..,

HAPS.

Tiens, parbleu !

LE DIRECTEUR.

Beaucoup ?

HAPS.

Peuh ! pour les avoir vu passer.

LE DIRECTEUR.

Et où ca ?

HAPS.

Dans la rue.

LE DIRECTEUR.

Ah! oui. (Un petit temps.) Moi, je les aime beaucoup.

HAPS.

Qui?

LE DIRECTEUR.

Les journalistes.

HAPS, à part.

Il doit être soûl, pardi!

LE DIRECTEUR.

Et vous, les aimez-vous?

HAPS, se met à rire.

Ça dépend.

LE DIRECTEUR.

Ça dépend de leurs opinions, n'est-ce pas?

HAPS, à part; il quitte le bureau, emportant son paquet qu'il va déposer sur la table de droite à côté des autres vêtements, il parle tout en marchant.

Flûte! Si je ne pense pas comme lui, il va me flanquer dehors.

LE DIRECTEUR.

Eh! bien?

HAPS, se retournant.

Dame! moi, vous savez, la politique...

Il achève sa pensée dans un geste vague.

LE DIRECTEUR.

Je suis tout à fait de votre avis. (Il refait le geste de Haps.) Et puis, ici, la politique c'est bien secondaire: j'ai trop à faire. Pensez que je fais tout et que je vois tout par moi-même: rien ne m'échappe, rien!

HAPS, inquiet.

Rien?

LE DIRECTEUR, le regardant fixement.

Rien !... Vous entendez : absolument rien !

HAPS.

Eh bien !... Alors, j'aime mieux tout vous dire...

LE DIRECTEUR, à part.

Ça y est.

HAPS.

Seulement...

LE DIRECTEUR.

Seulement ?

HAPS.

Promettez-moi de ne pas me renvoyer.

LE DIRECTEUR, ravi.

Mais non... Je ne vous renverrai pas. Voyons ! Je vous ai deviné tout de suite. Nous sommes faits pour nous entendre... Allons !

HAPS.

Eh bien !

LE DIRECTEUR.

Eh bien ?

HAPS.

Eh bien !... je ne l'ai pas prise.

LE DIRECTEUR.

Quoi ?

HAPS.

La douche !

LE DIRECTEUR, avec dépit.

Ah ! oui, la douche... (Redevenant aimable.) Eh bien ! mais vous avez bien fait... Un règlement doit être appliqué intelligemment... Si vous n'avez pas pris cette douche, c'est que vous aviez des raisons...

HAPS.

Tiens!

LE DIRECTEUR.

Des raisons sérieuses.

HAPS.

Vous comprenez, c'est à cause de ma voix.

LE DIRECTEUR.

Mais oui.

HAPS.

Et puis... ça me dégoûte de me voir tout nu.

LE DIRECTEUR.

Mais oui... D'ailleurs, moi, je ne demande qu'à être agréable à tout le monde.

HAPS.

Oui, vous êtes un bon zigue.

LE DIRECTEUR.

Oui, je suis un bon zigue, un bon type; vous vous en êtes aperçu... Ainsi, tenez: vous, si je pouvais vous faire plaisir, j'en serais enchanté.

HAPS.

Vrai?

LE DIRECTEUR.

Mais oui...

HAPS.

Alors, si je vous demandais...

LE DIRECTEUR.

Quoi? Mais ne vous gênez pas.

HAPS.

Si je vous demandais... une soupe?

LE DIRECTEUR.

Une soupe ?

HAPS.

Oui, une soupe tous les matins, comme le monsieur de tout à l'heure.

LE DIRECTEUR.

C'est entendu ! Vous l'aurez.

HAPS.

Et je pourrai rester ici ?

LE DIRECTEUR.

Mais oui.

HAPS.

Longtemps ?

LE DIRECTEUR.

Le plus longtemps possible.

HAPS.

Oui ; mais demain, vous ne changerez pas d'avis ?

LE DIRECTEUR.

Du tout.

HAPS.

C'est qu'il y a des jours où l'on est gentil et, le lendemain, ce n'est plus ça.

LE DIRECTEUR, souriant.

Pourquoi voulez-vous que je change ?

HAPS, très simplement.

Des fois que vous seriez soûl.

LE DIRECTEUR.

Soûl ! moi !... Mais je ne bois jamais, entendez-vous, jamais !

HAPS.

Que vous dites.

LE DIRECTEUR.

Comment ! que je dis... Mais c'est la vérité.

HAPS.

Pourtant, un petit coup de temps en temps, cela distrait.

LE DIRECTEUR.

Je n'ai qu'une distraction : le travail.

HAPS.

Vous devez souvent vous ennuyer.

LE DIRECTEUR.

Parce que ?

HAPS.

Dame ! parce qu'il me semble que, quand on est directeur, c'est pas pour travailler.

LE DIRECTEUR, il est debout derrière son bureau.

Pas pour travailler ! Mais je ne suis pas de ces gens qui ne font rien. Si j'ai demandé cette place de directeur, moi, ce n'est pas pour augmenter ma retraite. Non ! j'aime mon métier et j'y consacre tout mon temps.

HAPS.

C'est très bien.

LE DIRECTEUR, rejoignant Haps.

Oui, c'est très bien, n'est-ce pas ? Eh bien ! vous me croirez si vous voulez, mais je ne suis que de seconde classe.

HAPS.

Classe de quoi ?

LE DIRECTEUR.

Enfin, je ne suis qu'à trois mille.

HAPS.

Trois mille ?

LE DIRECTEUR.

Trois mille francs !... Ce n'est pas lourd, hein?

HAPS.

Vous savez, si c'est pour me taper...

LE DIRECTEUR.

Mais non, mais non...

HAPS.

Ah! bon... Eh bien! mon vieux. Cela ne vous fait rien, que je vous appelle « mon vieux ? »

LE DIRECTEUR.

Mais non.

HAPS.

Eh bien! mon vieux, vous êtes gentil, c'est entendu; seulement, vous parlez trop. Moi, vous savez, je voudrais me pieuter.

LE DIRECTEUR.

Oh! sapristi, je vous demande pardon... Je vais vous conduire moi-même au dortoir.

HAPS, se dirigeant vers son paquet de vêtement.

Oui, mais faut que je prenne, d'abord, ma redingue.

LE DIRECTEUR.

Ah! oui, c'est vrai! Appelant. Ma Soupe!

HAPS.

Je l'étendrai sur mes pieds; au moins, demain matin, quand je la mettrai, elle sera toute chaude.

LE DIRECTEUR, il va à son bureau, ouvre un tiroir, y prend une photographie.

C'est une excellente idée... Tenez, prenez donc.

Il lui tend la photographie.

HAPS.

Qu'est-ce que c'est que ça?

LE DIRECTEUR.

C'est ma photographie.

HAPS.

Pourquoi faire?

LE DIRECTEUR.

Vous m'êtes très sympathique... Je voudrais que vous ne m'oubliez pas tout à fait, hein!

Il va refermer le tiroir de son bureau.

HAPS, à part.

Ah! bien, ce qu'il en a une cuite... (Haut.) Je vais la mettre dans mon coffre-fort, avec mes autres papiers.

Il la fourre dans la coiffe de son chapeau.

LE DIRECTEUR, à part.

Au moins, s'il fait un article, il pourra publier mon portrait... (Haut, apercevant Ma Soupe.) Ah! le lit de ce brave homme est fait?

SCÈNE X

MA SOUPE, HAPS, LE DIRECTEUR.

MA SOUPE, il est entré par la porte de gauche.

Tiens! naturellement.

HAPS, au directeur.

N'oubliez pas ma soupe.

LE DIRECTEUR, il est entre Ma Soupe à sa droite et Haps à sa gauche.

C'est vrai! Ah! père Ma Soupe, vous donnerez, demain matin, à monsieur Haps...

MA SOUPE, souriant.

Quoi?

LE DIRECTEUR, en colère et criant.

Haps! Oui, Haps, ce nom ne vous plaît pas?

MA SOUPE.

Si!

LE DIRECTEUR.

Ah! je croyais... Eh bien! vous donnerez, demain matin, une soupe à monsieur Haps.

Il désigne Haps.

MA SOUPE.

Une soupe?

LE DIRECTEUR.

Oui, une soupe.

MA SOUPE, vexé.

Comme moi?

HAPS, à Ma Soupe.

Oui, comme toi.

LE DIRECTEUR, avec colère à Ma Soupe.

Parfaitement, comme vous; je parle français, n'est-ce pas? (A Haps, très aimable.) Allons! bonsoir... mon bon ami, bonsoir.

Il le fait passer devant lui.

HAPS, au père Ma Soupe et montrant le directeur qui se dirige vers la porte de droite.

Tu sais... tu peux lui demander tout ce que tu veux: il est soûl comme une bourrique!

Haps et Ma Soupe se dirigent vers la porte du fond.

RIDEAU.

LE CHAUFFEUR

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, au THEATRE NATIONAL DE L'ODÉON, direction ANDRÉ ANTOINE, le 25 mars 1908.

PERSONNAGES

ALCIME.	MM. Léon Bernard.
MONSIEUR NOCK	Mosnier.
MONSIEUR FILFER	Ducard.
MONSIEUR ERNEST.	Fabre.
VICTOR	Villé.
MADAME NOCK.	Mme Delphine Renot.

LE CHAUFFEUR

Une grange. Au fond, et face au public, une automobile. A droite, un tableau noir; devant ce tableau, une chaise sur laquelle est assise Mme Nock au lever du rideau. A gauche, au fond, une porte. Sur le devant de la scène, à gauche, une table chargée d'outils. A droite, premier plan, une porte.

SCÈNE PREMIÈRE

NOCK, MADAME NOCK.

Au lever du rideau, M. Nock est devant le tableau noir tenant un morceau de craie dans la main droite et une éponge dans la main gauche, dans la position d'un écolier passant un examen. Mme Nock est assise sur une chaise devant le tableau. Elle parcourt un livre et semble interroger son mari.

MADAME NOCK.

Nous continuons?

NOCK.

Mais oui, mais oui.

MADAME NOCK, lisant.

Qu'est-ce qu'on entend par voiture automobile?

NOCK, comme s'il récitait une leçon

Une voiture automobile est une voiture...

MADAME NOCK, après avoir consulté son livre.

Non! un véhicule...

NOCK.

Parfaitement ! un véhicule qui se déplace...

MADAME NOCK, lui soufflant.

De lui-même...

NOCK.

Chut !... Qui se déplace de lui-même et se dirige à volonté sur une route ordinaire.

MADAME NOCK.

Bien ! (Feuilletant son livre.) Quels sont les organes essentiels de l'automobile ?

NOCK.

Les organes essentiels de l'automobile sont : un moteur (il trace un cercle à la craie sur le tableau noir), un appareil de direction (deuxième cercle) et une...

MADAME NOCK, lui soufflant.

...transmission.

NOCK.

Ne me souffle donc pas... et une transmission (il trace une croix) reliant le moteur aux roues... (Il relie les deux cercles à la croix qu'il vient de tracer, puis montrant le dessin.) Voilà ce que c'est qu'une automobile.

MADAME NOCK.

Oui. Eh ! bien, c'est suffisant pour aujourd'hui.

NOCK.

Pardon ! Veux-tu que j'apprenne à conduire ? Veux-tu que je ne sois plus à la merci de notre chauffeur ?

MADAME NOCK.

Oui.

NOCK.

Alors, continuons.

MADAME NOCK.

Non, non et non ! Tu avoueras qu'il est insupportable, lorsqu'on est à la campagne, d'employer ses matinées à faire passer des examens de mécanique à son mari.

NOCK.

Tu as voulu une voiture ?

MADAME NOCK.

Certainement ! Mais pour me promener, pour voir du pays, pour passer d'agréables vacances, et non pas pour demeurer enfermée, en tête à tête, avec toi, dans une remise.

NOCK.

Merci.

MADAME NOCK.

C'est vrai ! Nous habitons déjà un endroit éloigné de tout...

NOCK.

C'est un pays de routes.

MADAME NOCK.

Un désert.

NOCK.

Nous ne sommes pas les seuls. Regarde nos voisins.

MADAME NOCK.

Nos voisins ? Nous avons des voisins ?

NOCK.

Enfin ! Ces gens qui sont à cent vingt kilomètres d'ici... Ils sont tout aussi isolés que nous, et ce sont des personnes très chics.

MADAME NOCK.

Qu'en sais-tu ? Tu ne les connais pas.

NOCK.

Je les ai vu passer... Ils ont une voiture d'au moins 60 chevaux... Mais, ici, c'est un pays merveilleux... Il y a des excursions admirables... des randonnées...

MADAME NOCK.

Des randonnées! Parlons-en de tes randonnées! Depuis trois mois que nous nous morfondons sur ce grand chemin... toutes les fois que nous avons voulu en sortir, il y a eu des pannes, des accidents... Nos seules promenades ont été de cette remise au garage de la ville. D'ailleurs, pour moi, Arthur avait raison : cette voiture est trop lourde.

NOCK.

Ce chauffeur disait cela pour le plaisir de nous faire grimper les côtes à pied... Et la preuve, c'est que son successeur soutenait, au contraire, que la voiture était trop légère et exigeait que nous emmenions toujours la femme de chambre.

MADAME NOCK.

Parbleu ! Il en était amoureux.

NOCK.

Tu crois ?

MADAME NOCK.

J'en suis sûre.

NOCK.

C'est donc pour cela qu'il avait trouvé que le poids de cette fille correspondait à celui qui manquait au châssis... Enfin, qu'est-ce que tu veux, nous avons eu des mécaniciens impossibles, je les ai renvoyés.

MADAME NOCK.

En attendant, ton ami Filfer vient aujourd'hui et nous voilà sans chauffeur.

NOCK.

Puisque j'en attends un.

MADAME NOCK.

Et s'il ne vient pas?

NOCK.

Pourquoi ne viendrait-il pas?

MADAME NOCK.

Parce que nous en avons besoin.

NOCK.

En voilà un raisonnement! As-tu pris seulement tes dispositions?

MADAME NOCK.

Pour?

NOCK.

Pour quand il arrivera... Sa chambre? son linge? son lit? tout est-il prêt?

MADAME NOCK.

Mais oui.

NOCK.

Tu as prévenu la cuisinière?

MADAME NOCK.

Naturellement!

NOCK.

Qu'elle veille, je t'en supplie, à son régime.

MADAME NOCK.

Rosalie est au courant.

NOCK.

Nourriture abondante, rationnelle et variée.

MADAME NOCK, agacée.

Ne crains donc rien : il saura se faire servir... Tous ces chauffeurs sont d'une exigence!... des viandes rôties deux fois par jour!... des plats sucrés!

NOCK.

Ce sont des gens qui mangent.

MADAME NOCK.

Et qui boivent.

NOCK, vivement.

Ah! le moins d'alcool possible.

MADAME NOCK.

Si tu crois que c'est facile.

NOCK.

Ne lui donne donc pas de bière.

MADAME NOCK.

C'est moins alcoolisé que le vin.

NOCK.

Oui, mais c'est plus lourd.

MADAME NOCK.

La nôtre est très légère.

NOCK.

Pourquoi n'essayes-tu pas le thé... comme en Angleterre.

MADAME NOCK.

C'est énervant.

NOCK.

Pas quand c'est de l'eau chaude.

MADAME NOCK.

Alors, c'est débilitant. Non, j'ai pensé à un mélange de chiendent et de réglisse.

NOCK.

C'est bon, ça?

MADAME NOCK.

C'est très rafraîchissant!

NOCK, inquiet.

Pas trop?

MADAME NOCK.

Non! Tu le verras, d'ailleurs; nous en boirons.

NOCK.

Nous aussi?

MADAME NOCK.

Ça pourrait le froisser d'être seul à en prendre.

NOCK.

C'est gai! Moi qui déteste les tisanes.

MADAME NOCK.

Tant pis! tu l'as dit toi-même : un chauffeur c'est comme une nourrice; il ne faut pas le contrarier.

SCÈNE II

LES MÊMES, VICTOR.

VICTOR, entrant par la porte de gauche. Il paraît ému comme s'il venait annoncer une nouvelle extraordinaire.

Monsieur!

NOCK.

Quoi?

VICTOR.

Voilà le chauffeur.

NOCK.

Ah! dites-lui de venir ici.

VICTOR.

Bien, Monsieur!

Il sort

SCÈNE III

NOCK, MADAME NOCK.

NOCK.

Là, tu vois... Il n'y avait pas de quoi se désoler.

MADAME NOCK.

Je vais lui faire préparer quelque chose.

NOCK.

C'est cela...

Elle sort par la porte de droite premier plan.

SCÈNE IV

NOCK, VICTOR, ALCIME.

Quand Mme Nock est sortie, Victor entre suivi d'Alcime. Alcime paraît un peu timide : il est habillé simplement comme un domestique sans place : pantalon, gilet, veston. Il est coiffé d'une casquette. Il ne doit surtout pas donner l'impression du campagnard, du jardinier au costume conventionnel du théâtre, et pas d'accent.

VICTOR, à Alcime.

Entrez !

ALCIME, il se découvre.

Monsieur !

NOCK.

Bonjour ! mon ami... Asseyez-vous donc...

ALCIME, s'asseyant sur un tabouret face au public devant l'automobile.

Monsieur est trop bon.

NOCK, debout.

Vous vous appelez ?

ALCIME.

Alcime Peigne.

NOCK.

Bon !... Vous avez pris l'omnibus de la gare ?...

ALCIME.

Oui, Monsieur.

NOCK.

Vous n'êtes pas trop fatigué?

ALCIME.

Non, Monsieur.

NOCK.

Avez-vous faim?

ALCIME.

Non, Monsieur.

NOCK.

Avez-vous soif?

ALCIME.

Non, Monsieur.

NOCK.

Vous ne voulez rien prendre?

ALCIME.

Non, Monsieur.

NOCK.

Ne vous gênez pas.

ALCIME.

Non, Monsieur.

NOCK.

Votre malle est là?

ALCIME.

Oui, Monsieur.

NOCK.

Bien, attendez-moi. Je vais m'en occuper.

ALCIME.

Bien, Monsieur!

Nock sort.

SCÈNE V

VICTOR, ALCIME.

VICTOR, un petit temps après la sortie de M. Nock; il s'approche d'Alcime.

Dites donc! Règle générale : ne refusez jamais rien. Ici, vous faites la pluie et le beau temps. Seulement, faut être adroit... C'est au début qu'il faut exiger.

ALCIME, se levant.

Quoi?

VICTOR[1].

Tout! Vous êtes difficile?

ALCIME.

Pour quoi?

VICTOR.

Pour la nourriture?

ALCIME.

Pas du tout!

VICTOR.

Eh! bien, faut l'être.

ALCIME.

A cause?

VICTOR.

A cause que l'on mange ce que vous aimez et qu'on boit idem.

ALCIME, étonné.

Non!

VICTOR.

Si! Donc, plus vous en demanderez, plus vous vous ferez bien voir.

ALCIME.

Des patrons?

---

1. Victor, Alcime.

VICTOR.

Non, de la femme de chambre, de la cuisinière et de moi. On est à la campagne : l'essentiel est de bien se nourrir. Moi, faut que je vous prévienne : je ne peux manger que des viandes rôties ; demandez-en deux fois par jour.

ALCIME.

Ils en donneront?

VICTOR.

Tout ce que vous voudrez. Et puis du poisson, des pâtes... Vous aimez les plats sucrés?

ALCIME [1].

De temps en temps.

VICTOR.

Réclamez-en à chaque repas... C'est pour Clémentine, la femme de chambre ; vous verrez, elle est très gentille... Quant à la boisson... ils vont vouloir vous coller des tisanes, des eaux minérales, des saletés qui ne tiennent pas l'estomac... Dites-leur zut ! Il faut du vin... Vous l'aimez?

ALCIME. Il se dirige, comme pour sortir vers la porte de droite.

Beaucoup !

VICTOR.

Parfait ! ils en ont du bon ; je vous l'indiquerai...

ALCIME.

Et comme service?

VICTOR, se retournant et s'arrêtant.

Peuh ! comme partout.

ALCIME, très simplement.

Il y a beaucoup de fleurs?

VICTOR.

Où-ça?

---

1. Alcime, Victor.

ALCIME.

Dans le jardin?

VICTOR.

Oui! Assez.

ALCIME.

Et des plantes?

VICTOR, un peu étonné.

Des plantes?

ALCIME.

Oui! il y en a beaucoup?

VICTOR.

Je ne sais pas. Pourquoi? ça vous intéresse?

ALCIME.

Forcément!

VICTOR.

A cause?

ALCIME, toujours très simplement.

A cause du jardinage.

VICTOR.

Vous aimez ça?

ALCIME.

Je n'en raffole pas... Mais, puisqu'il faut s'en occuper.

VICTOR.

Pas ici.

ALCIME, très surpris.

Comment, pas ici?

VICTOR.

Il y a un jardinier.

ALCIME.

Il y a un jardinier?

VICTOR.

Ça vous étonne?

ALCIME.

On m'avait dit qu'il était parti.

VICTOR.

Il est parti; mais il y en a un autre qui est venu.

ALCIME.

Depuis quand?

VICTOR.

Depuis quatre jours.

ALCIME.

Vous me disiez que la place était libre.

VICTOR.

Moi!

ALCIME.

Je vous dis : je viens pour la place; vous me répondez : on vous attend.

VICTOR.

Pour la place de chauffeur.

ALCIME.

De chauffeur?

VICTOR.

Eh oui! il n'y en a pas d'autre.

ALCIME.

Il n'y en a pas d'autre?

VICTOR.

Bien sûr que non... Alors, vous ne l'êtes pas?

ALCIME.

Quoi?

VICTOR.

Chauffeur?

ALCIME, après un petit temps, et très naturellement.

Si !

VICTOR, en riant.

Eh ! bien, qu'est-ce que vous me racontez avec vos histoires de plantes et de fleurs ?

ALCIME.

C'était pour savoir.

VICTOR.

Ah ! bon : parce que lorsqu'on a, comme vous, la chance de connaître la mécanique, c'est plus chouette que tout... Moi, si c'était à recommencer...

SCÈNE VI

NOCK, MADAME NOCK, ALCIME, VICTOR.

NOCK, entrant par la porte de gauche suivi de sa femme.

Voilà ! Tout est prêt ! Victor va vous conduire.

ALCIME.

Bien, Monsieur.

MADAME NOCK.

J'ai fait monter vos bagages dans votre chambre.

ALCIME, se dirigeant vers la porte de droite conduit par Victor.

Merci, Madame.

Alcime et Victor sortent.

SCÈNE VII

NOCK, MADAME NOCK.

NOCK.

Comment le trouves-tu ?

MADAME NOCK

Pas mal, jusqu'à présent.

NOCK, satisfait.

Il paraît très convenable. Maintenant que nous avons un chauffeur, pourvu que Filfer vienne !

MADAME NOCK.

Pourvu, surtout, qu'il ne change pas d'avis.

NOCK.

Sois tranquille, je suis là.

MADAME NOCK.

Tu es là !... Ce n'est pas encore une affaire merveilleuse que tu fais !

NOCK.

Vraiment ! j'achète une auto quinze mille francs ; je m'en sers toutes les vacances ; je la revends douze mille, et ce n'est pas beau...

MADAME NOCK.

Et toutes les dépenses que tu as faites pour que Filfer la reprenne ?

NOCK.

Mon Dieu ! que les femmes voient donc toujours les affaires sous un angle aigu !

MADAME NOCK.

Enfin ! elle te revient maintenant à plus de trente mille !

NOCK.

Et puis après ?

MADAME NOCK, agressive.

Et puis après... Filfer est un malin.

NOCK.

Un malin !... D'abord, parle donc plus bas.

MADAME NOCK.

Tu m'assommes: tu me permettras de parler comme il me plaît.

NOCK.

Bon! avec ces pièces qui résonnent comme des pavillons de phonographes, nous aurons l'air de nous disputer tout le temps.

MADAME NOCK.

Je m'en moque.

NOCK.

Ce sera d'un bon effet pour le chauffeur.

MADAME NOCK.

Tant pis! Vraiment, depuis qu'on a cette voiture, on ne vit plus.

NOCK.

Tu ne vivais déjà plus parce que tu ne l'avais pas.

MADAME NOCK.

Ah! si c'était à recommencer!...

NOCK.

Parbleu! l'auto, c'est comme les femmes : c'est charmant tant que ça n'est pas à soi.

MADAME NOCK.

Dis donc, c'est pour moi que tu dis cela?

NOCK.

Mais non, mais non...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, VICTOR.

VICTOR, entrant par la porte de gauche.

Une dépêche !

NOCK.

Donnez ! (Il décachette le pli que lui a donné Victor et le parcourt

MADAME NOCK, à Victor.

Et le chauffeur ?

VICTOR.

Il casse une croûte.

MADAME NOCK.

Déjà...

NOCK, à Victor.

Dites-lui de venir tout de suite.

Victor sort par la porte de gauche.

SCÈNE IX

NOCK, MADAME NOCK

NOCK, très agité et montrant sa dépêche.

C'est de Filfer !

MADAME NOCK.

Il vient dîner ?

NOCK, affolé.

Oui... Ne nous affolons pas.

MADAME NOCK.

Mais je ne m'affole pas. Tu vas le chercher à la gare ?

NOCK.

Naturellement !

MADAME NOCK.

Tu rapporteras des provisions... Nous n'avons plus rien.

NOCK.

Bon !

MADAME NOCK.

Je vais te préparer une liste.

Elle sort par la porte de droite.

NOCK.

C'est cela !

SCÈNE X

NOCK, ALCIME.

ALCIME. Il entre par la porte de droite; il est en train de manger un petit pain et une tablette de chocolat.

Monsieur m'a fait demander ?

NOCK.

Oui... Continuez; ne vous gênez pas... Je viens de recevoir une dépêche de l'un de mes amis, Monsieur Filfer, qui doit m'acheter la voiture à la fin des vacances.

ALCIME, achevant son petit pain.

Ah !

NOCK.

Il s'agit donc de la lui montrer en parfait état... Vous comprenez ?...

ALCIME.

Parfaitement !

NOCK.

Vous l'avez déjà regardée ?

ALCIME.

Quoi ?

NOCK.

La voiture.

ALCIME.

Oui, Monsieur !

NOCK.

Comment la trouvez-vous ?

ALCIME, regardant la voiture.

Très bien !

NOCK.

Bon !... Préparez-la ; nous allons chercher Monsieur Filfer à la gare.

ALCIME, inquiet, met dans sa poche le restant de son pain. et de son chocolat.

Tous les deux...

NOCK.

Oui...

ALCIME, même jeu.

Avec la voiture ?

NOCK.

Bien entendu.

ALCIME.

Monsieur ne craint pas de la salir ?

NOCK.

Vous plaisantez ! Il s'agit de la lui montrer tout de suite... Quant à vous, il va falloir vous distinguer, n'est-ce pas ?

ALCIME.

Oui, Monsieur.

NOCK.

Pas d'accidents, vous savez : je veux qu'il n'arrive rien.

ALCIME.

Il n'arrivera rien.

NOCK.

N'est-ce pas ?

ALCIME.

Non, Monsieur.

NOCK.

Bon ! je vais chercher mon cover-coat et ma casquette.

Il sort par la porte de droite.

SCÈNE XI

ALCIME, seul.

ALCIME, devant la machine.

Bien sûr qu'il n'arrivera rien... (Il s'approche avec méfiance de la machine, fait jouer la trompe ; au bruit de la trompe, il se recule effrayé, puis dit :) C'est la trompe. Tout ce que je pourrais faire marcher (il montre la trompe) c'est ça... Il y en a... il y en a des histoires... des robinets... et de la ferblanterie... et des tuyaux... (Tout en parlant, il passe devant la machine, en regarde successivement les différents organes, tâte les pneus, etc...) Regardez-moi ça... (Un peu inquiet.) Je n'aurais peut-être pas dû accepter dans ces conditions. (Il est placé du côté du tableau noir.)

Entre Nock.

SCÈNE XII

ALCIME, NOCK.

NOCK, apercevant Alcime devant le tableau noir

Vous regardiez mon dessin.

ALCIME, se retournant.

Monsieur m'excusera.

NOCK.

Mais voyons !... Vous avez reconnu le schéma ?

ALCIME.

Plaît-il?

NOCK.

Le schéma?

ALCIME, ne comprenant pas.

Oui! oui!

NOCK, lui montrant chacune des parties du dessin.

Le moteur... les roues... la transmission... une automobile, quoi!

ALCIME.

Parfaitement!

NOCK.

Un peu simplifiée : c'était pour expliquer à Madame Nock.

ALCIME.

C'est très clair.

NOCK, passant à gauche de la machine.

Voyons... vous allez sortir la machine.

ALCIME, se dirigeant vers M. Nock.

Bien. Monsieur conduit, naturellement?

NOCK.

Non! Tranquillisez-vous! c'est vous qui conduisez.

ALCIME.

Monsieur a peut-être tort.

NOCK.

Non! Je ne suis pas encore assez sûr de moi... Plus tard. Et puis, cela vous familiarisera avec la route... Ah! vous prendrez un raccourci... Vous verrez sur votre carte : elle est dans la capote.

ALCIME, avec beaucoup d'assurance.

Bon!

NOCK[1].

On file tout droit jusqu'à une petite mare; on oblique

1. Nock et Alcime sont tous les deux à l'avant-scène, à gauche.

à gauche... Vous ferez attention... : le tournant est brusque; on laisse un grand champ de luzerne à droite; on tourne une fois encore à gauche, et ça y est. Vous avez compris ?

ALCIME, même jeu.

Parfaitement !

NOCK.

Vous verrez : le pays est admirable... Des promenades délicieuses à faire.

ALCIME.

A pied ?

NOCK.

Comment ! à pied ?

ALCIME.

Elles ont leur charme !

NOCK.

Je ne trouve pas... Voyons ! il va être l'heure du train... Votre peau de bique.

ALCIME.

Comment ?

NOCK.

Votre peau de bique !

ALCIME.

Ma peau de bique ?

NOCK.

Oui... votre vêtement, votre manteau...

ALCIME.

Je n'en ai pas.

NOCK.

Mais si.

ALCIME.

Où ça ?

NOCK.

Dans votre chambre... Allez la chercher.

ALCIME, se dirigeant vers la porte de droite.

Bon !

NOCK.

Ah ! vous vous assurerez si vos carburateurs débitent bien.

ALCIME.

Naturellement !

Il sort par la porte de droite.

SCÈNE XIII

NOCK, MADAME NOCK.

MADAME NOCK, elle est entrée par la porte de gauche, pendant les dernières répliques de la scène précédente.

Ne lui donne donc pas de conseils !... Ça les agace inutilement.

NOCK.

Il est toujours bon de leur montrer que l'on s'y connaît un peu ; et je dois avoir l'air de m'y connaître, quoique tu en dises... Tout à l'heure il a paru étonné que je ne conduise pas.

MADAME NOCK.

Il s'est moqué de toi.

NOCK.

Dieu ! que tu es énervante ! Sais-tu pourquoi j'aime l'auto ? C'est parce que je me mets en avant, avec le chauffeur, et qu'alors je ne t'entends pas et je ne te vois pas.

MADAME NOCK.

N'empêche que tu n'y connais rien du tout.

NOCK.

Bon ! C'est parfait ! Tu as raison !

MADAME NOCK. lui jetant son paletot.

Tiens, aide-moi.

NOCK. lui mettant son vêtement.

Tu viens donc avec nous?

MADAME NOCK.

Pourquoi pas?... Ça t'ennuie?

NOCK.

Qui est-ce qui t'a dit ça?

SCÈNE XIV

LES MÊMES, ALCIME.

ALCIME, entrant par la porte de gauche, tenant sur ses bras une grande fourrure claire comme celles des chauffeurs.

C'est ça?

Il montre sa fourrure.

NOCK.

Oui... Mettez-la.

ALCIME.

Où?

NOCK.

Sur vous. Voyons! dépêchons-nous... Sortez la machine et venez nous prendre à la porte.

ALCIME.

Bon!

Monsieur et Madame Nock sortent

SCÈNE XV

ALCIME, seul.

ALCIME, mettant sa peau de bique et regardant la machine.

N. de D. de N. de D., dire qu'il y a des gens qui savent faire marcher ça... (Montant sur le siège de la voiture.)

C'est épatant! (Une fois assis, il fait aller la trompe.) Oui! Oh! ça... ça va... C'est-il compliqué! La moindre des choses, ça peut sauter. Par exemple, on est bien assis. (Trompe.)

SCÈNE XVI

ALCIME, NOCK.

NOCK, entrant par la porte du fond.

Eh bien! ça y est?

ALCIME.

Non, Monsieur.

NOCK.

Comment?

ALCIME, toujours assis.

Ça ne va pas!

NOCK, il descend en scène, à gauche de la machine, et regarde Alcime.

Quoi?... Qu'est-ce qui ne va pas?

ALCIME.

La machine... Monsieur, elle ne va pas...

NOCK.

Et pourquoi?

ALCIME, levant les bras au ciel.

Ah! ça...

NOCK.

Vous avez vu le moteur?... l'allumage?

ALCIME.

Parfaitement.

NOCK.

Quoi! parfaitement: je vous demande si vous avez tout vu?

ALCIME.

Parfaitement!

NOCK.

Et ça ne va pas?

ALCIME.

Non.

NOCK.

Alors, qu'est-ce qu'il faut faire?

ALCIME.

Ne pas sortir.

NOCK.

Vous êtes fou!... Je vous ai expliqué que Monsieur Filfer venait. Coûte que coûte... il faut que ça marche... Voyons! les accu?...

ALCIME, ne comprenant pas.

Accu?...

NOCK, énervé.

Oui, les accumulateurs!

ALCIME, même jeu.

Les accumulateurs!

NOCK.

Je vous demande si les accumulateurs sont bons?

ALCIME.

Oui, Monsieur.

NOCK, il passe à droite, devant la machine, en regardant successivement Alcime et les différents organes dont il parle.

Et les trembleurs?

ALCIME.

Aussi.

NOCK.

Vous avez regardé les joints des carters?

ALCIME.

J'ai tout regardé.

NOCK.

Il y a de l'huile dans les roulements?

ALCIME.

Il y en a.

NOCK, appuyant de ses mains sur le pneu d'avant et de droite de la machine.

Les pneus sont gonflés ?

ALCIME.

Oui.

NOCK.

A bloc ?

ALCIME.

A bloc.

NOCK.

Et les goupilles ?

ALCIME.

Les goupilles ?

NOCK.

Elles y sont ?

ALCIME.

Oui !

NOCK.

Toutes ?

ALCIME.

Toutes !

NOCK.

Et les écrous ?

ALCIME.

Oui !

NOCK.

Ils sont serrés ?

ALCIME.

Parfaitement !

NOCK.

Tous ?

ALCIME.

Tous !

NOCK.

Les leviers, les pédales, ça joue ?

ALCIME.

Ça joue !

NOCK, repassant à gauche.

Sur les pivots ?

ALCIME.

Sur les pivots !

NOCK.

Tout va donc bien.

ALCIME.

Tout va donc bien !

NOCK.

Alors démarrez !

ALCIME.

Plaît-il ?

NOCK.

Démarrons !

ALCIME, se levant effaré [1].

Comment ?... des marrons ?...

NOCK.

Je vous dis de démarrer, puisque tout va bien.

ALCIME, descendant de la machine.

J'avais compris... Mais qu'est-ce que vous voulez : ça ne va pas.

NOCK, exaspéré.

Nom de nom ! Vous auriez pu ne pas attendre au dernier moment pour vous apercevoir de ça...

ALCIME.

C'est une surprise, Monsieur.

---

1. Cette première partie de scène doit être jouée dans un mouvement rapide. Pas de temps entre les répliques.

NOCK.

Enfin, il faut aller chercher monsieur Filfer.

ALCIME.

Monsieur peut être tranquille... j'irai.

NOCK.

Comment?

ALCIME.

A pied !

NOCK.

Vous êtes fou !... quatre-vingts kilomètres...

SCÈNE XVII

LES MÊMES, MADAME NOCK.

MADAME NOCK, entrant par la porte du fond.

Eh bien ! qu'est-ce que vous faites?...

NOCK.

Ça ne va pas !

MADAME NOCK, elle est revêtue de son manteau d'automobiliste.

Encore ! oh !... cette machine !

NOCK.

Inutile de récriminer... Voyons... Il se baisse comme pour mieux examiner la voiture.)

MADAME NOCK.

N'y touche donc pas...

NOCK, il s'agenouille à gauche, devant la machine.

Laisse-moi tranquille !

MADAME NOCK, elle est à gauche, au premier plan.

Tu vas encore casser quelque chose.

ALCIME, à droite, premier plan, très tranquillement.

Mais non, Madame.

NOCK.

Pour moi, c'est là-dessous... N'est-ce pas? hein! (A Alcime.) Qu'est-ce que vous en pensez?...

ALCIME, sans bouger.

Il y a des chances.

NOCK.

Comment, il y a des chances; c'est pas là-dessous?

ALCIME.

Si, Monsieur!

NOCK, à sa femme.

Qu'est-ce que je te disais!

MADAME NOCK, à son mari qui se glisse sous la voiture.

Qu'est-ce que tu fais?... Ça peut encore sauter.

NOCK, il est sous la voiture.

Faut bien voir!...

ALCIME, toujours impassible.

Ah! oui!

MADAME NOCK.

C'est l'affaire du chauffeur.

ALCIME, même jeu et rejoignant Madame Nock.

Du moment que ça intéresse Monsieur, Monsieur trouvera aussi bien que moi.

NOCK, à Alcime.

Passez-moi la clef anglaise.

ALCIME.

Hein?

NOCK.

La clef anglaise... Dépêchez-vous.

ALCIME, passant à gauche et s'adressant à Madame Nock.

La clef anglaise?

MADAME NOCK, prenant dans la boîte à outils, à gauche, une pompe.

C'est peut-être ça ?

ALCIME, la lui prenant des mains et allant la donner à M. Nock.

Oui, c'est ça.

NOCK.

Mais, bon Dieu, je vous demande la clef.

ALCIME.

Eh bien !

NOCK, jetant la pompe.

C'est la pompe que vous me donnez là.

ALCIME, à Madame Nock et sur un ton de reproche.

C'était la pompe.

MADAME NOCK, à son mari.

Tu es ridicule... tu vas te salir.

NOCK.

Laisse-moi la paix et donne-moi l'huile.

MADAME NOCK, passant à droite.

L'huile... où çà ?

NOCK, à sa femme.

Qui est là, par terre. (Mme Nock se baisse à son tour, prend une bouteille d'huile qui est à terre et se glisse sous la voiture à droite, pour passer la bouteille à son mari.) Eh bien ! (A Alcime.) Cette clef anglaise ?

ALCIME.

Tiens, ça doit être anglais, ça... Prenant un instrument quelconque qu'il tend à Nock.) Tenez.

NOCK, il a la tête et le corps sous la machine : seules ses jambes passent, il les agite rageusement.

Ah ! c'est malheureux tout de même... Je vous dis la clef anglaise.

ALCIME.

Oh ! ces cochons d'Anglais !...(Il fait marcher la trompe.)

MADAME NOCK, effrayée, elle est sous la voiture.

Ah !

NOCK, toujours sous la voiture.

Qu'est-ce que vous faites?... Laissez donc cette trompe tranquille.

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, VICTOR.

VICTOR, entrant et ne voyant pas ses patrons.

Eh bien ! où sont-ils ?

ALCIME.

Sous la voiture.

VICTOR, il passe devant la voiture et se baisse pour parler à son maître.

Monsieur.

NOCK, sous la voiture.

Qu'est-ce que c'est ?

VICTOR.

C'est monsieur Ernest.

NOCK.

Du garage ?

VICTOR.

Oui !... Il demande si on n'a pas besoin d'huile, d'essence, de fournitures pour la voiture.

NOCK.

Faites-le venir tout de suite...

MADAME NOCK, se relevant.

Il tombe bien.

NOCK, se relevant tout noir de poussière et de graisse.

C'est un des mécaniciens de la maison où l'on répare quelquefois la machine.

MADAME NOCK.

Quelquefois ?... souvent !...

NOCK.

Oui, souvent... nous le savons !

ALCIME, très inquiet.

Pardon ! C'est un véritable mécanicien ?

NOCK.

Naturellement.

ALCIME.

Tant pis.

NOCK.

Cela vous vexe ?

ALCIME.

Non !

NOCK.

Voyons... pas de susceptibilités exagérées !... Vous êtes aussi capable que lui, c'est entendu !

ALCIME.

Je ne dis pas cela.

NOCK.

Si ! mais deux avis valent mieux qu'un.

SCÈNE XIX

NOCK, MADAME NOCK, ALCIME, ERNEST.

ERNEST, costume de mécanicien, casquette, petite veste en cuir.

Messieurs ! Madame !

NOCK.

Ah ! bonjour, monsieur Ernest. (Lui présentant Alcime.)

Monsieur Alcime, notre nouveau chauffeur... (A Alcime.) Monsieur Ernest...

ALCIME.

Monsieur...

ERNEST.

Monsieur...

Les deux hommes se saluent et se serrent la main.

NOCK[1].

Eh bien! voilà... Il n'y a pas longtemps que vous avez réparé notre voiture.

ERNEST.

Une huitaine.

NOCK.

Eh bien, elle ne marche plus.

ERNEST.

Déjà?

ALCIME.

Déjà!

NOCK.

Vous avouerez que ces réparations continuelles...

ERNEST, très important.

Pardon! Il y a longtemps que vous avez cette machine?

NOCK.

Trois mois.

ERNEST.

C'est votre première?

NOCK.

Oui... mais là n'est pas la question.

ERNEST.

Voulez-vous me permettre... C'est vous qui l'avez achetée?...

---

1. Les personnages sont ainsi placés en partant de la gauche : Alcime, Ernest, Nock, Mme Nock.

NOCK.

Oui.

ERNEST.

Vous-même ?

NOCK.

Oui !

ERNEST.

Vous avez eu tort : il vaut mieux s'adresser à un homme du métier.

NOCK.

Le marchand qui me l'a vendue était du métier.

ERNEST.

Il est préférable de passer par un intermédiaire.

NOCK.

J'étais assisté de mon ami, Monsieur Filfer, qui s'y connaît.

ERNEST.

Ah ! les amis !... c'est bon pour vous coller des clous ; (à Alcime) ça n'est pas vrai ?

ALCIME.

Parfaitement !

MADAME NOCK.

Absolument.

NOCK, à sa femme

Pourquoi dis-tu cela ?... Tu étais avec nous quand nous l'avons choisie ; nous étions tous d'accord.

MADAME NOCK.

Tous d'accord !... Pardon ! moi, j'ai toujours désiré que la voiture fût bleu de roi.

NOCK.

On t'a expliqué que c'était trop salissant.

MADAME NOCK.

Ce n'était pas une raison pour la choisir rouge[1].

NOCK.

Rouge, bleue ou verte, ce n'est pas ça qui l'empêche de marcher.

ERNEST.

Non.

ALCIME.

Non !

NOCK.

Voyons, monsieur Ernest, voulez-vous voir ce qu'elle a ?...

ERNEST.

C'est entendu !... Tout à l'heure, quand nous serons seuls, Monsieur et moi.

NOCK.

Comment, seuls ?

ERNEST, désignant M. et Mme Nock.

Oui, sans vous.

NOCK.

Pourquoi ?

ERNEST.

Une machine en souffrance est, pour moi, comme une personne malade... Je l'examine comme le ferait un médecin consultant.

NOCK.

Et puis ?

ERNEST.

Et puis, je tiens à être seul avec son médecin ordinaire.

Il désigne Alcime.

---

1. L'artiste dit naturellement le nom de la couleur de la machine qui est sur scène.

NOCK.

Et nous?

ERNEST.

Vous êtes les parents, vous pourriez nous gêner.

NOCK.

Qu'est-ce que c'est que ces histoires ?

ERNEST.

Ce ne sont pas des histoires : c'est un principe; et puis, c'est à prendre ou à laisser.

NOCK.

Eh bien, soit. Regardez-la comme vous le voulez... mais, pour Dieu ! dépêchez-vous...

ERNEST.

Nous irons vous prendre sur la route, pour ne pas perdre de temps.

MADAME NOCK, se dirigeant vers la porte de gauche.

C'est cela!... d'autant plus que j'étouffe avec ce manteau.

NOCK.

Bon... mais, alors, faites vite.

ERNEST.

Mais oui.

MADAME NOCK, à M. Nock, tout en sortant.

C'est raide tout de même.

NOCK.

Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse !...

MADAME NOCK.

Ça n'arrive qu'à toi.

NOCK.

Vraiment!... Ça n'arrive qu'à moi. Naturellement, — tu es tout le temps à ronchonner.

Ils sortent.

(Ces quatre dernières répliques doivent être dites, par M. et Mme Nock, en sortant.)

SCÈNE XX

ERNEST, ALCIME.

ERNEST, il est passé à droite de la machine.

Ma façon de voir vous plait?

ALCIME, à gauche.

Infiniment.

ERNEST.

Alors, nous marchons la main dans la main?

ALCIME.

Comme cela, tant que vous voudrez.

ERNEST.

Eh bien! à chaque réparation... vous touchez trente.

ALCIME.

Trente?

ERNEST.

Oui.

ALCIME.

Trente quoi?

ERNEST.

Trente pour cent.

ALCIME.

De quoi?

ERNEST.

Du prix de la réparation.

ALCIME.

Bon.

ERNEST.

Ça va?

ALCIME.

Oui!

ERNEST.

Donc, plus il y a de réparations, plus il y a de trente...

ALCIME.

Pour cent.

ERNEST, descendant un peu à gauche.

Voilà! Vous savez, au moins, vous, ce que c'est que l'automobile.

ALCIME, le suivant.

Vous exagérez.

ERNEST.

Du tout. Voyons... sérieux ou pas sérieux?

ALCIME.

Quoi donc?

ERNEST, montrant la machine.

Ce qu'elle a ?

ALCIME.

Dame, voyez!

ERNEST.

Pensez-vous?... Je ne veux rien voir. On la réparera pour ce que vous voudrez!... Qu'est-ce que c'est?

ALCIME.

Écoutez... vous m'embarrassez.

ERNEST.

Enfin, a-t-elle quelque chose ou n'a-t-elle rien?... Si elle n'a rien, c'est plus vite fait.

ALCIME.

Alors, elle n'a rien.

ERNEST.

Eh bien! c'est très simple; dites ce que vous voulez qu'elle ait.

ALCIME.

Ah!

ERNEST.

Voulez-vous une grosse ou une petite réparation?

ALCIME.

Ce qui durera le plus longtemps.

ERNEST.

La dernière fois, nous avons gardé la machine trois jours : c'était pour le radiateur.

ALCIME.

Allons donc!

ERNEST.

Cela vous étonne?

ALCIME.

Pas du tout.

ERNEST.

Parce que, vous savez, le radiateur, hein!...

ALCIME, air très entendu.

Parfaitement.

ERNEST.

C'est comme le différentiel; vous l'avez vu?

ALCIME, même jeu.

Bien sûr!

ERNEST.

Qu'est-ce que vous en dites?

ALCIME.

Ben...

ERNEST.

N'est-ce pas, vous êtes de mon avis?... Eh bien, mon cher, sur cent machines, vous m'entendez, il y en a quatre-vingt-dix-huit qui sont dans ce cas-là...

ALCIME.

Quatre-vingt-dix-huit?

ERNEST.

Parfaitement. Vous ne le croyez pas?

ALCIME.

Mais si. Et, dites moi...

ERNEST.

Quoi donc?

ALCIME.

Vous pourriez la garder plus de trois jours?

ERNEST.

Au garage?

ALCIME.

Oui.

ERNEST.

Tiens!

ALCIME.

Vous pourriez la garder un mois?

ERNEST.

Un mois, c'est peut-être beaucoup. Mais dix jours, quinze jours... Pourquoi?... vous avez des raisons?

ALCIME.

Oui.

ERNEST.

Sérieuses?

ALCIME.

Très!

ERNEST.

Vous m'intriguez!... Qu'est-ce que c'est...?

ALCIME.

C'est embarrassant.

ERNEST.

Quoi! entre nous... Je vous ai bien vidé mon sac tout de suite, moi.

ALCIME.

C'est un régime.

ERNEST.

Un régime?

ALCIME.

Oui! C'est difficile à dire aux patrons... Mais on m'interdit l'auto!

ERNEST.

A vous?

ALCIME.

A moi.

ERNEST.

Pourquoi?

ALCIME.

Cela me rend neurasthénique... Il faut que je fasse de grandes marches à pied.

ERNEST.

C'est vrai, ça?

ALCIME.

Comme je vous le dis.

ERNEST.

Si c'est ça, on vous gardera votre machine tant que vous voudrez!...

ALCIME.

Vrai?

ERNEST.

Mais oui... Allez, hop! à cheval!

ALCIME.

Plaît-il?

ERNEST, le poussant vers la machine.

A cheval!... Grimpez dessus et conduisez-la au garage.

ALCIME.

Ah ! il faut que je la conduise ?...

ERNEST.

Dame !...

ALCIME.

Moi-même ?

ERNEST, montant sur l'auto.

A moins que vous ne préfériez que ce soit moi?...

ALCIME.

Oui, ça, je le préfère.

ERNEST.

Entendu ! Seulement...

ALCIME.

Seulement ?

ERNEST.

Vous allez monter sur mon auto et me la ramener.

ALCIME.

Alors, ça revient au même.

ERNEST, il est sur la machine.

Je ne peux pourtant pas en conduire deux à la fois !...

ALCIME.

Je ne vous dis pas, mais...

ERNEST.

Mais quoi? Cela ne peut pas vous faire de mal : c'est une promenade.

ALCIME.

Ne croyez pas ça !

ERNEST, descendant, puis le regardant dans les yeux et très sérieux.

Vous, vous me collez des blagues.

ALCIME.

Plaît-il?

ERNEST.

Depuis une heure, je vous laisse aller... votre régime, vos marches à pied, votre neurasthénie; vous croyez que je coupe là-dedans..?

ALCIME, troublé.

Permettez!...

ERNEST.

Je vous ai deviné : je ne suis pas venu au monde dans une tasse à café, moi... Vous ne voulez pas monter en auto, parbleu! je sais pourquoi.

ALCIME.

Alors, ne dites rien... je vous en supplie; les places sont rares... C'est l'époque des vacances. Qu'est-ce que ça peut vous faire?.. Dites, je peux compter sur vous?...

ERNEST, avec brusquerie.

Allons, c'est bon!... (Un temps.) Est-elle brune ou blonde?..

ALCIME, ahuri.

Plaît-il?

ERNEST.

Je vous demande si elle est brune ou blonde.

ALCIME.

Qui?

ERNEST.

La femme.

ALCIME.

Quelle femme?

ERNEST.

Ne recommençons pas, hein?.. Plus de cachotteries.

La femme qui vous empêche de vous montrer en auto... C'est pas une histoire de femme, tout cela?

ALCIME.

Si.

ERNEST.

Ah! c'est heureux... Eh bien! est-elle brune ou blonde?

ALCIME.

Albinos.

ERNEST.

Mes compliments!.. C'est que je connais toutes ces histoires-là, moi... Ainsi, tenez : à ma dernière place, j'avais pour amie la bonne d'enfants; une personne très distinguée... Eh bien! toutes les fois qu'elle se disputait avec les patrons, vous ne savez pas ce qu'elle faisait?..

ALCIME.

Non.

ERNEST.

Elle les privait de voitures.

ALCIME.

Comment ça?

ERNEST.

Elle me défendait de sortir la machine.

ALCIME.

Et vous lui obéissiez?

ERNEST.

Toujours.

ALCIME.

Et les patrons?

ERNEST.

Ils gueulaient!

ALCIME.

Qu'est-ce que vous leur disiez?

ERNEST.

Que ça ne marchait pas.

ALCIME.

Et ça prenait?

ERNEST.

Forcément. A cause que, toutes les fois, je démolissais quelque chose. Seulement, ça a fini par les dégoûter de l'auto.

ALCIME.

Et alors?

ERNEST.

Ils ont repris des chevaux et j'ai perdu ma place.

ALCIME.

Et la bonne d'enfant?

ERNEST.

Elle m'a préféré le nouveau cocher.

ALCIME.

Ah!... Dites donc, pour éviter d'aller au garage... nous ne pourrions pas démolir quelque chose?

ERNEST.

C'est une idée. (Il grimpe sur la machine). Tenez! je vais vous emporter le volant; comme cela, la machine sera immobilisée...

ALCIME.

Vous êtes sûr que, sans volant, elle ne peut pas marcher?...

ERNEST, enlevant le volant de la machine.

Ce que vous êtes farce, vous!... Je comprends que vous plaisiez aux femmes, vous... Vous avez un air de vous moquer du monde!...

Entre Filfer.

SCÈNE XXI

ALCIME, ERNEST, FILFER.

FILFER, costume de chauffeur, l'air très important.

Qui est-ce qui est le chauffeur de monsieur Nock?

ALCIME.

C'est moi, Monsieur.

FILFER.

Ah! Eh bien, je suis Monsieur Filfer.

ALCIME.

Ah! Monsieur Filfer... vous permettez?... (A Ernest, qui est descendu de la machine avec le volant sous le bras.) Écoutez... filez vite... Cet animal vient précisément pour se promener.

ERNEST.

Bon. Ah! dites donc?...

ALCIME.

Quoi?

ERNEST.

Vous l'embrasserez de ma part...

ALCIME.

Oui, sur les deux joues.

Ernest sort emportant le volant.

SCÈNE XXII

ALCIME, FILFER.

FILFER.

On n'a donc pas reçu ma dépêche?

ALCIME.

Si, Monsieur.

FILFER.

Alors, pourquoi n'est-on pas venu me chercher à la gare?

ALCIME.

C'est rapport à la machine.

FILFER.

Ah! Ah!... Vous êtes donc crevé?...

ALCIME, ne comprenant pas.

Comment?

FILFER.

Je vous demande si vous êtes crevé.

ALCIME, avec un bon sourire.

Monsieur voit bien que non.

FILFER.

Je vois... je ne vois rien. Alors, ils sont bons?

ALCIME.

Quoi?

FILFER.

Vos pneus.

ALCIME.

Plaît-il?

FILFER.

S'ils ne sont pas crevés, c'est qu'ils sont bons.

ALCIME.

Si Monsieur veut.

FILFER.

Je m'en fiche, moi; je vous le demande?

ALCIME.

Oui, Monsieur.

FILFER.

Alors, qu'est-ce que c'est?...

ALCIME.

Quoi donc?

FILFER.

Ce qui est arrivé à la machine.

ALCIME.

On n'a pas pu la sortir.

FILFER.

A cause?

ALCIME.

A cause du...

FILFER.

Du quoi?

ALCIME, il fait le signe de tourner.

Du... du vol au vent.

FILFER.

Comment, du vol au vent?

ALCIME, désignant la place du volant.

Enfin, de ça!...

FILFER.

Du volant?

ALCIME.

C'est ça, du volant.

FILFER, souriant.

Vol au vent!... C'est vous qui avez trouvé ça?

ALCIME.

Oui, Monsieur.

FILFER.

C'est drôle!... Voyons, vous avez un coin?

ALCIME.

Un coin?...

FILFER.

Pour remiser mon auto.

ALCIME.

Ah! Monsieur en a une aussi?...

FILFER.

Oui... J'ai pu en trouver une à la gare. Au fait, c'est un clou... N'y touchez pas trop; ne faites que la regarder.

ALCIME.

Monsieur peut compter sur moi.

FILFER.

Au besoin, mettez une goutte d'huile aux pivots de leviers...

ALCIME.

Bon!

FILFER.

Et aux tringles d'articulations.

ALCIME.

Entendu!

FILFER.

Et de la vaseline...

ALCIME.

De la vaseline aussi?

FILFER.

Dame!... Vous n'en mettez pas?...

ALCIME.

Si, Monsieur, partout.

FILFER.

Vous avez tort... Mettez-en simplement aux dents.

ALCIME.

Aux dents?...

FILFER.

De la chaîne et des pignons de transmission.

ALCIME.

Naturellement.

FILFER, (désignant le dessin tracé tout à l'heure par M. Nock sur le tableau noir.

Qu'est-ce que c'est que cela?

ALCIME.

Ça... ça... c'est...

FILFER.

Chut! Attendez donc... Désignant chacune des parties du dessin.) La gare, la maison, la petite mare à gauche de la route... C'est le raccourci de la gare.

ALCIME.

Voilà!

FILFER.

Oh! je connais si bien le pays...

Entrent M. et Mme Nock par la porte du fond.

SCÈNE XXIII

ALCIME, FILFER,
MONSIEUR ET MADAME NOCK.

MADAME NOCK, allant à Filfer et lui tendant la main.

Nous vous avons vu passer.

NOCK.

Toutes nos excuses !...

FILFER.

Ne vous excusez pas; votre chauffeur m'a tout expliqué. Hein! quand je vous disais qu'il y avait encore des réparations à faire...

MADAME NOCK.

Je vous assure que non.

FILFER.

Enfin, nous verrons!

NOCK, à Alcime.

Eh bien?

ALCIME.

C'est arrangé : c'était le volant.

NOCK.

Qu'est-ce qu'on y a fait?

ALCIME, simplement.

On l'a emporté.

NOCK, stupéfait.

Comment!... On a emporté le volant?...

ALCIME.

Oui, Monsieur.

NOCK.

Mais alors, nous ne pouvons pas nous servir de la voiture?

ALCIME.

Non, Monsieur, non! C'est tout à fait impossible!...

NOCK, désolé.

Ah! bon sang de bon sang!... Je vous ai pourtant expliqué que Monsieur Filfer venait tout exprès pour la voir.

ALCIME.

Mais, Monsieur peut la voir. Monsieur sait ce que c'est qu'un volant. Ce n'est pas parce qu'une voiture n'a pas de volant qu'on ne peut pas la voir.

NOCK.

Bon! Vous trouvez que vous avez raison...

FILFER, à Nock.

Voyons, cher ami, ça n'est pas si grave.

MADAME NOCK.

Comment! pas si grave... En attendant nous ne pourrons pas dîner.

FILFER.

Et pourquoi?

MADAME NOCK.

Parce que nos provisions sont épuisées et que nous comptions aller à la ville.

NOCK.

C'est désolant!

FILFER.

Ne vous désolez pas voyons! (A Alcime.) J'ai une auto, n'est-ce pas, mon ami?

ALCIME.

Oui, Monsieur.

FILFER.

Eh! bien, vous allez grimper dessus.

ALCIME.

Ah! bon!

FILFER.

Oui! Vous irez à la ville et vous rapporterez les provisions.

NOCK.

Voilà!

MADAME NOCK.

Voilà!

ALCIME.

Voilà!

NOCK, à sa femme.

La liste?

MADAME NOCK, la lui passant

Tiens.

ALCIME, à Filfer.

Monsieur ne préfère pas que je nettoie d'abord la voiture?

FILFER.

Mais non... Je m'en fiche!... Je vous ai déjà dit que c'était un clou.

ALCIME.

C'est que, précisément, si c'est un clou, c'est ennuyeux.

NOCK.

Pour qui?

ALCIME.

Pour moi.

NOCK, à Alcime.

En voilà assez!... Vous allez me faire le plaisir de monter sur cette machine... immédiatement.

ALCIME.

Non, monsieur, non! Et puisque Monsieur me parle sur ce ton, je n'irai pas.

MADAME NOCK.

C'est trop fort.

FILFER, aux Nock.

Laissez... laissez... (A Alcime.) Voyons, mon ami.

ALCIME.

Mais non !...Je ne peux pas faire l'impossible, après tout.

NOCK, à Alcime.

Vous appelez ça l'impossible ?

ALCIME.

Je me comprends.

NOCK.

Ah ! ça, pourquoi donc êtes-vous ici ?

MADAME NOCK.

Oui ?

ALCIME, à M. Nock.

Pour conduire votre machine, et pas n'importe laquelle... et surtout un clou, un clou que je ne connais pas... que je n'ai pas étudié.

NOCK.

Vous avez étudié l'autre voiture, et vous n'avez pas été fichu de la conduire.

MADAME NOCK.

Absolument !

ALCIME, très inquiet.

Inutile de vouloir me blesser... Si vous n'êtes pas content de moi, vous n'avez qu'à me donner mon mois et mon indemnité, et je file.

NOCK.

Votre mois !... Votre indemnité !...

MADAME NOCK.

Ah ! c'est trop fort !

NOCK.

Vous n'aurez même pas vos huit jours, puisque vous refusez de m'obéir...

ALCIME.

Obéir ! Obéir !

NOCK.

Qu'est-ce que vous dites ?

ALCIME, s'en allant.

C'est vrai, ça... On fait ce que l'on peut et l'on est attrapé.

Il sort par la porte du fond.

SCÈNE XXIV

NOCK, MADAME NOCK, FILFER.

NOCK, avec un grand geste de découragement.

Et voilà !

MADAME NOCK.

Et c'est ainsi tout le temps.

NOCK.

Moi... mon opinion est nette. Ces gens-là tueront l'auto.

FILFER.

Faites comme moi. Est-ce que j'ai des ennuis ?...

NOCK.

Vous ? parbleu ! Vous savez conduire.

FILFER.

Naturellement ! Il est ridicule d'avoir une auto quand on ne sait pas.

NOCK.

Vous êtes bon ! Vous auriez bien dû me dire cela avant de me faire acheter ma voiture.

FILFER.

C'était une occasion. Et puis, là n'est pas la question. Ce qu'il faut, voyez-vous, c'est interdire à son chauffeur ce que vous avez tous la rage de lui demander.

MADAME NOCK.

Quoi donc ?

FILFER.

Conduire.

NOCK.

Vous ne voulez pas que votre chauffeur conduise ?

FILFER.

Jamais !

NOCK.

Pourquoi ?

FILFER.

Pour la raison bien simple que celui qui mène une machine en est l'âme, la pensée, le cerveau.

NOCK.

Eh bien ?

FILFER.

Eh bien, avez-vous deux cerveaux ?

NOCK.

Moi ?...

FILFER.

Vous... Moi... N'importe qui !...

NOCK.

Non.

FILFER.

Alors pourquoi voulez-vous que votre machine en ait deux ?

NOCK.

Permettez !

FILFER.

C'est un animal comme nous.

NOCK.

C'est un point de vue.

FILFER.

Supérieur ! D'ailleurs je vous trouve injuste envers votre chauffeur.

NOCK.

Lui ! Allons donc !

FILFER.

Vous êtes de parti pris... Je vous assure qu'il a des qualités. Il est sérieux !...

NOCK.

Vous ne le connaissez pas.

FILFER.

J'ai assez de psychologie pour juger rapidement un homme. Eh bien, celui-là aime son métier.

MADAME NOCK.

Vous m'étonnez !

FILFER.

Savez-vous ce qu'il faisait quand je suis entré ?

NOCK.

Non.

FILFER.

Il étudiait sa route.

NOCK.

Où ça ?...

FILFER. désignant le dessin sur le tableau noir.

Là !

MADAME NOCK.

Comment, là ?

FILFER.

Oui.

NOCK.

Mais ça n'a jamais été la route.

FILFER.

Vous vous trompez.

NOCK.

Mais non, je vous assure.

FILFER.

Je connais assez le pays pour vous affirmer que c'est le raccourci qui mène à la gare.

NOCK, souriant.

Ah ! ça... par exemple, non... C'est un dessin que...

FILFER.

Vous ne me convaincrez pas ; vous êtes de parti pris.

NOCK.

Demandez à ma femme.

MADAME NOCK, à son mari.

C'est curieux comme tu es entêté.

NOCK.

Moi ?

MADAME NOCK.

Oui, toi.

FILFER.

Ah !

MADAME NOCK.

Pourquoi contrarier monsieur Filfer, puisqu'il s'y connaît mieux que toi et qu'il rachète la voiture !...

FILFER.

La voiture... Permettez, en principe...

NOCK.

Comment, en principe ? Vous me l'avez formellement promis.

FILFER.

Je ne m'en dédis pas; mais peut-être y a-t-il encore quelques légères réparations.

NOCK.

Oh! ça, non...Qu'est-ce que vous voulez de plus?... Vous m'avez fait changer la carosserie, le moteur, la peinture, le châssis.

MADAME NOCK.

Qu'est-ce que vous voulez de plus beau?...

FILFER.

Quand on ne s'y connaît pas, c'est toujours très beau... En attendant, le volant...

NOCK.

Le volant, c'est rien du tout.

FILFER.

Je ne suis pas de cet avis.

NOCK.

Enfin, mon cher...

FILFER.

Inutile de discuter. Tenez, voici votre chauffeur; il va nous mettre d'accord. (A Alcime.) Voyons, vous avez examiné la voiture?

SCÈNE XXV

NOCK, MADAME NOCK, FILFER, ALCIME.

ALCIME. (qui vient d'entrer par la porte de gauche)

Moi?

FILFER.

Oui.

ALCIME.

Oui, Monsieur.

NOCK.

N'est-ce pas qu'elle est en bon état ?

ALCIME.

Bien sûr !

FILFER.

Pourtant, elle ne marchait pas tout à l'heure ?

ALCIME.

Non.

NOCK.

Ce n'était dû qu'au volant ?

ALCIME.

Oui !

NOCK.

Alors...

ALCIME.

Alors ?...

NOCK.

A part ça, il n'y a rien...

ALCIME.

Non.

NOCK.

Vous êtes certain que rien ne cloche ?

ALCIME.

Non, Monsieur...

FILFER.

Vous ne fumez pas ?

ALCIME.

Si, Monsieur...

FILFER. (avec regardant Nock.

Ah !

NOCK. (aux à Alcime.

Vous fumez... Et quand ça ?

ALCIME.

Après déjeuner.

NOCK.

C'est trop fort. Vous n'avez pas encore sorti la voiture...

ALCIME.

Non, Monsieur...

NOCK.

Alors, qu'est-ce que vous racontez ?

FILFER. (à M. Nock.)

Ne le brusquez pas... Nous allons voir... (A Alcime.) Montez sur la machine...

ALCIME, allant au côté du levier.

Que je monte ?

FILFER.

Oui, mais pas ici... là... (Il lui indique le bon côté par où l'on monte.)

ALCIME, repassant devant la voiture et montant dessus, très inquiet.

Mais, Monsieur, sans volant !...

FILFER.

Ne vous inquiétez pas. Allez au point mort.

ALCIME, assis sur la machine.

Comment ?

FILFER.

Vous savez ce que c'est ?

ALCIME.

Le Rat mort ?

NOCK.

Ah ! ne plaisantons pas, hein.

FILFER.

Ah ! non, hein ? embrayez.

ALCIME.

Quoi ?

FILFER.

Embrayez de façon à débrayer. Eh ! bien, marchez. (Alcime fait aller la trompe.) Laissez-donc cette trompe !

NOCK.

Mais oui ! laissez-donc cette trompe.

MADAME NOCK.

Quel idiot !

FILFER.

Prenez les leviers... Eh bien, qu'est-ce que vous faites ?... Ne touchez donc pas à ça.

(Au hasard, Alcime touche différents organes. On entend une série de détonations.)

ALCIME, (poussé un cri et saute de la voiture, absolument apeuré.)

Ah !

FILFER.

Eh bien, quoi ?

NOCK.

Qu'est-ce que vous avez ?...

MADAME NOCK.

Qu'est-ce qui vous prend ?

ALCIME.

J'en ai assez... C'est trop dangereux.

FILFER.

Dangereux ! Jamais de la vie !

ALCIME.

Si !... Monsieur... Ça me fiche le trac... Et puis j'aime mieux tout dire... Mais je ne suis pas fait pour ces choses-là. Je suis jardinier.

FILFER.

Quoi ?

NOCK.

Qu'est-ce que vous dites ?

FILFER.

Vous êtes jardinier ?

ALCIME.

Oui ! Je n'ai jamais conduit d'auto de ma vie.

NOCK.

Ah ! c'est trop fort !

FILFER. à M. Nock.

Permettez ?... A Alcime. C'est vrai... ce que vous venez de dire là ?...

ALCIME.

Oui, Monsieur.

FILFER.

Vous n'avez jamais conduit d'auto ?

ALCIME.

Non, Monsieur.

FILFER.

Eh bien, je vous prends à mon service.

ALCIME.

Comme quoi ?

FILFER.

Comme chauffeur. Vous êtes tout à fait l'homme qu'il me faut.

ALCIME.

Ah !

FILFER.

Au moins, vous, vous ne m'embêterez pas pour conduire, hein ?

ALCIME.

Non.

FILFER.

Ça vous va ?

ALCIME.

Oui.

NOCK.

C'est sérieux ?

FILFER.

Absolument ! Et je ne rachète votre voiture que si vous me donnez... (A Alcime.) Comment vous appelez-vous ?

ALCIME.

Alcime Peigne.

FILFER.

Alcime Peigne... (A Nock.) C'est oui ?

NOCK.

C'est oui !

MADAME NOCK.

Pour sûr que c'est oui !

FILFER.

Alors sortons la machine ; je voudrais l'examiner sur la route.

NOCK, à Madame Nock.

Allons, viens, aide-moi.

Tous les trois se mettent à pousser la voiture. M. Nock se place derrière la roue de droite ; Mme Nock derrière celle de gauche ; Filfer derrière celle de droite, en arrière.

ALCIME.

Et moi ?

FILFER.

Montez !

ALCIME, montant sur la machine.

Bien !

FILFER.

Et ne touchez à rien.

Il pousse.

ALCIME.

Bon.

FILFER, à Nock.

Poussez... poussez, cher ami.

NOCK, à sa femme.

Pousse donc !

MADAME NOCK.

Je pousse.

NOCK.

Pas assez.

ALCIME, aux trois.

Mais oui... poussez donc, quoi !

Il est assis et se met à faire marcher la trompe.

FILFER.

Allez donc.

MADAME NOCK.

Quelle brute !

NOCK.

Laissez la trompe.

FILFER.

Laissez-le, si ça l'amuse.

ALCIME, à Victor qui vient d'entrer.

Eh bien, quand vous voudrez, bougre de truffe.

VICTOR, vexé.

Truffe, vous-même.

ALCIME, à Victor.

Mais ne restez donc pas là, voyons, c'est comme ça que les accidents arrivent !

Victor va en courant vers les portes de la grange qu'il ouvre.

Pendant que le rideau baisse, on entend la trompe de la machine et les cris de Nock, de Mme Nock et de Filfer : « Allez donc !... Démarrez !... Poussez !... Plus fort !... », tandis qu'Alcime, debout, gesticule et fait marcher la trompe et crie plus fort encore que les autres.

RIDEAU.

DEPUIS SIX MOIS

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, au Théatre Antoine,
le 3 avril 1906.

PERSONNAGES

FLOCHE	MM.	André Antoine.
BRINGUE		Bernard.
Mme FLOCHE	Mme	Jeanne Lion.
GERTRUDE		Milher.

DEPUIS SIX MOIS

Petit salon ou cabinet de travail. Porte dans le fond. Porte à droite au premier plan et, à gauche, au deuxième plan.
Cheminée à gauche, au premier plan : canapé à droite de la cheminée et face au public ; un fauteuil à gauche de cette cheminée, le dossier tourné au public. Petite table au premier plan, un peu à droite, presque au milieu, avec des chaises autour. Autres petits meubles.

SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau la porte du fond est ouverte. GERTRUDE est endormie dans le fauteil à gauche de la cheminée. MADAME FLOCHE ouvre la porte de droite, appelle Gertrude ; puis, voyant que celle-ci ne bouge pas, descend en scène jusqu'au fauteuil de Gertrude.

MADAME FLOCHE.

Gertrude ! Gertrude !

GERTRUDE, se réveillant.

Hein ! quoi ?

MADAME FLOCHE.

Comment ! vous êtes là.

GERTRUDE.

Oui, je ne peux pas dormir dans la cuisine : on est si mal ; je commençais à m'assoupir ; c'est bête d'être réveillée comme ça en sursaut !... (Se levant et sur un ton de très mauvaise humeur. Voyons ! qu'est-ce qu'il y a ?

MADAME FLOCHE, très aimable.

Mais, dites-moi, Gertrude, est-ce que l'on n'a pas sonné?

GERTRUDE.

Quand?

MADAME FLOCHE.

Il y a une dizaine de minutes.

GERTRUDE.

Si.

MADAME FLOCHE.

Eh bien?

GERTRUDE.

Eh bien, quoi?

MADAME FLOCHE.

Qui était-ce?

GERTRUDE.

Un monsieur.

MADAME FLOCHE.

Il vous a donné son nom?

GERTRUDE.

Naturellement!

MADAME FLOCHE.

Quel est-il?

GERTRUDE.

Ah! ça, je ne me rappelle plus.

MADAME FLOCHE.

Sapristi! tâchez de vous souvenir; voyez-vous, vous devriez inscrire, quand on n'a pas de mémoire.

GERTRUDE, vexée.

Mais j'ai de la mémoire, Madame ; j'ai fait mes classes, moi.

MADAME FLOCHE.

Je ne dis pas, Gertrude... Mais si vous aviez inscrit ce nom, vous vous le rappelleriez. Voyons, qu'est-ce qu'il voulait, ce monsieur?

GERTRUDE.

Il voulait voir Monsieur. Comme Monsieur n'était pas là, je lui ai dit qu'il n'était pas là; alors il m'a dit que cela le contrariait beaucoup, parce que ce qu'il avait à lui dire était très important.

MADAME FLOCHE.

Sapristi!

GERTRUDE.

Ensuite il m'a demandé après Madame.

MADAME FLOCHE.

Et alors?

GERTRUDE.

Et alors je lui ai répété ce que vous m'aviez dit : que vous étiez fatiguée et que vous ne vouliez voir personne.

MADAME FLOCHE.

Voyons! Gertrude, il fallait lui dire... « Madame n'est pas là, » tout simplement.

GERTRUDE, passant à droite.

Oh! moi, alors, Madame, moi, je ne sais plus... Si Madame trouve que j'ai eu tort, qu'elle le dise : il faut dire ceci... il ne faut pas dire cela... Le service est trop compliqué pour moi ici.

MADAME FLOCHE.

Voyons! Gertrude.

GERTRUDE.

Et puis... j'aime pas les mensonges, je ne sais pas mentir.

MADAME FLOCHE.

Il ne s'agit pas de mentir, il s'agit d'être polie...

GERTRUDE.

Polie! oh! Madame, pardon : la politesse ça me connait ; j'ai beau n'être qu'une bonne, je connais les manieres. (Regardant insolemment Mme Floche.) Je pourrais encore en montrer aux femmes du monde.

MADAME FLOCHE.

C'est entendu, ne vous fâchez pas. Cela n'en vaut pas la peine... Vous souvenez-vous comment il était, ce monsieur?

GERTRUDE.

Oh! vous savez, moi, j'ai pas l'habitude de regarder les hommes... Il m'a paru être une espèce de gros plein-de-soupe très ordinaire... pas beau... pas distingué, plutôt toquard, quoi!... D'ailleurs, il est ici.

MADAME FLOCHE.

Ici?

GERTRUDE.

Oui, là, dans l'antichambre.

MADAME FLOCHE, effarée, s'apercevant que la porte du fond est ouverte, baissant la voix.

Et la porte est ouverte!... Mais il doit tout entendre...

GERTRUDE.

Dame! à moins qu'il ne soit sourd.

SCÈNE II

LES MÊMES, BRINGUE, l'air très gêné, apparaissent à la porte du fond,

BRINGUE.

En effet, chère Madame, je suis là.

MADAME FLOCHE.

Oh ! Monsieur Bringue, Monsieur Bringue. Oh ! que d'excuses !

BRINGUE, fermant la porte et descendant en scène.

Du tout, du tout, chère Madame.

MADAME FLOCHE.

Je suis confuse.

BRINGUE.

C'est à moi de m'excuser ; j'ai tenu à rester parce que je désirais voir Floche.

MADAME FLOCHE.

Mon mari va rentrer d'un moment à l'autre... Mais donnez-vous la peine de vous asseoir.

GERTRUDE, durement à Mme Floche.

Dites donc... je vous laisse ?

MADAME FLOCHE.

Oui, oui, laissez-nous.

Gertrude sort par la porte de droite.

SCÈNE III

MADAME FLOCHE, BRINGUE.

MADAME FLOCHE, invitant Bringue à s'asseoir sur le canapé. Elle s'assied en face de lui sur le fauteuil.

Croyez-vous, cette fille ?

BRINGUE

Je sais ce que c'est, allez !

MADAME FLOCHE.

Si j'avais pensé que ce fût vous, croyez bien.

BRINGUE.

Je vous en prie, chère Madame ; c'est moi qui suis désolé de vous déranger.

MADAME FLOCHE.

Vous ne me dérangez nullement. (Un petit temps.) Et Madame Bringue ?

BRINGUE.

Madame Bringue va bien, je vous remercie... Vous savez qu'elle est venue plusieurs fois, sans avoir eu la chance de vous rencontrer.

MADAME FLOCHE.

Cela ne m'étonne pas !

BRINGUE.

Elle croyait même que vous aviez changé de jour.

MADAME FLOCHE, amère.

Mon jour ! ah ! il est loin !... Mais, depuis le mois de janvier, je ne peux voir personne.

BRINGUE.

Cela vous est défendu ?

MADAME FLOCHE.

Non, mais depuis six mois je ne reçois plus

BRINGUE.

Je ne savais pas.

MADAME FLOCHE.

D'ailleurs, je ne sors plus ; je ne sais plus ce qui se passe : enfin, je n'ai plus la tête à moi, vous comprenez.

BRINGUE, étonné.

Non, pourquoi ?

MADAME FLOCHE.

Comment, pourquoi ?.... Vous ne savez donc pas ce qui nous est arrivé ?

BRINGUE, inquiet.

Mais non, chère Madame... Un malheur ?

MADAME FLOCHE.

Mon pauvre ami, vous ne savez donc pas que depuis six mois, il m'est impossible d'avoir une bonne.

BRINGUE.

Ah ! vraiment.

MADAME FLOCHE.

Depuis six mois, quoi que je fasse, je ne peux pas garder une bonne plus de vingt-quatre heures.

BRINGUE.

C'est curieux !

MADAME FLOCHE.

Comment, curieux ; dites que c'est épouvantable.

Notre existence est bouleversée : nous n'avons plus d'intérieur; mon mari ne peut même plus prendre ses repas ici.

BRINGUE.

Allons donc !

MADAME FLOCHE.

Il est obligé d'aller au restaurant; comment voulez-vous faire autrement?

BRINGUE.

Bien sûr !... Mais, en ce moment, vous en avez une.

MADAME FLOCHE.

Oui; vous l'avez vue ?

BRINGUE.

Eh bien ?

MADAME FLOCHE.

Eh bien, elle est ici depuis deux jours et elle ne parle pas encore de s'en aller.

BRINGUE, élevant la voix.

Bravo !... Mais elle restera, parbleu ; vous verrez, les mauvais jours sont passés.

MADAME FLOCHE, bas et très inquiète.

Chut. Oh ! je vous en prie, parlons plus bas : je crois qu'elle écoute à la porte.

BRINGUE.

Ah !

MADAME FLOCHE, se levant et se dirigeant vers la porte de droite, par où est sortie Gertrude. Sur un ton très aimable, presque mielleux.

C'est vous, Gertrude ? (Bas à Bringue en reprenant sa voix naturelle.) Je vous demande pardon.

BRINGUE.

Faites donc.

Très étonné, il s'est levé et regarde Mme Floche.

MADAME FLOCHE, après un petit temps pendant lequel elle a regardé la porte de droite.

Non, personne. Elle revient s'asseoir, cette fois, sur le canapé : Bringue prend, lui, le fauteuil.

BRINGUE.

Personne.

MADAME FLOCHE.

Excusez-moi, mais je me méfie de tout. Je crains tellement qu'elle ne s'en aille... Vous savez, souvent un mot suffit.

BRINGUE.

Absolument! Et les autres ne sont jamais restées plus de vingt-quatre heures ?

MADAME FLOCHE.

Jamais! une véritable plaie domestique!... Elles arrivent, apportent leurs malles, commencent leur service et, le soir, ou le lendemain, au plus tard, de leur arrivée, crac! elles filent.

BRINGUE.

Mais pourquoi ?

MADAME FLOCHE.

Ah! pourquoi? pourquoi? Je n'en sais rien. Il y a là un mystère que je n'ai jamais pu éclaircir. Je les ai toutes pressées de questions : aucune n'a voulu m'avouer le motif véritable qui les poussait à s'en aller.

BRINGUE.

Peut-être des potins, des racontars de concierge ?

MADAME FLOCHE.

Non ; j'ai pensé comme vous que cela était dû à des

méchancetés de la loge : je suis allée trouver le propriétaire ; on a déplacé le concierge ; rien n'y a fait. J'ai cru ensuite que c'étaient les fournisseurs : j'ai fait le marché moi-même ; j'ai été jusqu'à ouvrir, moi-même, quand on sonnait, pour éviter tout contact extérieur. Le résultat est demeuré le même : Toutes sont parties.

BRINGUE.

Et aux autres étages ?

MADAME FLOCHE.

Quoi, aux autres étages ?

BRINGUE.

Les bonnes restent ?

MADAME FLOCHE.

Parfaitement ! Tous nos voisins ont des domestiques depuis des années.

BRINGUE.

C'est bizarre.

MADAME FLOCHE.

Il y a là, je vous le répète, quelque chose d'incompréhensible... Un jour, n'y tenant plus, je suis allée tout raconter au commissaire de police.

BRINGUE.

Eh bien !

MADAME FLOCHE.

Eh bien, il m'a écoutée très attentivement ; il a pris des notes ; puis, il m'a dit que c'était, en effet, un cas très curieux, et que, si cela ne me désobligeait pas, il en ferait une pièce de théâtre.

BRINGUE.

Vos bureaux de placement sont-ils sérieux ?

MADAME FLOCHE.

Mais, mon pauvre ami ; je les ai tous faits les bureaux de placement; ils ne connaissent que moi là-dedans ; j'y suis célèbre ; à force de changer de domestiques, savez-vous comment on m'y appelle ? La dame qui tue ses bonnes !

BRINGUE.

Charmant !

MADAME FLOCHE.

Je me suis adressée aux journaux ; j'ai fait passer des petites annonces ; j'ai fait appel à la province et même à la Suisse, cette patrie des gens de maison. Eh bien, toutes celles qui venaient s'en retournaient le lendemain.

BRINGUE.

Le service n'est pourtant pas dur !

MADAME FLOCHE.

Dur ! Mais elles font ce qu'elles veulent ; je consens à tout ; je leur passe tout. Tenez ! Une qui aimait la musique a passé le peu de temps qu'elle est restée ici à jouer au piano, sur un doigt, les adieux de Manon ; elle m'avait proposé de me donner des leçons ; j'avais accepté. Une autre, un peu nerveuse, à qui des douches étaient ordonnées, restait des heures entières, toute nue, dans sa cuisine à faire de l'hydrothérapie. Une troisième passait son temps, dans la cour, à faire de la bicyclette. Enfin ! cher ami, j'ai tout permis, tout promis : rien n'y a fait. De guerre lasse, je suis allée consulter un médium.

BRINGUE.

Vous y croyez ?

MADAME FLOCHE.

Oh ! Je crois à tout.

BRINGUE.

Vous êtes comme moi, je ne crois à rien !

MADAME FLOCHE.

Et alors, après avoir évoqué quelques esprits, naturellement domestiques, il m'a déclaré que je n'avais qu'une chose à faire : c'était d'aller demeurer à l'hôtel.

BRINGUE.

C'est une solution...

MADAME FLOCHE, apeurée et à voix basse.

Chut ! la voici... Parlons d'autre chose...

Entre, par la droite, Gertrude.

SCÈNE IV

LES MÊMES, GERTRUDE.

MADAME FLOCHE, changeant de conversation.

Alors, vous disiez, cher ami, que vous étiez allé hier au théâtre ?

BRINGUE, même jeu.

Mais oui, chère Madame.

GERTRUDE, elle porte un plateau qu'elle dépose assez brutalement sur la table du milieu.

Dites donc, où faut-il mettre cela ?

MADAME FLOCHE, lui désignant un petit meuble, au fond, à gauche.

Là, ma fille, voulez-vous ?

GERTRUDE, reprenant le plateau et se dirigeant vers la gauche.

Ça m'est égal.

MADAME FLOCHE.

Attendez! Attendez, je vais vous aider. Passez-moi les tasses... faites attention... ne cassez rien...

A ce moment, Gertrude, qui a déposé le plateau sur la table de gauche, laisse échapper une tasse qui tombe et se brise.

GERTRUDE.

Là, ça y est, c'est cassé. (A Madame Floche, et très agressive.) C'est aussi de votre faute, à vous...

MADAME FLOCHE.

Comment! Gertrude?

GERTRUDE.

Eh! oui, est-ce qu'on dit aux gens qui portent quelque chose : « Ne cassez rien » ; c'est cela qui fait casser les choses... C'est comme les gens qui vous disent : « Bon voyage » ; eh! bien, on est sûr de dérailler.

MADAME FLOCHE.

Peut-être?

GERTRUDE.

Il n'y a pas de peut-être ; c'est sûr! Si Madame ne m'avait pas dit : « Ne cassez rien », cette tasse ne se serait pas échappée et ne se serait pas cassée...

MADAME FLOCHE.

Mais, voyons! Gertrude, c'est fini, n'en parlons plus.

GERTRUDE.

Ah! c'est que, moi, je vous préviens : je n'aime pas les reproches.

MADAME FLOCHE.

Je ne vous fais aucun reproche, ma fille ; c'est un petit accident sans importance.

GERTRUDE.

Sans importance !... Sans importance!... Je ne suis pas de votre avis.

MADAME FLOCHE.

Ne vous chagrinez pas. Évidemment c'était une tasse à laquelle je tenais beaucoup, mais enfin!...

GERTRUDE.

Ce n'est pas pour la tasse, c'est pour moi ; le bruit de la vaisselle cassée, ça m'énerve, ça me rend malade...

MADAME FLOCHE.

Eh bien, remettez-vous. Voyons!... Voulez-vous ramasser ces morceaux ; je tâcherai de les faire recoller.

GERTRUDE, très digne.

Madame devrait pourtant savoir que je ne peux pas me baisser.

MADAME FLOCHE.

Mais non, Gertrude... et pourquoi?

GERTRUDE, très naturellement.

Parce que j'ai mon corset, Madame, et que, lorsque j'ai mon corset, je ne me baisse pas, surtout après déjeuner.

MADAME FLOCHE.

Bon! Bon!... eh bien, je vais les ramasser, moi...

Elle se baisse et ramasse les morceaux.

BRINGUE, se baissant, lui aussi, et ramassant les débris de la tasse.

Pardon ! Voulez-vous me permettre...

GERTRUDE, debout, immobile.

Madame n'a plus rien à me commander?...

MADAME FLOCHE, se relevant.

Non, Gertrude, non!... Quand Monsieur rentrera, vous lui direz que M. Bringue est là.

GERTRUDE.

Bringue?... Oui, je me rappelle... Regardant M. Bringue. C'est vous.

BRINGUE. Il est allé déposer les débris de la tasse sur la table à droite.

Oui, oui.

MADAME FLOCHE.

Oui, Gertrude... Nous pourrions peut-être attendre mon mari dans le salon?

GERTRUDE.

Dans le salon! C'est que, je vous préviens, j'y ai mis mon linge à sécher.

MADAME FLOCHE.

Comment! Gertrude, dans le salon!

GERTRUDE.

Ben quoi! Je ne pouvais cependant pas le faire sécher sur moi... Quoi! J'ai encore mal fait?

MADAME FLOCHE.

Mais non, mais non, Gertrude (A Bringue.) Après tout, nous pouvons rester ici, nous sommes aussi bien.

BRINGUE.

Mais oui!

MADAME FLOCHE, congédiant Gertrude

C'est bien, Gertrude.

GERTRUDE, sortant par la porte de droite.

C'est épatant les maîtres!... On a beau faire...

SCÈNE V

MADAME FLOCHE, BRINGUE.

MADAME FLOCHE, s'asseyant sur le canapé.

Comment la trouvez-vous?

BRINGUE, s'asseyant sur le fauteuil.

Peuh! Elle paraît avoir du caractère.

MADAME FLOCHE.

Non, mais croyez-vous qu'elle reste?

BRINGUE, geste vague.

Ah! ça!

MADAME FLOCHE.

C'est que, voyez-vous, tout est là.

BRINGUE.

Peut-être qu'en lui passant tout.

MADAME FLOCHE.

Mais je suis décidée à lui passer tout; je vous assure que, si celle-ci s'en allait. . je ne sais plus ce que je ferais; d'autant plus qu'à chaque départ de bonne c'est une histoire nouvelle avec mon mari.

BRINGUE.

Cela n'est pourtant pas de votre faute.

MADAME FLOCHE.

Non, mais les hommes sont tellement injustes.

BRINGUE.

Oui, presque autant que les femmes.

MADAME FLOCHE.

Et puis, je crains qu'il n'attrape, à ce régime, une maladie d'estomac.

BRINGUE.

Vous avez tort de vous alarmer. Floche est solide et...

MADAME FLOCHE.

Oh! ce n'est pas pour lui, c'est pour moi. Un mari qui digère mal devient assommant.

BRINGUE.

Vous croyez?

MADAME FLOCHE.

J'en suis sûre! Les hommes ne sont ni bons ni mauvais : ils ont un bon ou un mauvais estomac.

BRINGUE.

Et, dites-moi, vous n'avez pas essayé de domestiques mâles?

MADAME FLOCHE.

Mais si, nous avons essayé de tout; j'ai même eu un nègre... celui-là n'est resté que deux heures... il trouvait l'appartement trop triste, trop sombre; je lui ai proposé de le faire peindre en blanc : il n'a pas voulu.

BRINGUE.

En blanc, ça l'a peut-être vexé.

MADAME FLOCHE.

Chut!

BRINGUE.

Quoi donc?

MADAME FLOCHE.

Je crois que c'est elle... (Silence; entre M. Floche par la porte du fond.) Non, c'est mon mari!...

SCÈNE VI

LES MÊMES, FLOCHE.

FLOCHE, à Bringue.

Bonjour, mon vieux; quelle bonne surprise!... Ça va?

BRINGUE.

Très bien, et toi?

Les deux hommes se serrent la main.

FLOCHE, à sa femme.

Eh bien, et cette bonne?

MADAME FLOCHE.

Chut! chut! pas si haut... elle peut entendre... ferme donc la porte.

FLOCHE, allant refermer la porte.

Voilà! voilà! (Redescendant.) Eh bien, elle reste?

MADAME FLOCHE.

Je l'espère!

FLOCHE.

Tu l'espères, je l'espère... reste-t-elle?

MADAME FLOCHE.

Mais, mon ami, je ne peux rien te dire de plus.

FLOCHE.

Ah! c'est que moi, tu sais, j'en ai... (Geste d'un monsieur qui en a par-dessus la tête.)

MADAME FLOCHE, soupirant.

Et moi, donc...

FLOCHE.

Enfin, elle n'a pas dit qu'elle s'en allait? Il ne s'est rien passé?

MADAME FLOCHE.

Mais non...

FLOCHE.

C'est toujours cela. (A Bringue.) Ma femme t'a raconté?...

BRINGUE.

Oui! Madame Floche m'a mis au courant.

FLOCHE.

Crois-tu, hein? c'est trop fort!... (Apercevant sur la table les morceaux de la tasse.) Qu'est-ce que c'est que cela?

MADAME FLOCHE.

C'est une tasse.

FLOCHE.

Tu appelles ça une tasse?

MADAME FLOCHE.

Oui, une tasse qu'elle a cassée tout à l'heure.

FLOCHE.

Sapristi! Elle a cassé une tasse... Ça ne l'a pas vexée au moins...

MADAME FLOCHE.

Si, un peu... mais...

FLOCHE, très ému.

Là, tu vois, et tu trouves qu'il ne s'est rien passé; elle s'est fâchée. Voilà, une fille qui s'est fâchée!...

MADAME FLOCHE.

Mais non, j'ai tout arrangé.

FLOCHE.

Oh! Tu as tout arrangé.

MADAME FLOCHE.

Je te dis que oui.

FLOCHE.

Il faut être prudente, vois-tu. Tu ne devrais rien lui faire faire... du moins, dans les commencements.

MADAME FLOCHE.

Il ne faut pas exagérer, non plus; il faut pourtant l'habituer peu à peu au service.

FLOCHE.

C'est entendu : mais il faut y mettre du doigté ; il faut t'armer de patience.

MADAME FLOCHE.

Je t'assure que j'en ai de la patience...

FLOCHE.

Pas assez !... Nous serons bien avancés, si elle nous lâche.

MADAME FLOCHE, agacée.

Ah ! sapristi ! tiens, demande à Bringue : il était là, tout à l'heure.

BRINGUE.

Écoute ! Floche ! Vraiment ta femme a raison ; j'étais là, tout à l'heure, et...

FLOCHE.

Ah ! non, mon vieux, toi... je t'en prie, ne te mêle pas de cela... Moi, je sais ce que je souffre de cet état de choses ; si tu crois que c'est drôle, quand on revient de son bureau, fatigué, éreinté, fourbu, d'être obligé de s'habiller pour aller dîner au restaurant ? Et dîner seul encore ; je ne peux même pas emmener ma femme : elle est obligée de rester ici pour mettre la

bonne au courant du service. Lui montrant son menton. Tiens, tu vois ces boutons.

BRINGUE, après lui avoir, de très près, regardé le visage.

Non.

FLOCHE.

Comment ! Non... tu ne vois pas que j'ai des boutons.

MADAME FLOCHE, à son mari.

Mais non, tu exagères aussi, tu finiras par te rendre malade pour tout de bon, tu n'as pas de boutons, je te l'ai déjà dit ce matin.

FLOCHE, rageur.

Ah ! vraiment, je n'ai pas de boutons. Eh bien, ces boutons que vous ne voulez pas voir, je sais ce que c'est, moi : c'est le restaurant, c'est cette nourriture échauffante qui finira par me donner une bonne gastralgie.

MADAME FLOCHE.

Ah ! ça, je le crains.

BRINGUE.

Il y a pourtant des gens qui se portent bien et qui mangent toujours au restaurant.

FLOCHE.

Les maîtres d'hôtels.

BRINGUE, un peu vexé.

Il n'y a pas que les maîtres d'hôtels...

FLOCHE.

Bon ! Il va nous soutenir que la place d'un homme marié est au restaurant. (A Bringue.) Toi, ça t'irait cette existence de guéridon de cabaret.

BRINGUE.

Moi !

FLOCHE.

Oui, mais pas moi ; ça n'est pas la peine d'avoir une femme et un intérieur pour aller s'ingurgiter des sauces. (A sa femme.) Enfin, quoi ? tu n'es pas de mon avis ?

MADAME FLOCHE.

Mais si, mon ami, seulement il ne faut pas non plus te décourager ainsi.

BRINGUE.

Mais oui, tu es un homme.

FLOCHE.

Il ne s'agit pas d'être un homme ; il s'agit de ne plus être un vieux garçon. (Désespéré. Vraiment, c'est pitoyable ! J'ai l'estomac dans un état !...

BRINGUE.

Tu devrais suivre un régime.

FLOCHE.

Un régime ! comme c'est commode !

MADAME FLOCHE.

Oui, cela n'est possible que si l'on prend ses repas chez soi.

BRINGUE, se levant.

Pas du tout... j'en connais un purement physique qui est excellent. C'est un régime très recommandé par les médecins allemands. Tous les matins, au sortir du lit, en chemise, (il tend la main droite en avant, la ferme, puis fait le geste de lancer des sous) tu prends une poignée de sous, de gros sous, et tu la lances à travers la chambre. Les sous tombent...

FLOCHE.

Naturellement.

BRINGUE.

Attends ! attends !... Tu te jettes alors par terre et, sans perdre une seconde, tu les ramasses.

FLOCHE.

Et puis ?

BRINGUE.

Et puis, au bout d'un mois de cet exercice, tu ne souffres plus de l'estomac.

FLOCHE.

Des histoires !

BRINGUE.

La vérité !

MADAME FLOCHE.

Vous avez essayé ?

BRINGUE.

Parfaitement ! mais je n'ai pas pu continuer... Ma femme n'a pas voulu.

MADAME FLOCHE.

Pourquoi ?

BRINGUE.

Parce que, toutes les fois, je cassais quelque chose alors, vous comprenez, ça l'énervait. (A Mme Floche.) Mais je vous assure : vous devriez essayer, vous qui, autrefois, vous plaigniez. (Il se rassied.)

MADAME FLOCHE.

Mais je ne souffre plus.

FLOCHE, vivement.

Mais non, mais non, maintenant ma femme ne souffre plus. (A sa femme. Voyons, tu lui as dit de préparer mon habit?

MADAME FLOCHE.

A la bonne? Je n'ai pas osé!

FLOCHE.

Tu as bien fait: eh bien, prépare-le toi-même. (A Bringue. Ah! c'est gai! Tiens, au milieu de tous ces tracas, il faut encore que j'aille, ce soir, à une réunion très importante: je m'habillerai avant dîner.

MADAME FLOCHE, se dirigeant vers la porte de droite.

Oui, et puis je vais voir ce qu'elle fait.

FLOCHE, l'accompagnant.

C'est cela. Mais je t'en prie, hein! sois prudente! fais attention.

MADAME FLOCHE.

Oui... oui...

FLOCHE.

Il n'y a pas de oui, oui: sois prudente.

Elle sort.

SCÈNE VII

FLOCHE, BRINGUE.

BRINGUE, à la cheminée.

Ah! mon pauvre vieux... en voilà des histoires.

FLOCHE, changeant de ton et très enjoué.

Eh oui!... Et toi, comment ça va?...

BRINGUE.

Peuh ! couci, couça...

FLOCHE.

Et ta femme ?...

BRINGUE, embarrassé.

Ben ! ma femme... justement j'étais venu pour te demander de me rendre un petit service.

FLOCHE.

Je t'écoute.

BRINGUE, l'invitant à s'asseoir sur le canapé à côté de lui.

Voilà. J'ai rencontré un ancien camarade de collège à moi... et, ma foi ! j'aurai grand plaisir à passer la soirée avec lui.

FLOCHE.

Et alors ?

BRINGUE.

Et alors... je voudrais que tu envoies un mot à ma femme ; tu lui dirais que tu me gardes à dîner pour une affaire très importante ; nous dînerons ou nous ne dînerons pas ensemble et j'aurai ainsi ma soirée.

FLOCHE.

Ah ! Le petit garçon qui veut la permission de dix heures.

BRINGUE.

Que veux-tu, ma femme s'imagine toujours un tas d'affaires ; ce n'est pas de sa faute : elle est si jalouse !...

FLOCHE.

Et tu ne veux pas la faire souffrir ?

BRINGUE.

Non ! car sa souffrance se traduit par des scènes.

FLOCHE.

Alors ! mon pauvre vieux, elle ne change pas, ta femme?

BRINGUE.

Si elle change... seulement elle change de défauts, voilà tout ; quand elle cesse d'être jalouse, c'est pour devenir fantasque ou coquette, exigeante ou morose.

FLOCHE.

C'est qu'elle t'aime.

BRINGUE.

C'est ce que je me dis, comme fiche de consolation.

FLOCHE, se levant et allant sonner sur la table.

C'est très gentil. (Prenant une boîte de cigarettes qu'il présente à Bringue.) Une cigarette?

BRINGUE.

Volontiers.

Entre Gertrude par la droite.

SCÈNE VIII

FLOCHE, BRINGUE, GERTRUDE.

GERTRUDE, à Floche.

C'est vous qui avez sonné?

FLOCHE.

Oui, entrez, ma fille ! et fermez votre porte. (Gertrude se retourne et ferme la porte.) Venez donc ici.

GERTRUDE, s'approchant de Floche.

Voilà!

FLOCHE, baissant la voix.

Alors, c'est vrai?

GERTRUDE.

Quoi?

FLOCHE.

Vous restez?

GERTRUDE.

Dame! écoutez, j'hésite.

FLOCHE.

Il n'y a pas à hésiter. (Un petit temps.) Il faut vous en aller.

Mouvement d'étonnement chez Bringue.

GERTRUDE.

La place ne me paraît pourtant pas mauvaise. Madame n'est pas exigeante.

FLOCHE.

Mais si, mais si, Madame est exigeante, la place est mauvaise, le service est impossible, vous aurez des ennuis, des ennuis. Voyons, qu'est-ce que je vous ai donné ce matin?

GERTRUDE.

Dix francs.

FLOCHE.

A quelle condition?

GERTRUDE.

A la condition que je m'en aille sans rien dire à Madame.

FLOCHE.

Eh bien, allez-vous-en. Je vous le répète : ce que j'en fais, c'est pour vous... Vous pensez bien qu'il y a une raison, si Madame ne peut pas garder de bonne; vous, vous êtes une brave fille: vous en avez l'air.

GERTRUDE.

Monsieur est bien bon.

FLOCHE.

Cela me ferait de la peine de vous voir dans le pétrin... (Lui donnant une pièce.) Allons! tenez, voilà encore dix francs et filez.

GERTRUDE, empochant les dix francs.

Entendu.

FLOCHE.

Mais pas un mot à Madame.

GERTRUDE, se dirigeant vers la droite.

Mais voyons, Monsieur.

FLOCHE, l'accompagnant.

Dites n'importe quoi?... ou plutôt ne dites rien... c'est plus simple.

GERTRUDE.

Mais oui. Oh! c'est pas difficile.

FLOCHE.

Allons, adieu ma fille.

GERTRUDE.

Adieu, Monsieur.

Elle sort par la porte de droite.

SCÈNE IX

FLOCHE, BRINGUE.

FLOCHE, à Bringue, qui paraît être au comble de l'ahurissement.

Quoi?

BRINGUE.

Rien!

FLOCHE.

Cela t'étonne.

BRINGUE.

Un peu!... Comment! comment! c'est toi qui dis à cette fille de s'en aller?

FLOCHE.

Oui, mon ami, c'est moi: et il n'y a pas qu'à cette fille que je fais cette recommandation, mais à toutes les bonnes qui viennent ici.

BRINGUE.

Alors, c'est toi...

FLOCHE.

Qui fais filer les bonnes... oui, mon vieux, c'est moi.

BRINGUE.

Et pourquoi?

FLOCHE.

Enfant! Mais pour être tranquille: pour mener une vie calme, heureuse et libre; pour pouvoir aller au restaurant, ou ailleurs, quand bon me semble; pour pouvoir déjeuner ici et dîner là; pour ne pas être obligé de faire, comme toi, de gros mensonges à ma femme quand il me plaît de voir un camarade; pour avoir une femme quand je rentre et ne plus l'avoir quand je sors. Enfin! Enfin, pour employer les loisirs de madame Floche. Autrefois, il y a six mois, avant d'avoir trouvé cette occupation a mon épouse, mais elle était aussi assommante que la tienne. (Se reprenant.) Je te demande pardon.

BRINGUE.

Mais va donc, nous sommes entre nous: et pourquoi était-elle aussi assommante que la mienne, ta femme?...

FLOCHE.

Parce qu'elle n'avait rien à faire. Je ne pouvais pas sortir, rentrer, sans être harcelé de questions; c'était des : Où vas-tu? Où es-tu allé? Qu'est-ce que tu es encore allé faire là?...

BRINGUE.

Oui, passe... Je connais ces chansons aux mêmes refrains.

FLOCHE.

L'erreur du mariage, c'est de dire à la femme : « Tu suivras ton mari, » alors qu'on devrait lui dire : « Tu ne suivras jamais ton mari. » Il n'y a pas de ménage, d'union, qui puisse résister à l'inactivité d'une femme.

BRINGUE.

Tu aurais pu lui trouver un emploi.

FLOCHE.

J'y ai bien pensé, mais c'est très difficile, très délicat; outre la chance que l'on a d'être cocu, cela revient généralement très cher; c'est alors que j'imaginai ce moyen de faire filer les bonnes, simple procédé qui permet à madame Floche de dépenser son trop plein d'activité et à moi de vivre, d'aller, de venir, en évitant la fâcheuse anémie cérébrale, conséquence infaillible des scènes conjugales.

BRINGUE.

Ça, par exemple...

FLOCHE.

Hein! qu'est-ce que tu en dis?

BRINGUE.

Je dis qu'en rentrant je vais foutre ma bonne à la porte.

FLOCHE.

Ah! non, mon vieux, ah! non; ça c'est mon truc à moi; je te prie de ne pas t'en servir... Trouve autre chose.

BRINGUE.

Quoi?

FLOCHE.

Je ne sais pas, moi; nous chercherons cela en dînant; je t'emmène au restaurant; tu n'es pas en habit, mais je t'excuserai. J'y ai rendez-vous avec une petite camarade...

BRINGUE.

Comment! tu trompes ta femme?

FLOCHE, avec force.

Jamais!... à moins qu'une occasion se présente. Tu trouves que j'ai tort?

BRINGUE.

Sûr que non. On n'a tort que si l'on est coupable, et ce n'est pas toi qui es coupable : c'est l'occasion.

FLOCHE.

Mais oui; je te montrerai, d'ailleurs, mon occasion; tu verras, elle est charmante.

BRINGUE.

Oui, seulement, mon vieux, après dîner, il faudra que je te quitte pour mon rendez-vous.

FLOCHE.

Tiens, je pense bien... Tais-toi, ma femme.

Entre Mme Floche.

SCÈNE X

LES MÊMES, MADAME FLOCHE.

FLOCHE.

Eh bien?

MADAME FLOCHE.

Eh! bien, quoi?

FLOCHE.

Rien de nouveau?

MADAME FLOCHE.

Rien!

FLOCHE.

La bonne?

MADAME FLOCHE.

Toujours la même chose.

FLOCHE.

Elle s'en va?

MADAME FLOCHE.

Non!

FLOCHE, stupéfait.

Comment, elle ne s'en va pas?

MADAME FLOCHE.

Mais non... heureusement.

FLOCHE.

Évidemment, heureusement, mais tu en es sûre?

MADAME FLOCHE.

Absolument!

FLOCHE.

Voyons, c'est pas possible!

MADAME FLOCHE.

Mais si, mon ami.

BRINGUE.

Eh! bien, tant mieux!

FLOCHE, à Bringue.

Quoi?

BRINGUE.

Rien!... Je dis : « tant mieux! »

FLOCHE.

Oui, c'est entendu.

MADAME FLOCHE.

Oh! oui, tant mieux... Et, ma foi, Monsieur Bringue, vous allez me faire un grand plaisir.

BRINGUE.

Bien volontiers, Madame.

MADAME FLOCHE.

Vous allez rester à dîner avec nous.

FLOCHE, à sa femme.

Voyons! qu'est-ce que tu chantes? Bringue et moi, nous n'allons pas rester ici.

MADAME FLOCHE.

Mais pourquoi pas?

FLOCHE.

Pourquoi pas, pourquoi pas. Et si ta bonne s'en va?

MADAME FLOCHE.

Elle ne s'en ira pas... J'en suis certaine, je le répète : je la quitte à l'instant : j'ai causé avec elle... C'est une fille qui a ses défauts...

FLOCHE.

Sûr! qu'elle en a...

MADAME FLOCHE.

Je suis tout à fait de ton avis... Mais elle ne nous lâche pas et c'est pour moi l'essentiel. Voyons! Bringue, acceptez-vous? Restez-vous à dîner?

BRINGUE.

Mais volontiers, madame... Je vous demanderai seu-

lement la permission de m'échapper après dîner et de faire prévenir ma femme... Vous savez... elle pourrait s'inquiéter... elle est un peu jalouse.

MADAME FLOCHE.

Mais oui, venez à côté... Vous trouverez de quoi écrire.

FLOCHE, très ennuyé.

Écoutez! c'est très gentil, très gentil ; mais, ce soir, je ne savais pas... J'ai donné rendez-vous au restaurant à un bonhomme pour parler affaires, et c'est très important.

MADAME FLOCHE.

Et bien mais, fais-le venir ici, ton bonhomme.

FLOCHE.

Non! Je ne le connais pas assez; n'est-ce pas, Bringue?

BRINGUE.

Mais je ne sais pas, moi, cher ami.

FLOCHE.

Comment, tu ne sais pas... Voilà une heure que je t'en parle. Enfin, il vaut mieux que je le retrouve au restaurant.

MADAME FLOCHE, très autoritaire.

Ah! non, hein! Maintenant que nous avons une bonne, tu vas laisser un peu ton restaurant de côté.

FLOCHE.

Mais, chère amie...

MADAME FLOCHE.

Il n'y a pas de chère amie... Tu te plains assez souvent de ton restaurant et de ton estomac ; pour une fois que tu peux rester dîner ici, tu dîneras ici, voyons! Bringue! Vous n'êtes pas de mon avis?

BRINGUE.

Mais si... absolument, madame.

FLOCHE.

Comment?

BRINGUE.

Ben! mon vieux... je trouve que ta femme a raison.

MADAME FLOCHE, à son mari.

Veux-tu me faire le plaisir de sonner.

FLOCHE.

Pourquoi faire ?

MADAME FLOCHE.

Pour appeler Gertrude et pour lui dire que monsieur Bringue reste à dîner. Venez-vous, Bringue?

BRINGUE.

Je vous suis, Madame.

Madame Floche sort par la porte de gauche qu'elle laisse ouverte.

FLOCHE, à Bringue, qui suit Madame Floche

Mais, dis donc...

BRINGUE, à Floche et sortant.

Chacun son tour.

SCÈNE XI

FLOCHE, GERTRUDE.

FLOCHE, se retournant et apercevant Gertrude, qui vient d'entrer par la porte de droite.

Ah! vous voilà... Dites donc... c'est vrai! vous restez?

GERTRUDE.

Oui !

FLOCHE.

Comment ! Vous restez ?

GERTRUDE.

Parfaitement !

FLOCHE.

Après tout ce que je vous ai dit ?

GERTRUDE.

Oui !

FLOCHE.

Parce que ?

GERTRUDE.

Parce que j'ai réfléchi !

FLOCHE.

Et à quoi ?

GERTRUDE.

Ben ! à ce qu'il ne fallait pas toujours croire les maîtres, que la maison n'était peut-être pas aussi mauvaise que vous le disiez ! Vous savez, les places, en ce moment, c'est pas facile à trouver.

FLOCHE.

Oui... et mes vingt francs ?

GERTRUDE.

Je les garde.

FLOCHE, furieux.

Ah ! vraiment... Eh bien, vous allez voir...

GERTRUDE, élevant le ton de la voix. Floche se précipite vers la porte de gauche, laissée ouverte par Bringue, et la ferme.

Oh ! pas d'histoires... hein !... ou je dis tout à madame. . Vous savez, je ne suis pas aussi bête que j'en ai l'air... Vous deviez avoir un intérêt à me faire filer en douceur... probablement quelque bonniche à placer ici... une connaissance à vous pour faire des mis-

toufles à madame... parce que, moi, je ne suis peut-être pas votre type. Vous vous dites que je suis trop sérieuse.

FLOCHE.

Dites donc, vous, vous êtes folle !

GERTRUDE, très insolente.

Suffit ! Je les connais, les hommes... Je vous connais tous, allez ! J'ai été mariée à un pistolet dans votre genre...

FLOCHE, regarde par la porte de gauche, craignant que sa femme n'écoute.

Vous allez vous taire...

GERTRUDE.

... Et qui m'a empoisonné l'existence à force de trahisons et de saletés. Tenez, quand je pense à lui, tous les hommes me dégoûtent. Il n'y avait pas un mois que nous étions mariés que, déjà, il me trompait, et avec qui, Seigneur !...

FLOCHE, l'interrompant et toujours sur le qui-vive.

Vos histoires ne m'intéressent pas.

GERTRUDE, sur un ton de plus en plus menaçant.

Ah ! Vraiment, elles ne vous intéressent pas ; elles valent pourtant les vôtres, vous savez, mon petit Monsieur. Ah ! vous voulez que je m'en aille ; eh bien ! je ne m'en irai pas.

FLOCHE, la menaçant du doigt et sur un ton de colère violente, mais contenue pour que sa femme n'entende pas de la chambre voisine.

Oui ! eh bien ! je vais vous foutre à la porte.

GERTRUDE, pas du tout intimidée et lui parlant presque sous le nez.

Essayez donc ! Un mot, un seul, et je raconte tout à Madame...

On entend la voix de madame Floche qui dit :

Eh ! bien, Floche, viens-tu ?... Qu'est-ce que tu fais ?

FLOCHE, se tournant vers la porte de gauche.

Mais oui, chère amie... voilà... Je viens... A Gertrude. Quant à vous...

GERTRUDE, même jeu.

Quant à moi, je vous préviens que si vous faites le méchant, que si vous me faites la moindre observation, que si vous n'êtes pas aimable et que si vous me faites la gueule... je dis tout!... Vous entendez, mon garçon.

FLOCHE.

Ah! bon Dieu de bon Dieu!

GERTRUDE.

Inutile de jurer, vous savez, je n'aime pas ça.

FLOCHE, même jeu que plus haut.

Oui, eh bien, écoutez-moi bien: si vous ne décampez pas tout de suite et si vous avez le malheur de dire un mot, aussi vrai que je m'appelle Floche...

GERTRUDE, hurlant.

Des menaces! Vous osez me menacer!... moi, moi!... Vous n'êtes qu'un blanc-bec et je vous moucherai... J'en ai mouché d'autres!...

Entre Mme Floche par la porte de gauche.

SCÈNE XII

LES MÊMES, MADAME FLOCHE.

MADAME FLOCHE,

Eh bien! voyons! Qu'est-ce qui se passe? Qu'est-ce qu'il y a?

GERTRUDE.

Il y a que Monsieur...

FLOCHE, à Gertrude.

Vous allez vous taire....

MADAME FLOCHE, à son mari.

Pardon! C'est toi qui vas te taire. Je te défends, tu entends, je te défends de parler à Gertrude sur ce ton-là.

FLOCHE.

Pardon! Veux-tu me permettre?

MADAME FLOCHE, elle est descendue entre son mari et Gertrude.

Je ne te permets rien du tout.

GERTRUDE.

Madame a parfaitement raison.

MADAME FLOCHE.

Tu n'as rien à dire à mes bonnes.

GERTRUDE, appuyant.

Rien!

MADAME FLOCHE.

C'est un peu violent! Voilà une brave fille qui veut bien rester ici et tu lui cries après... Tu veux donc qu'elle s'en aille?...

FLOCHE.

La question n'est pas là...

GERTRUDE.

Je vous demande pardon, la question est là. Répondez donc. Vous voulez que je m'en aille?

MADAME FLOCHE, à son mari.

Tu n'es qu'une brute, un imbécile.

GERTRUDE.

Parfaitement!... une brute, un imbécile... Et maintenant, je resterai.

MADAME FLOCHE.

Allons, passe devant et vas dîner.

FLOCHE, passant devant sa femme, tout interloqué.

Mais, ma chère amie...

MADAME FLOCHE.

Il n'y a pas de chère amie. A Gertrude. Vous a-t-il dit que monsieur Bringue restait à dîner?

GERTRUDE.

Mais il ne m'a rien dit.

MADAME FLOCHE, à son mari.

Tu vois, espèce de grand serin.

GERTRUDE.

Oh! oui, un grand serin.

FLOCHE, à sa femme.

... Non, mais je t'en prie !

MADAME FLOCHE.

Et il se plaint !... et de l'estomac ! et de la nourriture! et des boutons !... Je t'en donnerai, moi, des boutons !...

GERTRUDE.

Des boutons !... Je vous les soignerais, moi, vos boutons, si j'étais Madame.

FLOCHE, sortant par la porte de gauche.

Je ne veux pas que tu me parles sur ce ton-là.

MADAME FLOCHE, le suivant et sortant.

Vraiment ! Je vais me gêner ! Je te garantis que ça va changer.

GERTRUDE, se dirigeant vers la porte de gauche une fois que ses maîtres sont sortis.

Le rideau baisse pendant la tirade de Gertrude.

Les hommes, c'est des chameaux... Le mien, si je l'avais tenu, il ne m'aurait pas martyrisée... Oui, des chameaux.

RIDEAU.

LA RECOMMANDATION

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, sur la scène du théâtre PIGALLE,
le 26 octobre 1901.

Reprise au théâtre de l'ODÉON,
le 24 octobre 1906.

Cette comédie a été éditée séparément à la Librairie Théâtrale.

PERSONNAGES

	Th. Pigalle.	Odéon.
	MM.	MM.
MONSIEUR MINE.	LAGRANGE.	LEVESQUE.
MONSIEUR LE DIRECTEUR.	CHARTOL.	SIGNORET.
VICTOR.	RATINEAU.	BERNARD.

M. MINE, une cinquantaine d'années. Type de malheureux déclassé. Pantalon élimé, redingote autrefois noire, aujourd'hui d'une teinte verdâtre, soigneusement boutonnée pour cacher l'absence de chemise. Gilet de flanelle, auquel adhère un méchant petit faux-col et une cravate noire.

VICTOR, garçon de bureau, une trentaine d'années. Grand diable bien replet.

M. LE DIRECTEUR, une cinquantaine d'années.

LA RECOMMANDATION

Cabinet de travail. — Porte dans le fond. Porte dans le pan coupé de gauche. Du même côte et au premier plan, une table. Cheminee dans le pan coupé de droite ; glace au-dessus de la cheminée. Du même côté et au premier plan, une fenêtre. Dans le fond, à droite, un cartonnier; à gauche, une bibliothèque ou quelque autre meuble de bureau. Fauteuil à très haut dossier devant la cheminée. Au premier plan, un peu à droite, presque au milieu et de biais, une table de travail avec encrier, buvard, papiers, etc.; à droite de cette table, un fauteuil, et, à gauche, une chaise placée face au public. Un peu plus loin, à gauche, au premier plan, une autre chaise placée, de même, face au public.

SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau, Victor est assis ou plutôt enfoui dans le fauteuil devant la cheminée. Il tourne le dos au public et disparaît complètement derrière le dossier. La scène paraît vide.

Quelques coups se font entendre à la porte du fond. Victor, sans bouger, laisse tomber de ses lèvres se seul mot :

VICTOR, seul.

Trrez !

La porte s'ouvre : paraît Monsieur Mine. Il referme la porte, puis, il regarde autour de lui, étonné de ne voir personne.

SCÈNE II

VICTOR, MONSIEUR MINE.

MONSIEUR MINE, après un assez long temps.

Tiens! Il n'y a personne!... C'est drôle, j'avais cru entendre : « Entrez... » Ça, c'est rigolo! par exemple!

VICTOR, du fond de son fauteuil.

Eh! bien! quand vous voudrez?

MONSIEUR MINE, poussant un cri d'effroi.

Ah!

VICTOR, se levant et le regardant durement.

Quoi? qu'est-ce que vous avez?

MONSIEUR MINE.

Je vous demande pardon. J'ai eu peur...

VICTOR.

Peur!... Peur de quoi?

MONSIEUR MINE.

Je croyais qu'il n'y avait personne.

VICTOR, prenant le fauteuil dans lequel il était assis et allant le placer devant la fenêtre.

Personne? Alors vous entrez comme ça parce que vous croyez qu'il n'y a personne.

MONSIEUR MINE.

Mais non, Monsieur, au contraire, je suis entré parce que j'ai entendu : « Entrez. »

VICTOR, revenant devant la table.

Eh bien, c'est qu'il y avait quelqu'un.

MONSIEUR MINE.

Évidemment!

VICTOR.

Alors, pourquoi pensiez-vous qu'il n'y avait personne?

MONSIEUR MINE, se lançant dans des explication

Mais, parce qu'une fois entré...

VICTOR, s'asseyant dans le fauteuil devant la tab

C'est bon! en voilà assez.

MONSIEUR MINE.

Oui, Monsieur, je vous demande pardon.

VICTOR.

Et puis, quoi?... qu'est-ce que vous voulez?

MONSIEUR MINE, de plus en plus troublé.

Je... désirerais voir Monsieur Fouchu.

VICTOR.

Le Directeur?

MONSIEUR MINE.

Oui.

VICTOR.

Lui-même?

MONSIEUR MINE.

Autant que possible.

VICTOR.

Ah!

Un petit temps.

MONSIEUR MINE.

Il n'y est pas?

VICTOR.

Vous le voyez bien. Il est probable que, s'il y était, nous ne serions pas dans son cabinet.

MONSIEUR MINE, regardant autour de lui.

Ah! c'est son cabinet?

VICTOR, haussant les épaules.

Qu'est-ce que vous voulez que ce soit?

MONSIEUR MINE.

Je ne sais pas! (Un temps.) Et il rentrera?

VICTOR.

Qui?

MONSIEUR MINE.

Monsieur Fouchu?

VICTOR.

Naturellement qu'il rentrera ; à moins qu'il ne rentre pas. Je ne suis pas dans sa peau, à cet homme. Vous me posez là un tas de questions...

MONSIEUR MINE.

Je vous demande pardon : mais n'êtes-vous pas?...

VICTOR.

Son garçon de bureau ! Si ! et puis après ?

MONSIEUR MINE.

Rien !

Un temps.

VICTOR.

Qu'est-ce que vous lui voulez, à Monsieur Fouchu ?

MONSIEUR MINE.

Ben ! c'est pour une place.

VICTOR.

Une place?...

MONSIEUR MINE.

Oui, je voudrais savoir s'il serait possible d'entrer ici...

VICTOR.

Entrer ici !...

MONSIEUR MINE.

C'est difficile, hein?

VICTOR.

Pff!... c'est impossible.

MONSIEUR MINE, atterré.

Bah!

VICTOR.

Voilà huit ans que je suis dans la boîte; eh! bien, jamais le patron n'a voulu prendre quelqu'un; il a horreur des têtes nouvelles...

MONSIEUR MINE.

Il est attaché à son personnel?

VICTOR.

Je vous crois!

MONSIEUR MINE.

C'est un bon type?

VICTOR.

Lui... c'est un chameau!...

MONSIEUR MINE.

Ah!

VICTOR.

Il ne prend personne, tout simplement parce qu'il sait qu'il y a trop de besogne. Que de fois lui ai-je dit : « Monsieur le Directeur, j'ai besoin d'un second... » Ah! bien oui... va te faire lanlaire!... Aussi qu'arrive-t-il? c'est que, dégoûté par tout ce que j'aurais à faire, je n'en fiche pas un coup.

MONSIEUR MINE.

Moi, vous savez, je me contenterais de si peu... juste de quoi manger.

VICTOR.

Vous êtes dans la misère ?

MONSIEUR MINE.

Noire !

VICTOR.

Il y a longtemps ?

MONSIEUR MINE.

Voilà six mois que je ne sais pas comment je vis.

VICTOR.

Ah ! c'est dur !

MONSIEUR MINE, avec des larmes dans la voix.

Si c'est dur ! C'est d'autant plus dur qu'autrefois j'ai eu une certaine situation... Tel que vous me voyez, j'ai fait mes études, j'ai passé des examens... Mais, je vous ennuie avec toutes ces histoires...

VICTOR, debout, appuyé contre la table.

Vous ne m'ennuyez pas du tout, au contraire... Asseyez-vous donc ! (Il lui désigne la chaise au premier plan à gauche. — M. Mine s'y asseoit.) C'est vrai, avant votre arrivée, j'étais là, dans le fauteuil du patron et je m'embêtais : j'avais, comme qui dirait des idées noires, le spleen, de la neurasthénie, quoi ! Tandis que, ma foi ! à voir

un bonhomme aussi dans la débine que vous, je ne puis pas m'empêcher de penser qu'après tout j'ai tort de me plaindre, et que l'on n'est pas malheureux quand, comme moi, on a, avec le logement et le chauffage, cent soixante-quinze francs par mois.

MONSIEUR MINE, ébloui.

Cent soixante-quinze francs !

VICTOR.

Oui ! c'est pas mal, hein ?

MONSIEUR MINE.

Je vous crois.

VICTOR.

Et sans compter les pourboires et les gratifications.

MONSIEUR MINE, entre ses dents.

... de Dieu !

VICTOR.

Aussi, ma foi ! à vous entendre conter vos ennuis, je comprends ce que ma situation a d'enviable et ce m'est une joie de vous voir.

MONSIEUR MINE.

Vous êtes bien bon !

VICTOR, doctoral.

Allez ! pour apprécier ce que l'on possède, il faut penser à ceux qui, comme vous, n'ont rien.

MONSIEUR MINE, se levant.

Évidemment. Et tenez je me suis souvent demandé à quoi je pouvais être bon, ici-bas... Eh bien! mais, c'est très simple: je sers, comme terme de comparaison, à remonter le moral des gens tels que vous.

VICTOR, allant à la cheminée.

Peut-être?

MONSIEUR MINE.

La Providence veille à tout! Enfin! maintenant que, grâce à moi, votre spleen se trouve dissipé, j'espère que vous m'aiderez, au moins, de vos conseils, afin que je puisse trouver un petit coin.

VICTOR.

Mon ami, je vous le répète: c'est le diable d'entrer ici. Vous ne vous imaginez pas le nombre de gens qui viennent solliciter un emploi... Et il y en a qui sont fameusement recommandés.

MONSIEUR MINE.

Est-ce que les recommandations sont utiles?

VICTOR.

Très utiles, comme partout! Aujourd'hui, le piston joue un rôle considérable. La première chose que demande Monsieur Fouchu, c'est: «Qu'est-ce qui vous envoie auprès de moi?»

MONSIEUR MINE.

Vraiment!

VICTOR.

Je parie que vous n'en avez pas.

MONSIEUR MINE.

De recommandation?... si, j'en ai une.

VICTOR.

Montrez voir... M. Mine entr'ouvre sa redingote, laissant voir au spectateur son gilet de flanelle, auquel adhère son faux-col et un morceau de papier lui servant de plastron de chemise ; il prend de l'une des poches de côté une enveloppe ; il retire une lettre de cette enveloppe, remet l'enveloppe dans sa poche, puis très précipitamment, comme pour que Victor ne s'aperçoive pas de son absence de chemise, reboutonne sa redingote.) Et de qui ?

MONSIEUR MINE.

De la comtesse de Trévernis.

VICTOR.

Bon ! ça... Femme influente...

MONSIEUR MINE, lui donnant la lettre.

Tenez !

VICTOR, prenant la lettre et la parcourant.

Assez chaude... C'est pas mauvais...

MONSIEUR MINE.

Vous me rendez l'espoir.

VICTOR, reniflant la lettre.

Ce qui est embêtant, c'est qu'elle sente aussi fort : le patron a horreur des odeurs.

A ce moment M. le Directeur entre brusquement par la porte de gauche. Il paraît furieux. Victor, surpris, fourre la lettre dans sa poche.

SCÈNE III

LES MÊMES, plus LE DIRECTEUR.

LE DIRECTEUR.

Du monde dans mon cabinet!

VICTOR.

Je demande pardon à monsieur le Directeur...

LE DIRECTEUR, traversant la scène et allant à droite devant la cheminée. Il le débarrasse de son paletot qu'il dépose sur le dossier du fauteuil devant la fenêtre. Il met sa serviette sur la table.

Taisez-vous! Je vous ai dit cent fois que je ne voulais personne dans mon cabinet... Eh bien! alors?

VICTOR, désignant M. Mine.

C'est Monsieur qui voulait voir monsieur le Directeur; et, comme il insistait, alors pour bien lui montrer que monsieur le Directeur n'y était pas, je l'ai fait entrer.

MONSIEUR MINE, à part.

Ah! elle est roide celle-là.

LE DIRECTEUR, à Victor, et allant au petit cartonnier au fond, à droite, d'où il retire un dossier qu'il dépose sur la table.

Parbleu! vous n'êtes pas en peine de fournir des explications... idiotes d'ailleurs... Allons, vous pouvez vous retirer.

VICTOR, s'inclinant.

Bien, monsieur le Directeur !

Il sort.

SCÈNE IV

LE DIRECTEUR, MONSIEUR MINE.

LE DIRECTEUR, à M. Mine qui a suivi Victor jusqu'à la porte et qui va pour sortir.

Eh bien ! vous, restez, puisque vous avez à me parler.

Il se retourne, et dépose son chapeau sur la cheminée.

MONSIEUR MINE, cloué sur place par l'injonction du Directeur, à part.

Nom d'une pipe ! et ma lettre !... Qu'est-ce que je vais faire ?

LE DIRECTEUR, revenant au cartonnier et fermant le tiroir où il a pris tout à l'heure un dossier.

Je suis à vous, Monsieur.

MONSIEUR MINE.

Oui, Monsieur... (A part.) Nom de nom ! nom de nom ! qu'est-ce que je vais lui dire !...

LE DIRECTEUR, allant s'asseoir à la table.

Voyons ! Vous désirez, Monsieur...

MONSIEUR MINE.

Voilà.

LE DIRECTEUR, donnant un coup de poing sur la table devant laquelle il s'est assis.

Vous avouerez que c'est embêtant... Ce service est fait en dépit du bon sens; on n'en fiche pas un ciou... Cette table disparaît sous la poussière... Il y a un désordre. Ah ! il faut que tout cela change... (A M. Mine.) Voyons, Monsieur, approchez, faites vite : de quoi s'agit-il ?

MONSIEUR MINE, avec effort.

Voilà...

LE DIRECTEUR, lui désignant la chaise devant la table.

Asseyez-vous, Monsieur, asseyez-vous. Je vous écoute.

MONSIEUR MINE, s'asseyant et d'une voix étranglée par l'émotion.

Je vous demande pardon...

LE DIRECTEUR.

Oui, c'est entendu; je vous demande ce que vous voulez ?

MONSIEUR MINE.

Monsieur le Directeur, voilà... je venais... voir s'il serait possible de... enfin ! de...

LE DIRECTEUR, impatienté.

De quoi ?

MONSIEUR MINE, la gorge sèche.

C'est pour une place...

LE DIRECTEUR.

Une place?

MONSIEUR MINE.

Oui... pour voir si je pourrais entrer ici?

LE DIRECTEUR, de l'air d'un monsieur qui s'écoute parler.

En termes plus nets, vous voulez savoir s'il y a un emploi vacant ici et si je serais disposé, dans ce cas, à vous le donner.

MONSIEUR MINE.

C'est cela même.

LE DIRECTEUR.

Expliquez-vous, que diable! (Amer.) Ah! il y a longtemps qu'on n'est pas venu me demander d'entrer chez moi!... Enfin!... (Tendant la main droite et feuilletant, de la main gauche, le dossier qu'il a devant lui.) Votre recommandation?... Allons, donnez-moi votre recommandation.

MONSIEUR MINE, se levant.

Monsieur le Directeur, je vais vous expliquer...

LE DIRECTEUR, même jeu.

Non, je vous en prie, pas d'explications... Donnez-moi simplement votre recommandation.

MONSIEUR MINE, reculant peu à peu jusqu'au milieu de la scène.

C'est que...

LE DIRECTEUR, regardant M. Mine et très nerveux.

C'est que quoi?... Quoi?

MONSIEUR MINE, avec effort.

Je n'ai pas...

LE DIRECTEUR.

Hein? vous n'avez pas... Enfin! sacrebleu, parlez! Qu'est-ce que vous n'avez pas? (Comme frappé d'une idée. Est-ce que, par hasard, vous n'auriez pas de recommandation?

MONSIEUR MINE.

Je vais vous dire...

LE DIRECTEUR, avec force.

Non! non! ne dites rien.

Il se lève, passe lentement derrière Mine qu'il ne quitte pas du regard il arrive ainsi à gauche au premier plan :

MONSIEUR MINE, à part, pendant que le directeur passe derrière lui.

Ça y est... il va me foutre à la porte...

LE DIRECTEUR, l'air aimable, souriant, lui désignant du geste la chaise de gauche.

Prenez la peine, cher Monsieur, de vous asseoir... (Répétant.) de vous asseoir... (M. Mine ahuri se laisse tomber sur la chaise.) et de m'écouter... Monsieur, voilà quinze ans... que je suis directeur du Crédit Hypothétique et, depuis quinze ans, il ne se passe pas de mois, que dis-je, de mois... de semaines, (tout en parlant il passe à

(droite de M. Mine) de jours, que je ne sois assailli par des individus voulant entrer dans mon administration. (Mouvement de M. Mine.) Laissez-moi continuer... (Il s'assied sur la chaise à droite.) Chacun de ces individus est porteur d'au moins une recommandation de l'un de mes amis. Or, voyez-vous l'embarras dans lequel me plongent ces lettres : j'ai quelques relations auxquelles je tiens énormément et vous comprendrez aisément pourquoi, quand je vous aurai dit que je suis garçon, que je n'aime pas dîner chez moi, et que la nourriture du restaurant me fait mal. Toutes ces persones ont au moins un bonhomme, qu'elles voudraient me voir employer. Je ne puis naturellement les prendre tous. En prendre un, c'est faire plaisir à une personne, mais c'est mécontenter les autres. Les gens qui vous recommandent quelqu'un vous en veulent moins de ne pas prendre leurs protégés, dont généralement ils se moquent, que de prendre ceux présentés par les autres. Aussi, ma règle de conduite est-elle simple autant qu'immuable : je ne prends et ne prendrai jamais quelqu'un qui m'est pistonné.

(Il se lève.)

MONSIEUR MINE.

Ah !

LE DIRECTEUR.

Et pourtant... Et pourtant, ce n'est pas l'emploi qui manque,

MONSIEUR MINE.

Ah ! vraiment ?

LE DIRECTEUR, retournant à la table et s'asseyant dans son fauteuil.

Eh! non... Vous êtes un garçon intelligent.

MONSIEUR MINE, modestement.

Oh! monsieur le Directeur.

LE DIRECTEUR.

Si... si... vous êtes un garçon intelligent : votre démarche le prouve... Venir me trouver comme vous l'avez fait, cela dénote un esprit d'initiative que je me plais à reconnaître.

MONSIEUR MINE.

Monsieur le Directeur, vous êtes trop bon!

LE DIRECTEUR, avec suffisance.

Non, je ne suis ni bon, ni mauvais ; je me connais en hommes, voilà tout. (Mine acquiesce d'un grand signe de tête.) Vous êtes intelligent, donc observateur ; eh bien, là, en toute franchise, qu'est-ce que vous avez remarqué en venant ici?

MONSIEUR MINE, qui a une peur bleue de gaffer, à part.

Ah ! Diable... (Haut.) Ma foi...

LE DIRECTEUR.

Allons, parlez franchement...

MONSIEUR MINE.

Peuh!... C'est que...

LE DIRECTEUR.

Hein?

MONSIEUR MINE, toujours très embarrassé.

Dame! monsieur le Directeur...

LE DIRECTEUR.

Oui, je comprends, vous êtes gêné : mais, enfin, vous l'avez nécessairement remarqué : il y a un laisser-aller terrible ! Cette maison n'a pas l'apparence d'une maison sérieuse... les garçons ne sont pas à leur poste.

MONSIEUR MINE.

En effet!

LE DIRECTEUR.

On vous a reçu dans mon cabinet; eh! bien, voyons! Est-ce que cela se fait?... est-ce que l'on fait attendre dans le cabinet d'un directeur?

MONSIEUR MINE, avec une conviction exagérée.

C'est insensé!

LE DIRECTEUR.

Insensé! vous l'avez dit! Tout le monde en prend trop à son aise. Et pourquoi? Parce que cela manque de surveillance. Quand je ne suis pas là, rien ne va et, dame! étant Directeur, je ne puis être ici que rarement, ayant des obligations mondaines ou personnelles qui m'obligent à ne consacrer qu'une faible partie de mon temps à mon administration.

MONSIEUR MINE.

C'est trop juste.

LE DIRECTEUR.

Ce qu'il faudrait, donc, c'est un homme de confiance, un homme intelligent, travailleur, énergique, et d'initiative ; en un mot, une main, une main de fer. Voilà longtemps que je le cherche, cet homme. (Il se lève et va à la droite de M. Mine.) Impossible de le faire savoir ; car, aussitôt, j'aurais été assailli par mes amis... Et je pensais : mais tonnerre d'une pipe... il n'y aura donc pas, sous la calotte des cieux, un être ayant assez de flair pour se dire : « Enfin ! foutre ! quoi ! Monsieur le » Directeur est, après tout, un homme intelligent... Il » n'a besoin de personne pour l'influencer. Eh bien, » j'irai le voir, et, s'il y a un emploi vacant, il saura » bien me le donner, sans intermédiaire !... » (Toute cette partie entre guillemets doit être dite en martelant chacun des mots, et en la soulignant de grands gestes.) Enfin !... c'est vous, Monsieur, qui avez eu ce flair, ce dont je vous félicite, et, si la place vous agrée, je vous la donne.

MONSIEUR MINE, se levant et avec émotion.

Oh ! monsieur le Directeur... mais j'accepte, j'accepte !... Et vous pouvez être certain que vous serez content de moi.

LE DIRECTEUR.

J'en suis convaincu... (Se rapprochant de Mine et un peu soupçonneux.) Entre nous, personne ne vous a conseillé de venir me trouver ?

MONSIEUR MINE, très troublé.

Personne !

LE DIRECTEUR.

Ah ! pourtant, qu'est-ce qui vous a donné l'idée ?...

MONSIEUR MINE.

Ben !... n'est-ce pas, je me suis dit : « Enfin ! fou-
» tre ! quoi ! Le directeur est, après tout, un homme
» intelligent... Il n'a besoin de personne pour l'in-
» fluencer... Eh ! bien, j'irai le voir et, s'il y a un
» emploi vacant, il saura bien me le donner, sans
» intermédiaire. » (Cette partie entre guillemets doit être dite par M. Mine absolument comme celle dite tout à l'heure par le Directeur, avec les mêmes gestes et la même intonation.)

LE DIRECTEUR, convaincu.

C'est parfait !... Vous êtes tout à fait la personne qu'il me faut. (Il va se rasseoir devant sa table.)

MONSIEUR MINE.

Monsieur le Directeur sera content de moi, je l'affirme. (Voyant entrer Victor, à part.) Bon Dieu ! ma lettre !...

SCÈNE V

LES MÊMES, VICTOR, entrant par la porte du fond et tenant à la main la lettre de M. Mine.

LE DIRECTEUR, à Victor.

Qu'est-ce que vous voulez ?

VICTOR.

Je vous demande pardon, mais j'avais oublié de rendre à Monsieur...

(Il tend à M. Mine la lettre de tout à l'heure.)

LE DIRECTEUR, assis.

Rendre quoi ?

MONSIEUR MINE, à Victor avec force et passant entre celui-ci et le directeur.

Rendre quoi ?

VICTOR.

Comment, rendre quoi?

MONSIEUR MINE, même jeu.

Oui, rendre quoi ?... Et puis, vous avez une drôle de façon d'entrer, vous! (Au directeur et sur un ton très doucereux.) Vous permettez, n'est-ce pas, Monsieur le Directeur?

LE DIRECTEUR, à M. Mine.

Je vous en prie.

MONSIEUR MINE, à Victor, très bourru.

Vous pourriez frapper!

VICTOR.

Dites donc! mais non, mais j'ai frappé!

MONSIEUR MINE, même jeu.

Vous avez frappé, soit; mais vous n'avez pas attendu que l'on vous dise « entrez! » pour entrer.

VICTOR.

Pardon! mais à qui en avez-vous? (Au directeur.) Enfin! monsieur le Directeur, je viens ici pour lui rendre cette lettre et il m'attrape.

Il va jusqu'à la table derrière laquelle se trouve le directeur et y dépose la lettre.

LE DIRECTEUR.

Qu'est-ce que c'est? (Il prend la lettre, cherche dans sa poche un lorgnon qu'il ajuste sur son nez, renifle une ou deux fois la lettre qu'il remet sur la table en disant d'un air dégoûté.) Dieu! que ça pue!

MONSIEUR MINE, s'emparant vivement de la lettre et la reniflant à son tour.

Ah! fi! pouah! (A Victor.) Vous appelez cela une lettre, vous!... Ça empoisonne!... le musc... le patchouli...

LE DIRECTEUR.

Le fait est que c'est une infection.

VICTOR, stupéfait et à M. Mine.

Est-ce de ma faute? C'est à vous.

MONSIEUR MINE.

A moi! à moi! (Il fourre la lettre dans sa poche.) Comment, je trouve là, dans l'escalier, ce chiffon qui empuante l'odeur... Je vous le remets pour que vous ayez

l'intelligence de le faire disparaître, et vous ne comprenez pas !

VICTOR.

Ah ! elle est forte !

MONSIEUR MINE.

Et puis, j'aime mieux vous le dire tout de suite : ça va changer.

VICTOR.

Quoi ?

MONSIEUR MINE.

Tout... vous entendez : tout...

VICTOR, au directeur et désignant Monsieur Mine.

Mais c'est un fou !... Monsieur le Directeur.

LE DIRECTEUR, se levant.

Victor, je vous prie d'être convenable... Monsieur (Il désigne Mine.) est désormais le chef du personnel... Vous lui devez obéissance. (A Mine.) Quant à vous, Monsieur... Monsieur?... Comment déjà?...

MONSIEUR MINE, s'inclinant.

Monsieur Mine...

LE DIRECTEUR.

Monsieur Mine... Votre énergie me séduit tout à fait.

MONSIEUR MINE.

Monsieur le Directeur est trop bon... (A Victor.) Vous pouvez vous retirer! (Plus fort.) Vous pouvez vous retirer!

VICTOR, se dirigeant vers la porte de gauche par laquelle il sort.

Eh bien, ça va être gai!

Pendant que le rideau baisse, M. Mine, très important, se dirige du côté de la table du directeur, s'assied d'un air très dégagé sur la chaise qui est devant cette table et semble entamer une conversation avec le Directeur.

RIDEAU

ROSALIE

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois sur la scène
du THÉATRE DES AUTEURS GAIS, le 29 avril 1900.

Reprise au THÉATRE DU GRAND GUIGNOL, le 29 octobre 1900.

Cette comédie a été éditée séparément à la Librairie Félix Juven.

PERSONNAGES

	Théâtre des Auteurs Gais.	Théâtre du Grand Guignol.
M. BOL.	M. FRÉDAL.	M. BERTHIER.
ROSALIE. . . .	Mlles GÉRARD.	Mmes MADELEINE GUITTY.
Mme BOL.	DERMETTE.	MARCELLE BAILLY.

ROSALIE

Petit salon modestement meublé. Portes dans le fond et à gauche. Cheminée au fond, à gauche. Sur le devant de la scène : à gauche un canapé ; à droite une table et un fauteuil. Secrétaire à droite. Fenêtre au fond à droite[1].

SCÈNE PREMIÈRE

M. BOL, MADAME BOL.

MONSIEUR BOL. (Il est en habit. Il finit d'allumer les candélabres sur la cheminée.)

Dans une demi-heure, il sera ici.

MADAME BOL, mettant quelques fleurs dans un vase sur la table.

S'il est exact !...

MONSIEUR BOL.

C'est l'exactitude même... Au lycée, je me rappelle, on disait : « Exact comme Poulot. » Jamais une seconde, tu m'entends, jamais une seconde de retard. Quand il vous dit : « Je serai là à huit heures, » à

1. Pendant toute la durée de cet acte, M. Bol ne doit jamais s'asseoir.

huit heures tapant, il arrive. Exact, Poulot! Ce n'est pas un homme ; c'est un chronomètre.

MADAME BOL, un peu énervée.

Et, à part ça, il est gentil?

MONSIEUR BOL.

Charmant! tu verras... Pas fier du tout, véritablement exquis. Tu penses! il y avait quinze ans que nous ne nous étions vus quand nous nous sommes rencontrés, hier; eh bien, il m'a, tout de suite, reconnu : « Oh! mon pauvre vieux, s'est-il écrié, ce que tu as changé! ce que tu as vieilli! »

MADAME BOL.

Peuh! cela n'est pas très aimable.

MONSIEUR BOL.

Comment! pas très aimable... mais tu es folle, Eulalie; ce ne serait, peut-être, pas très aimable, de la part d'un monsieur quelconque, mais de la part de Monsieur Poulot, qui possède une très grosse fortune, qui a je ne sais combien de mille livres de rentes, c'est, au contraire, très aimable.

MADAME BOL.

Qu'est-ce qu'il fait, ton Monsieur Poulot?

MONSIEUR BOL.

Il dirige une importante maison de cuirs; il est en relations avec toutes les grandes administrations : c'est lui qui leur fournit les ronds de cuir. En un mot, c'est un homme qui peut nous être excessivement utile. Il est très riche, très influent. Il s'agit donc de lui plaire. Est-ce qu'on sait? Poulot peut, un jour ou l'autre, me commanditer, me lancer dans une grosse

affaire, parler de moi à mes chefs, me faire avancer et même me faire décorer. Il est garçon; il se peut très bien qu'il prenne l'habitude de venir ici, puis, que, peu à peu, une douce intimité se crée entre nous. Montrons-nous donc diplomates et faisons en sorte de nous l'attirer, comprends-tu?

MADAME BOL.

Mais oui, je comprends parfaitement.

MONSIEUR BOL.

Il faut entourer la tasse de thé qu'il a bien voulu accepter de prendre, ce soir, de toutes les séductions dont nous sommes capables. Il faut, qu'en sortant d'ici, Poulot se dise : « Jamais je ne suis allé dans une maison aussi agréable, jamais je n'ai vu femme aussi charmante que madame Bol, et homme plus spirituel que Monsieur Bol. » En un mot, il faut le recevoir admirablement! Ne fais donc pas la tête et sois le plus aimable possible.

MADAME BOL, *très pincée.*

Mon ami, j'ai pour habitude de bien recevoir les gens; quant à faire la tête, je ne sais pas ce que cela veut dire.

MONSIEUR BOL.

C'est entendu! Et, surtout, ne nous disputons pas!... Voyons! as-tu tout préparé?

MADAME BOL.

Tout! Le thé est dans la théière; les petits fours sont dans les compotiers; j'y ai même ajouté quelques fruits confits.

MONSIEUR BOL.

Tu as bien fait. Voilà une excellente idée.

MADAME BOL.

Je t'assure que, quand je m'en mêle, je sais recevoir aussi bien que n'importe qui.

MONSIEUR BOL.

Eh bien! mêle-t'en, mêle-t'en... Ah! recommande que l'eau soit bien chaude; impossible d'avoir du thé buvable sans eau bouillante.

MADAME BOL.

J'ai prévenu Rosalie.

MONSIEUR BOL.

Lui as-tu donné un tablier propre?

MADAME BOL.

A Rosalie?

MONSIEUR BOL.

Oui.

MADAME BOL.

Pas encore!

MONSIEUR BOL, sursautant.

Ah ça, tu es folle... Dans un quart d'heure, Poulot va être ici!

MADAME BOL.

Nous avons le temps: je la connais, Rosalie; je lui donnerai un tablier propre au dernier moment; elle a si peu soin de ses affaires qu'elle le salirait tout de suite.

MONSIEUR BOL, conciliant.

Tu as peut-être raison... Il serait toutefois bon de la faire venir.

MADAME BOL.

Mais tout à l'heure! Je lui ai d'ailleurs tout expliqué.

et la façon d'ouvrir à Monsieur Poulot, et de l'introduire, et de l'annoncer.

MONSIEUR BOL.

Qu'elle ne fasse pas de gaffes, surtout!... Poulot est naturellement très mondain. Il faut que nous ayons, nous, l'air de gens habitués à bien recevoir. Il faut surtout éviter vis-à-vis de Poulot de paraître surpris de sa visite. Avec noblesse. Soyons chic, mais simples.

MADAME BOL, énervée.

Oui; mais ne pourrais-tu pas t'asseoir un instant? Tu es là à marcher depuis le dîner; je te jure que cela me fait mal au cœur.

MONSIEUR BOL.

M'asseoir!... Tu sais pourtant que je ne le peux pas!

MADAME BOL.

A cause?

MONSIEUR BOL.

A cause du pli.

MADAME BOL.

Du pli!... De quel pli?

MONSIEUR BOL.

Du pli de mon pantalon. J'ai eu assez de mal à l'obtenir. Tu vois bien que je suis en habit, et, quand on est en habit, il faut que le pantalon soit impeccable.

MADAME BOL.

Il était parfaitement inutile de te mettre en habit. Ce n'est pas une grande soirée. Nous ne serons que trois.

MONSIEUR BOL.

La question n'est pas là... A Londres, après six heures, tous les hommes sont en habit... Je suis certain que Poulot est en habit, tous les soirs... Voyons. tourne-toi un peu...

MADAME BOL.

Pourquoi faire?

MONSIEUR BOL.

Pour voir ta robe.

MADAME BOL, se tournant.

Là, es-tu content?

MONSIEUR BOL, examinant la robe de Madame Bol.

Oui... Elle ne te va pas trop mal.

MADAME BOL, se retournant.

Ah! et puis elle ne m'irait pas bien que ce serait la même chose. Je n'en ai pas d'autre!

MONSIEUR BOL, vivement.

C'est entendu! (Désignant de la main la taille de Madame Bol. A ta place, j'aurais mis un petit chou, là, dans le dos.

MADAME BOL, agressive.

Un petit chou! Non, mais, tu vas m'apprendre à m'habiller. Tu m'as l'air petit chou, toi!

MONSIEUR BOL.

Allons! ne crie pas; quand tu cries, tu deviens rouge, et ça te donne l'air commun.

MADAME BOL.

Dirait-on pas aussi, avec ton Monsieur Poulot...

C'est énervant à la fin! (Appelant.) Rosalie!... (Plus fort.) Rosalie!...

MONSIEUR BOL.

Ne crie donc pas si fort... Tu vas devenir rouge comme un homard...

MADAME BOL.

Eh bien! appelle-la, toi!

MONSIEUR BOL.

Pour quoi faire?

MADAME BOL.

Pour savoir si tout est prêt.

MONSIEUR BOL.

Ah! parfait! (Appelant.) Rosalie!... (Plus fort.) Rosalie! (Parlé.) La rosse! elle le fait exprès! (Il va à la porte du fond et l'entr'ouvre) Rosalie! (Pendant ce temps, Rosalie entre par la porte de gauche.)

SCÈNE II

LES MÊMES, ROSALIE.

ROSALIE, entrant.

Madame m'a appelée?

MADAME BOL.

Voilà une heure qu'on vous appelle; vous n'entendez donc pas?

ROSALIE, très calme.

Non, Madame.

MONSIEUR BOL.

Vous êtes donc sourde?

ROSALIE.

Non, Monsieur.

MADAME BOL.

Alors, pourquoi n'entendez-vous pas?

ROSALIE.

Je ne sais pas.

MADAME BOL, l'imitant.

Je ne sais pas... Durement. Vous ne savez jamais rien, vous!... Alors, on aurait pu sonner à la porte d'entrée sans que vous entendiez?

ROSALIE.

Dame! ce n'est pas de ma faute!

MADAME BOL, l'imitant encore.

Ce n'est pas de ma faute!... Durement. Ce n'est jamais de votre faute!...

ROSALIE.

Madame m'a dit de fermer la porte de ma cuisine: c'est pour ça que je n'entends pas.

MADAME BOL.

Je vous ai dit de fermer la porte de votre cuisine, par rapport aux odeurs. Voilà deux heures que nous avons dîné : il ne doit plus y en avoir, d'odeurs! Dieu! que vous êtes bête, ma fille!... Allons, enlevez votre tablier. (Rosalie défait son tablier et va le jeter, quand Madame Bol s'écrie précipitamment : Ne le jetez pas!... Rosalie interdite garde son tablier à la main. Donnez-le à Monsieur... (M. Bol lui arrache brutalement le tablier des mains et le dépose sur un fauteuil. Tenez! Lui tendant un tablier blanc. En voilà un propre... Rosalie fait mine de prendre le tablier blanc, quand Madame Bol s'écrie encore précipitamment : N'y touchez pas! vous le saliriez.

MONSIEUR BOL, prenant le tablier des mains de Madame Bol.

Allons! passe-le moi... Il passe derrière Rosalie et lui attache lui-même le tablier. Là... maintenant, ma fille, je vous en prie, faites de tous points ce que vous a dit Madame... Tout à l'heure, on va sonner : ce sera Monsieur Poulot, un de nos amis, un monsieur très bien... enfin! tout ce qu'il y a de mieux !

ROSALIE, niaisement.

Monsieur Poulot ?

MADAME BOL.

Oui! Aussitôt qu'on aura sonné, vous irez ouvrir... Monsieur Poulot vous dira : « Monsieur et Madame Bol sont là?... » Vous répondrez comme ça, en souriant : « Oui, Monsieur! »

ROSALIE.

Et si Monsieur Poulot ne me dit rien?

MADAME BOL.

Dieu! qu'elle est bête!

MONSIEUR BOL.

Mais, nom d'une pipe!... il vous le dira!... Voyons! Dépêchons, dans cinq minutes, il va être ici...

MADAME BOL, à Rosalie.

Écoutez! Une fois que vous aurez dit : « Oui, Monsieur », vous...

ROSALIE, l'interrompant.

Je sais, Madame : j'ouvrirai la porte du salon, et je m'en irai à la cuisine.

MADAME BOL.

Mais non! Tête de brute, mais non! Cent fois non!

Tenez! tenez! Je vais vous montrer comment il faut faire. (A son mari.) Tiens... Bol... fais, toi, Poulot.

MONSIEUR BOL.

C'est ça... Tenez, Rosalie, mettez-vous là... (Il la conduit devant le canapé. Rosalie ahurie s'y laisse tomber.) et regardez-nous... Je suis, moi, Monsieur Poulot.... je sonne... et Madame, c'est-à-dire, vous, vient m'ouvrir... (Il prend, sur le fauteuil, le tablier qu'il y a déposé.) Ceci est mon pardessus... (Il va à la porte du fond, l'ouvre, sort, la referme et du dehors crie :) Ding! ding! ding!... (Madame Bol va à la porte et l'ouvre; Monsieur Bol paraît et dit d'un ton très cérémonieux :) Monsieur et Madame Bol sont là?

MADAME BOL, déclamant.

Oui, Monsieur... Si Monsieur veut se donner la peine de se débarrasser... Qui dois-je annoncer?

MONSIEUR BOL, avec emphase.

Monsieur Poulot!

MADAME BOL, courant auprès de Rosalie.

Vous allez à la porte du salon, vous l'ouvrez et vous dites: (Sur un ton déclamatoire) Monsieur Poulot... (Monsieur Bol descend majestueusement; puis Madame Bol, reprenant son ton naturel, dit à Rosalie :) Monsieur Poulot passe et vous refermez la porte. (Elle referme la porte.)

MADAME BOL, reprenant son ton naturel, à Rosalie.

Vous avez compris?

ROSALIE,

Mais oui.

MADAME BOL.

Maintenant, quand je vous sonnerai, moi, ce sera pour le thé.

ROSALIE, se levant comme si elle ne comprenait pas.

Pour le thé ?

MADAME BOL.

Mais oui, pour le thé. Enfin! qu'est-ce que vous avez aujourd'hui?... Vous ne comprenez pas un mot de ce que l'on vous dit!

ROSALIE.

Mais si, Madame, seulement...

MADAME BOL, vivement.

Seulement?...

MONSIEUR BOL, même jeu.

Seulement, quoi?

ROSALIE.

Ben! le service à thé n'est pas sorti!

MADAME BOL.

Le service à thé n'est pas sorti!

MONSIEUR BOL, furieux.

Tout n'est donc pas encore préparé?

MADAME BOL.

Vous ne pouviez pas le sortir, imbécile!... Non! mais est-elle sotte, cette fille!...

ROSALIE.

Je n'avais pas les clefs...

MADAME BOL.

Vous ne pouviez pas me les demander? Vous me les demandez bien, quand c'est pour avoir du sucre!... (Elle prend sur la cheminée un trousseau de clefs et le lui donne.) Tenez, les voilà!... Sortez-le vite et revenez!...

Rosalie sort précitamment par la porte de gauche.

SCÈNE III

MONSIEUR BOL, MADAME BOL.

MONSIEUR BOL.

C'est un peu de ta faute : tu aurais dû, toi-même, lui sortir le service...

MADAME BOL.

Naturellement! Depuis ce matin, je n'arrête pas! C'est moi qui ai tout nettoyé, ici... Si elle n'est même pas capable de sortir quatre tasses et quatre soucoupes, c'est à y renoncer!...

A ce moment on entend un bruit de vaisselle cassée.

MONSIEUR BOL.

Tiens! tiens! tiens! Qu'est-ce qu'elle a encore cassé!

MADAME BOL, appelant.

Rosalie!

SCÈNE IV

LES MÊMES, ROSALIE.

ROSALIE, paraissant, l'air effaré.

Madame, c'est une tasse!

MADAME BOL.

Vous avez cassé une tasse?

MONSIEUR BOL.

Du beau service?

ROSALIE.

Oui, Monsieur!

MADAME BOL, avec éclat.

Comment avez-vous fait? C'est pas possible. Un service tout neuf! Vous l'avez fait exprès, maladroite! Vous la payerez cette tasse, vous entendez : vous la payerez, cette tasse!

ROSALIE.

C'est pas ma faute : elle s'a échappée.

MONSIEUR BOL.

Oui, eh! bien, vous la payerez tout de même... (Montrant Rosalie.) Cette effrontée qui osait me demander une augmentation. Elle sera jolie, votre augmentation.

MADAME BOL.

Quant à votre sortie de dimanche, vous pouvez vous brosser. (Rosalie se met à pleurer.) Ah! et puis ne pleurez pas!... Vous êtes assez laide : inutile de vous enlaidir encore, pour quand vous irez ouvrir. (Rosalie veut s'essuyer les yeux avec son tablier.) Touchez pas à votre tablier, pour le salir.

MONSIEUR BOL.

Vous n'avez donc pas de mouchoir, triple sotte?

ROSALIE, pleurant.

Je l'ai oublié dans la cuisine.

MADAME BOL.

Naturellement!... Ah! saleté que vous êtes!... Non jamais, jamais je n'ai vu une idiote pareille.

MONSIEUR BOL.

C'est bien la peine de payer des domestiques pour les voir aussi bêtes que ça.

MONSIEUR et MADAME BOL, ensemble.

Buse! Imbécile! Idiote!...

On entend sonner. Brusquement, Monsieur et Madame Bol cessent d'invectiver Rosalie et se regardent effarés.

MONSIEUR BOL, sursautant.

Chut! on a sonné.

MADAME BOL, à mi-voix.

C'est Poulot. Elle va devant la glace s'arranger les cheveux.

MONSIEUR BOL, à Rosalie.

Eh bien! vite, allez ouvrir... et rappelez-vous tout ce que nous vous avons appris... Allez! (Monsieur Bol, apercevant le tablier sur le fauteuil.) Oh! ce tablier!... (Il le prend et va le fourrer précipitamment dans le secrétaire; puis il se retourne et, stupéfait, il s'aperçoit que Rosalie n'a pas bougé.) Eh bien?

MADAME BOL, à Rosalie.

Qu'est-ce qui vous prend?

ROSALIE, très calme.

J'irai pas ouvrir.

MADAME BOL.

Vous n'irez pas?...

MONSIEUR BOL.

Ah ça, vous êtes folle, Rosalie; on a sonné, allez ouvrir!

ROSALIE, toujours très calme.

Non, j'irai pas.

MONSIEUR BOL, écumant de rage.

Vous n'irez pas! Non! Mais c'est à se tuer! c'est Poulot! Monsieur Poulot! que vous faites attendre, malheureuse!

ROSALIE, même jeu.

J'irai pas.

MADAME BOL, écumant.

Mais pourquoi? misérable! (A son mari. Écoute, va ouvrir.

MONSIEUR BOL.

Comme ça... en habit? L'antichambre est obscure, il me prendrait pour un domestique.

MADAME BOL.

Alors, j'y vais. Elle se dirige vers la porte du fond.

MONSIEUR BOL, la faisant redescendre.

Y penses-tu? Ce serait ridicule, nous aurions l'air de ne pas même avoir de bonne. (A Rosalie.) Rosalie, cette plaisanterie n'a que trop duré... Allez ouvrir... Je vous l'ordonne pour la deuxième fois.

ROSALIE, même jeu.

Non!

(On entend un second coup de sonnette.

MONSIEUR BOL, sursautant.

Il a resonné. Vous entendez! Il s'impatiente! il va s'en aller! Rosalie! au nom de tout ce que vous avez de plus sacré, allez ouvrir!...

ROSALIE, même jeu.

Non!

MADAME BOL.

Mais pourquoi? tête de buse! pourquoi?

MONSIEUR BOL, à Madame Bol.

Écoute, ne la brusque pas... (A Rosalie, et pleurant presque.) Voyons, Rosalie, écoutez-moi; il y a une raison : pourquoi faites-vous ça?... pourquoi mettez-vous vos maîtres dans l'embarras?

ROSALIE, même jeu.

Pourquoi que vous m'attrapez tout le temps, vous? pourquoi que vous voulez me faire payer une tasse, puisqu'elle s'a échappée?

MONSIEUR BOL.

Eh! bien, vous ne la payerez pas, cette tasse, na! Êtes-vous contente? Maintenant, allez ouvrir!

ROSALIE, même jeu.

Non!

MADAME BOL, à Rosalie.

Ah! tête de bois!

MONSIEUR BOL, à sa femme.

Tais-toi donc... A Rosalie, très doucement. Puisque je vous dis que vous ne la payerez pas, la tasse, qu'est-ce qu'il vous faut de plus, mon Dieu? Tenez! votre sortie de dimanche, vous l'aurez; vous pourrez sortir, tout de suite, après déjeuner; vous ferez votre vaisselle le lendemain; nous dînerons au restaurant, Madame Bol et moi, pour vous donner toute la journée. — Maintenant! allez ouvrir! Rosalie! allez ouvrir!

ROSALIE.

Si vous croyez que c'est drôle de n'avoir jamais d'augmentation.

MONSIEUR BOL.

Vous en aurez.

ROSALIE.

On dit ça...

On entend sonner deux fois.

MONSIEUR BOL, de plus en plus agité.

Oh! jamais on n'a fait attendre un homme comme ça; c'est fou! (A Rosalie, et suppliant.) Vous l'aurez, votre

augmentation. Tenez! Je vais vous la donner tout de suite... C'est cinq francs que vous demandiez par mois... les voilà. Il lui tend une pièce de cinq francs.

MADAME BOL, à Rosalie, qui ne bouge pas.

Eh! bien! prenez-les.

Rosalie empoche la pièce.

MONSIEUR BOL.

Maintenant, dépêchez-vous!

ROSALIE, hésitant.

C'est que...

MONSIEUR BOL.

Quoi! c'est pas tout?

ROSALIE, très digne.

Je ne veux plus que Madame m'attrape.

MONSIEUR BOL.

Elle ne vous attrapera plus!

ROSALIE, même jeu.

Je ne veux plus qu'on me dise que je suis laide, bête, idiote, etc...

MONSIEUR BOL.

Écoutez, Rosalie, on ne vous dira plus rien. (A sa femme, et brutalement.) N'est-ce pas?... Mais dis-lui donc que tu ne lui diras plus rien.

MADAME BOL.

C'est entendu!

MONSIEUR BOL.

Maintenant, Rosalie, allez!

ROSALIE, même jeu.

On a beau être bonne, on a sa dignité.

MONSIEUR BOL.

Quoi? qu'est-ce que vous voulez de plus?... Des excuses? Voulez-vous des excuses?...

Rosalie fait signe que oui.

Je vous fais mes excuses!

ROSALIE.

Pas vous!... Montrant Madame Bol. Madame!

MONSIEUR BOL, à sa femme.

Tu entends!

MADAME BOL.

Ah! jamais de la vie.

(On entend frapper à la porte.)

MONSIEUR BOL.

Il a frappé, c'est sûr! il va s'en aller. Quelle misère! (A sa femme.) Mais fais-lui donc des excuses... Qu'est-ce que ça peut te faire?

MADAME BOL.

Tu es bon, toi!

MONSIEUR BOL, à Madame Bol.

Tu es encore plus têtue qu'elle. Si Poulot s'en va, ce sera de ta faute. Ah! Seigneur! pourquoi me suis-je marié?

MADAME BOL.

C'est de ma faute, maintenant!

MONSIEUR BOL, à Madame Bol, et menaçant.

Que ce soit de ta faute ou pas de ta faute, fais-lui des excuses pour qu'elle aille ouvrir.

MADAME BOL.

Mais elle n'ira pas ouvrir; elle demandera autre chose.

ROSALIE, avec fermeté.

Non!

MONSIEUR BOL.

Tu entends?... Et Rosalie, quand elle a dit « non », c'est non! Allons, va!

MADAME BOL, avec effort.

Rosalie... je vous fais mes excuses...

MONSIEUR BOL, à Rosalie.

Maintenant, vite, vite.

ROSALIE.

C'est bon, j'y vais. (Elle se dirige vers la porte, puis s'arrête) Ah!

MONSIEUR BOL, défaillant.

Quoi encore?...

ROSALIE.

Faudra-t-il dire que vous y êtes?

MONSIEUR BOL, avec un sourire forcé.

Mais oui, ma fille, mais oui.

Rosalie sort.

SCÈNE V

MONSIEUR BOL, MADAME BOL.

MONSIEUR BOL.

Quelle rosse! Ah! ce que je vais la ficher à la porte.

MADAME BOL.

Jamais on n'a vu cela. Et m'obliger, moi, à faire des excuses à cette saleté!

MONSIEUR BOL.

Eh! il le fallait; c'est de la politique, cela... Voyons! assieds-toi là; moi, ici... N'ayons l'air de rien... J'ai

l'eau qui me coule dans le dos... Ma chemise est trempée... Qu'est-ce qu'on va lui dire pour excuser ce retard?..

MADAME BOL.

Que le timbre ne marchait pas.

MONSIEUR BOL.

Chut! le voilà.

M. et Mme Bol, l'air souriant, attendent M. Poulot, l'un derrière le fauteuil, l'autre derrière le canapé. La porte s'ouvre : paraît Rosalie.

SCÈNE VI

LES MÊMES, ROSALIE.

MONSIEUR BOL, à Rosalie.

Eh! bien. Où est-il?

ROSALIE.

Qui?

MADAME BOL.

M. Poulot... où est-il?

ROSALIE.

Je ne sais pas.

MONSIEUR BOL.

Comment, vous ne savez pas? Enfin, qui est-ce qui a sonné?

ROSALIE.

Est-ce que je sais?... C'est un monsieur qui s'était trompé d'étage.

MONSIEUR BOL, s'écroulant sur le canapé.

Nom de Dieu de nom de Dieu!

RIDEAU

MONSIEUR LAMBERT

MARCHAND DE TABLEAUX

COMÉDIE EN DEUX ACTES

Représentée, pour la première fois, au THÉATRE ANTOINE,
le 12 mai 1905.

PERSONNAGES

LE DIRECTEUR	MM. André Antoine.
LAMBERT	Signoret.
L'INFIRMIER	Léon Bernard.
LE PRINCE	Desfontaines.
ROBERT	Verse.
MADAME LAMBERT	Mlles Jeanne Lion.
MADAME DE SAINT-ALAIN . . .	Grumbach.

MONSIEUR LAMBERT

MARCHAND DE TABLEAUX

ACTE PREMIER

La scène représente indifféremment la terrasse de Monte-Carlo, ou le hall ou le salon d'un grand hôtel.

SCÈNE PREMIÈRE

LAMBERT, LE PRINCE.

Lambert et le prince se promènent de long en large au lever du rideau

LAMBERT.

Comment, un régime?

LE PRINCE.

Eh! oui, cher Monsieur, un véritable régime.

LAMBERT.

Écoutez, Monseigneur, je ne suis pas le premier venu : je suis commerçant à Paris; je ne suis pas un enfant; je me flatte de connaître la vie, les choses et les gens; mais du diable si je vois pourquoi il est nécessaire de suivre un régime pour jouer à la roulette ou au trente-et-quarante.

LE PRINCE.

C'est la première fois que vous venez à Monte-Carlo?

LAMBERT.

Oui, prince!

LE PRINCE.

Alors tout s'explique. Mais sachez donc, cher Monsieur, que le jeu est un sport. On doit jouer comme l'on fait de l'escrime, de la boxe, de la natation ou comme l'on fait la cour aux femmes. Il faut de la méthode, de la prudence, de la décision et, pour tou cela, il faut de l'entraînement.

LAMBERT.

C'est certain!

LE PRINCE.

Et qui dit entraînement dit régime.

LAMBERT

C'est vrai!

LE PRINCE.

Moi, quand je jouais, je menais une vie tout autre que quand je ne jouais pas: j'avais une hygiène spéciale et des menus spéciaux : ainsi, jamais je ne mangeais de viande.

LAMBERT.

Allons donc!

LE PRINCE.

C'est trop lourd... c'est mauvais pour la tête.

LAMBERT.

Moi, la viande ne me fait rien; mais c'est l'alcool : le moindre verre d'alcool me rend malade: je ne bois que de l'eau.

LE PRINCE.

C'est votre régime?

LAMBERT.

Oui!

LE PRINCE.

En temps ordinaire?

LAMBERT.

Toujours!

LE PRINCE.

Mais quand vous jouez, vous devriez peut-être changer.

LAMBERT.

Oh! non!... Moi, vous savez, Monseigneur, je me connais; je ne suis pas un enfant; je serais malade; je perdrais encore plus.

LE PRINCE.

Peut-être pas... Et, dites-moi, vous avez beaucoup perdu?

LAMBERT.

Beaucoup, Monseigneur... du moins, beaucoup pour moi.

LE PRINCE, sentencieux.

Quand on perd, retenez bien ceci : quand on perd, c'est toujours beaucoup et pour tout le monde.

LAMBERT.

Et vous-même, prince, vous êtes heureux?

LE PRINCE.

Oh! moi, maintenant, c'est à peine si je joue; ce n'est plus comme autrefois.

LAMBERT.

Vous jouiez beaucoup?

LE PRINCE.

Beaucoup!... J'ai laissé ici des fortunes.

LAMBERT.

Des fortunes!...

LE PRINCE.

Oui; mais, j'avais, au moins, la consolation de perdre en sachant jouer.

LAMBERT.

Je vous avouerai, prince, que j'aimerais mieux gagner en ne sachant pas jouer.

LE PRINCE.

Parce que vous n'êtes pas un véritable joueur au sens artiste du mot.

LAMBERT.

Peut-être... Toujours est-il qu'il est bien fâcheux de se trouver ennuyé, comme moi, en ce moment.

LE PRINCE.

Cela s'arrangera, puisque je vous ai promis de vous présenter à la générale de Saint-Alain.

LAMBERT.

Vraiment, prince, vous consentiriez?...

LE PRINCE.

Eh! parbleu, oui.

LAMBERT.

Je ne sais comment vous remercier.

LE PRINCE.

Ne me remerciez donc pas, cher Monsieur... (Cherchant.) Monsieur... mais comment donc déjà?...

LAMBERT.

Lambert... Auguste Lambert.

LE PRINCE.

Auguste Lambert! Ah! oui, c'est vrai!... Eh! bien, cher Monsieur Auguste Lambert, je suis enchanté, je vous le répète, de vous rendre ce léger service:

d'ailleurs, ce que je fais est tout naturel : nous sommes à Monte-Carlo, nous habitons le même hôtel, et, entre gens du monde et du même hôtel, on se doit bien quelques égards.

LAMBERT, avec émotion.

Vous êtes tout à fait grand seigneur !

LE PRINCE, simplement.

Je suis le prince Kougeloff !

LAMBERT, s'inclinant.

Monseigneur !

LE PRINCE.

Et puis, je vous connais.

LAMBERT, ravi.

Ah ! vraiment !

LE PRINCE.

Je vous connais pour vous avoir vu ici, et dans les salons de jeu... Je sais que vous êtes commerçant, marchand de tableaux, je crois ?

LAMBERT.

Oui, Monseigneur, marchand de tableaux... à Paris.

LE PRINCE.

Eh ! bien, vous m'êtes très sympathique. Tout à l'heure, je vous présenterai à mon amie, la générale de Saint-Alain, et, si le bijou dont il est question lui plaît, vous pouvez être sûr qu'elle le prendra.

LAMBERT.

Vraiment, je suis confus.

LE PRINCE.

Ne soyez donc pas confus. Ce que je fais est, je vous le répète, très simple. D'ailleurs cela fera plaisir à Madame de Saint-Alain. La générale n'est pas seule-

ment immensément riche, elle est très artiste : elle recherche les belles choses ; et si, même, vous aviez d'autres objets, mais de grande valeur, vous pourriez les lui montrer.

LAMBERT.

Non, prince, ici, je n'ai rien ; mais à Paris, c'est différent : j'ai des tableaux superbes.

LE PRINCE.

Ah ! vraiment !

LAMBERT.

J'espère, d'ailleurs, que vous viendrez les voir.

LE PRINCE.

Certainement ! les belles toiles c'est si intéressant, n'est-ce pas ?

LAMBERT.

Surtout quand elles ont des acheteurs.

SCÈNE II

LES MÊMES, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Auguste !

LAMBERT.

Ah ! voici ma femme !

LE PRINCE.

Madame Lambert !... Présentez-moi donc...

LAMBERT, à sa femme.

Henriette.

HENRIETTE, à son mari.

Mon ami ?

LAMBERT.

Henriette! Je te présente le prince Kougeloff.

HENRIETTE, très léger salut.

Monsieur!

LAMBERT, il s'incline et regarde sa femme, comme pour lui reprocher d'appeler le prince « Monsieur ». Il appuie avec intention sur le mot « prince », toutes les fois qu'il le prononce, en regardant toujours sa femme.

Prince!

LE PRINCE.

Madame!... Je suis enchanté de faire votre connaissance.

HENRIETTE.

Monsieur!...

LE PRINCE.

Et vous vous plaisez, naturellement, beaucoup à Monte-Carlo?

HENRIETTE.

Mon Dieu, oui, Monsieur.

LAMBERT, même jeu.

C'est un si beau pays, prince!...

LE PRINCE.

C'est aussi la première fois que vous y venez?

HENRIETTE.

Oui, Monsieur.

LAMBERT, même jeu.

Oui, prince, c'est la première fois.

LE PRINCE.

Ah! vraiment!... Et vous comptez rester encore longtemps?

LAMBERT, même jeu.

Oh! une quinzaine!... prince!...

LE PRINCE.

Pas davantage?... Et naturellement, vous jouez aussi, Madame?

HENRIETTE.

Oh! non, Monsieur, je n'aime pas jouer.

LE PRINCE.

Tous mes compliments, Madame... Allons! Je ne veux pas vous retenir plus longtemps. A Lambert. A tout à l'heure, cher Monsieur...

LAMBERT, le reconduisant et saluant.

Monseigneur!....

LE PRINCE, saluant.

Madame!

HENRIETTE, s'inclinant et toujours assez froide.

Monsieur!

Le prince sort.

SCÈNE III

LAMBERT, HENRIETTE.

LAMBERT, après avoir reconduit le prince, descend auprès de sa femme et, sur un ton de colère contenue :

Ah! Tu as de l'éducation, toi.

HENRIETTE.

Parce que?

LAMBERT.

Parce que, lorsqu'on parle à un prince, on ne lui dit pas Monsieur, mais Monseigneur.

HENRIETTE.

As-tu fini? Parce que tu as entendu le maître

d'hôtel lui donner du « Monseigneur », tu te crois obligé d'en faire autant.

LAMBERT.

Je ne reçois pas de leçons du maître d'hôtel... J'ai du savoir-vivre, voilà tout... Kougeloff.

HENRIETTE.

Quoi?

LAMBERT.

Kougeloff — c'est le nom du prince — Kougeloff est quelqu'un : c'est un personnage.

HENRIETTE.

Qu'est-ce que tu en sais! Ici, tout le monde est prince. C'est le climat qui veut ça... prince... probablement quelque rastaquouère.

LAMBERT

Naturellement!... Cela m'aurait étonné... Tu vois ton mari causer avec quelqu'un de bien... il faut que ce soit un rastaquouère. En attendant, c'est un homme tout à fait chic et qui a les plus belles relations...

HENRIETTE.

Parce qu'il te connaît?

LAMBERT.

Tu m'ennuies... C'est lui qui va me présenter à la générale de Saint-Alain.

HENRIETTE.

Cette femme qui fait tant d'esbrouffe?

LAMBERT.

Elle ne fait pas d'esbrouffe : elle a du chic, voilà tout. Elle est très artiste ; elle aime le beau.

HENRIETTE.

On ne le dirait pas... Toutes les fois que je l'ai rencontrée, elle était avec un homme d'une laideur !

LAMBERT.

Cela ne signifie rien : c'était peut-être son mari.

HENRIETTE.

Oh ! son mari !...

LAMBERT.

Enfin ! qu'elle soit mariée ou pas, elle est immensément riche : elle peut devenir une cliente sérieuse.

HENRIETTE.

Je n'aurais pas confiance.

LAMBERT.

Pourquoi ? Parce qu'elle est jolie... Ah ! si les femmes avaient à choisir les clientes de leurs maris, les laiderons feraient prime.

HENRIETTE, avec un petit air pincé.

Oh ! mon ami, je ne suis pas jalouse.

LAMBERT.

Pas jalouse ! Alors, tu es sans excuse.

HENRIETTE, se montant.

Mais, je ne te dis rien. Tu peux bien la voir tant qu'il te plaira, puisqu'elle te plaît, puisqu'elle est élégante, puisqu'elle est jolie, puisqu'elle aime le beau, puisqu'elle a du chic, puisqu'elle possède, enfin, toutes les qualités.

LAMBERT.

Mais laisse-moi donc tranquille !... Je me fiche pas

mal de cette femme : je tiens uniquement à la connaître pour pouvoir lui vendre ton diadème.

HENRIETTE, ahurie.

Comment ! vendre mon diadème ?

LAMBERT.

Eh ! oui... Je te l'ai dit hier... J'ai malheureusement perdu tout ce que j'avais...

HENRIETTE.

Tu as aussi perdu l'argent que tu as reçu avant-hier ?

LAMBERT.

Mais oui.

HENRIETTE.

Tu ne me l'avais pas dit.

LAMBERT.

Je te demande pardon.

HENRIETTE.

Moi aussi.

LAMBERT.

Eh ! bien, je te le dis, voilà tout ! Et, comme il serait d'un très mauvais effet, pour mes employés, de redemander, encore, de l'argent à Paris, je préfère vendre ce bijou.

HENRIETTE.

C'est, en effet, très simple et... très agréable pour moi.

LAMBERT.

Mais je t'en donnerai un autre... et plus artistique.

HENRIETTE.

Oh ! plus artistique, je n'y tiens pas. Les bijoux artis-

tiques sont trop souvent des cadeaux économiques. Comme cette soi-disant élégante à qui son amant avait fait croire qu'en fait de bijoux, rien n'était plus artistique que de porter des morceaux de bois sculpté!

LAMBERT.

Je suis tranquille; je ne pourrais jamais te faire croire cela.

HENRIETTE.

Tu m'en fais accroire tant d'autres. Quand je pense que c'est pour me faire prendre l'air, pour me reposer, que nous sommes venus ici!...

LAMBERT.

Eh bien, le pays est magnifique!...

HENRIETTE.

Il paraît!... Malheureusement nos seules promenades ont été de l'hôtel au Casino.

LAMBERT.

Qu'est-ce qui te force à y venir, au Casino.

HENRIETTE.

Toi.

LAMBERT.

Moi?

HENRIETTE.

Tu y es toujours fourré.

LAMBERT.

Ce n'est pas une raison pour que tu y sois!

HENRIETTE.

Je ne me suis pas mariée pour vivre seule.

LAMBERT.

Vivre seule! parce que tu irais, de temps en temps, te promener sans moi... Enfin! On t'a ordonné de quitter Paris pour prendre l'air et non pas pour me suivre.

HENRIETTE.

Moi! je te suis?

LAMBERT.

Quand tu ne me suis pas, tu me précèdes. Je ne peux pas faire un pas sans toi... Je ne peux pas m'asseoir à une table de jeu sans t'avoir à côté de moi, devant moi, derrière moi. Tu es là, tout le temps là, et le résultat est aussi là... Je perds ce que je veux.

HENRIETTE.

C'est moi qui te fais perdre?...

LAMBERT.

Parfaitement!... tu me troubles : je ne peux pas suivre mon système.

HENRIETTE.

Ton système! Laisse-moi rire!... Ah! il est propre, ton système : tu n'as pas gagné une seule fois.

LAMBERT.

A cause de toi. Uniquement à cause de toi : (Mimant la scène) au moment où j'ai besoin de toute mon attention, tu arrives, tu me parles, tu me pousses le bras; ou, si tu es loin de moi, tu tousses : je lève la tête, je te vois jouant la pantomime, me faisant signe de ne pas jouer, prenant une physionomie de femme martyre. Tout cela m'agace, m'énerve; je me trompe dans mes calculs et je perds.

HENRIETTE.

Tu me fais rire.

LAMBERT.

L'administration, tu entends... l'administration te paierait pour m'empêcher de gagner que tu n'agirais pas autrement.

HENRIETTE.

Ah ! tu es idiot !... En attendant, si tu m'avais écoutée hier, si tu t'étais levé quand je te l'ai dit, il est probable que tu n'aurais pas tout perdu et que tu n'en serais pas réduit, aujourd'hui, à vendre les bijoux de ta femme.

LAMBERT.

Hier ! Eh bien, hier, précisément, hier, si tu m'avais laissé tranquille, si tu n'étais pas venue me demander ces vingt-cinq louis, quand je jouais, je n'aurais pas perdu.

HENRIETTE.

Tu aurais perdu vingt-cinq louis de plus et voilà tout.

LAMBERT.

Je te répète que demander de l'argent à un joueur quand il joue, c'est le faire perdre : rien ne peut résister à cela. Tout le monde te le dira. C'est mathématique, c'est forcé.

HENRIETTE.

De la superstition !

LAMBERT.

Tu sais bien que je ne suis pas superstitieux !

HENRIETTE.

Alors, c'est moi qui t'empêche d'avoir la veine ?

LAMBERT.

Ah ! bon Dieu !

Il touche vivement le bois d'une chaise ou d'un fauteuil.

HENRIETTE.

Quoi?

LAMBERT.

Touche vite du bois!

HENRIETTE.

Du bois?

LAMBERT.

Oui... là, touche la table, touche le bois... Il y a des mots comme veine qu'il ne faut pas prononcer sans toucher du bois... D'autres, c'est du fer, du plomb... Quoi? Cela t'étonne?

HENRIETTE, après avoir touché du bois.

Oh! rien ne m'étonne; d'ailleurs, maman...

LAMBERT.

Laisse-donc ta mère tranquille.

HENRIETTE.

D'ailleurs, maman, qui est une femme très intelligente... Qu'est-ce que tu dis?...

LAMBERT.

Mais je ne dis rien.

HENRIETTE, appuyant sur les mots.

... Qui est une femme très intelligente, a tout prévu : elle m'a bien dit que, si nous venions ici, il arriverait ce qui est arrivé, joueur comme tu l'es!...

LAMBERT.

Mais je ne suis pas joueur. Je joue, ici, comme tout le monde.

HENRIETTE.

Il y en a qui ne jouent pas.

LAMBERT.

Les croupiers?...

HENRIETTE.

Non, pas seulement les croupiers... mais des gens très bien qui jouent pour s'amuser et qui, lorsqu'ils perdent, perdent très peu...

LAMBERT, avec la même intonation que le prince à la scène I.

Quand on perd, retiens bien ceci, quand on perd, c'est toujours beaucoup et pour tout le monde.

HENRIETTE.

C'est stupide!...

LAMBERT.

Tu trouves!... En attendant, veux-tu me rendre mes vingt-cinq louis?

HENRIETTE.

Tes vingt-cinq louis?

LAMBERT.

Oui, mes cinq cents francs d'hier.

HENRIETTE.

Je ne les ai plus.

LAMBERT.

Comment! tu ne les as plus! Où sont-ils?

HENRIETTE, simplement.

Je les ai joués.

LAMBERT, suffoqué.

Tu as joué, toi!

HENRIETTE.

Je m'ennuyais; alors j'ai joué et j'ai perdu.

LAMBERT.

C'est violent! Et toute seule?

HENRIETTE.

Oui!...

LAMBERT.

Sais-tu comment on appelle des femmes qui jouent seules?

HENRIETTE.

Des joueuses!

LAMBERT.

Non! On les appelle des .....

HENRIETTE.

Des quoi?

LAMBERT.

Je me comprends.

HENRIETTE.

Oui! eh bien! on les appelle comme ça quand on est mal élevé.

LAMBERT.

Il est un peu roide que tu me reproches de jouer alors que tu joues toi-même.

HENRIETTE.

Ce n'est pas la même chose.

LAMBERT.

Tu trouves?

HENRIETTE.

Oh! pour une fois!...

LAMBERT.

Et avec mon argent!

HENRIETTE.

Ton argent!... il est un peu à moi... Il me semble, que ma dot...

LAMBERT.

Ta dot, elle est loin!... Pour cinquante malheureux billets de mille...

HENRIETTE.

Un billet de mille n'est jamais malheureux et cinquante encore moins.

LAMBERT.

Pour cinquante pauvres petits billets de mille...

HENRIETTE.

Ils ne sont pas davantage pauvres et petits!

LAMBERT.

Enfin! veux-tu me laisser parler?... Si tu n'avais pas perdu cet argent, j'aurais pu me rattraper.

HENRIETTE.

Te rattraper!... Toi!...

LAMBERT.

Chut! Voici Madame de Saint-Alain. Tâche d'être aimable, n'est-ce pas... Prends une figure souriante.

(Madame de Saint-Alain entre, suivie du prince.)

HENRIETTE, désagréable.

Oh! je t'en prie... Je sais ce que j'ai à faire.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE PRINCE,
MADAME DE SAINT-ALAIN.

LE PRINCE, à Madame de Saint-Alain.

Chère amie, permettez-moi de vous présenter Madame et Monsieur Lambert.

(Salutations.)

LAMBERT ET HENRIETTE.

Madame!

MADAME DE SAINT-ALAIN.

Madame ! Monsieur ! (Un temps.) Nous pourrions peut-être nous asseoir.

LE PRINCE.

Oh ! pardon !

(Il avance une chaise à Madame Lambert pendant que Lambert en offre une à Madame de Saint-Alain.) Tous s'assoient, le prince à côté de Madame de Saint-Alain, Lambert à côté de sa femme ; les deux groupes se font vis-à-vis.)

MADAME DE SAINT-ALAIN.

Mon ami, le prince Kougeloff, m'a dit que vous étiez désireux de vendre un diadème.

LAMBERT.

Oui, Madame.

MADAME DE SAINT-ALAIN.

Très joli, paraît-il ?

LE PRINCE.

De toute beauté.

LAMBERT.

Oui, Madame.

LE PRINCE.

Vous l'avez, d'ailleurs, déjà remarqué, chère amie.

MADAME DE SAINT-ALAIN.

Et quand cela, prince ?

LE PRINCE.

Mais il y a huit jours, au théâtre. C'est le diadème que portait Madame Lambert.

MADAME DE SAINT-ALAIN.

C'est celui-là ?

LE PRINCE.

Oui, Madame.

MADAME DE SAINT-ALAIN.

Il est, en effet, très beau.

LAMBERT.

N'est-ce pas?...

MADAME DE SAINT-ALAIN.

Oui, il m'a beaucoup plu. Il est vrai que la grâce de Madame Lambert l'embellissait encore.

HENRIETTE.

Oh! Madame.

LAMBERT.

Mais non! Mais non!

HENRIETTE, bas à son mari.

Tu es poli, toi!

MADAME DE SAINT-ALAIN, souriant.

Comment! mais non!

LAMBERT, bas à sa femme.

Laisse moi tranquille! haut. Non, je veux dire que, porté par n'importe qui, il fera toujours grand effet.

LE PRINCE.

Ne croyez pas cela, mon cher : les véritables jolies choses ne sont mises en valeur que par les véritables jolies femmes.

MADAME DE SAINT-ALAIN.

C'est vrai ce que vous dites-là, mon cher Kougeloff... Et peut-on le voir?...

LAMBERT.

Mais certainement!

HENRIETTE.

C'est que...

LAMBERT, à sa femme.

C'est que quoi?

HENRIETTE.

C'est que... je l'ai donné à arranger à un bijoutier. Je ne sais pas s'il me l'a rapporté.

LAMBERT.

Quand donc!

HENRIETTE, regardant son mari.

Mais tu sais bien.

LAMBERT.

Mais non, je ne sais pas.

HENRIETTE.

Comment, tu ne sais pas?

LAMBERT, bas à sa femme.

Veux-tu aller le chercher, et tout de suite... C'est trop fort... De quoi avons-nous l'air!

MADAME DE SAINT-ALAIN.

Ecoutez!... Si cela vous dérange.

LAMBERT, à Madame de Saint-Alain.

Mais pas du tout... A sa femme, Henriette... veux-tu aller voir?... On a dû te le rapporter.

HENRIETTE, se levant.

Bien, j'y vais...

LAMBERT, se levant et accompagnant sa femme.

C'est cela. (Bas à sa femme). Et dépêche-toi.

HENRIETTE, bas à son mari.

Tu m'ennuies.

(Elle sort.)

SCÈNE V

LES MÊMES, MOINS HENRIETTE.

LAMBERT, redescendant et à part.

Quel caractère de chien!

MADAME DE SAINT-ALAIN.

Votre femme est charmante, Monsieur Lambert.

LAMBERT.

Oui. Elle a un caractère délicieux, très facile .. Elle est très douce.

MADAME DE SAINT-ALAIN.

Vous vous entendez bien, n'est-ce pas?

LAMBERT.

Oh! très bien.

LE PRINCE.

Ça se voit.

MADAME DE SAINT-ALAIN.

Alors, ce diadème, autant que je m'en souviens a un devant en brillants et trois grosses turquoises.

LAMBERT.

Oui, Madame.

MADAME DE SAINT-ALAIN.

Et il est de combien?

LAMBERT.

Mon Dieu, madame, je vais vous dire : ce n'est pas une affaire que je cherche... je...

MADAME DE SAINT-ALAIN.

Oui, je sais, le prince m'a tout raconté... Vous avez perdu au jeu, et c'est pour avoir de l'argent immédiatement que vous cherchez à vous en défaire, n'est-ce pas?

LAMBERT.

Précisément... je vous le laisserais comme une occasion.

MADAME DE SAINT-ALAIN.

Une occasion... cela va être cher.

LAMBERT.

Du tout! du tout!

MADAME DE SAINT-ALAIN.

Alors, donnez-moi votre prix, mais le dernier... parce que, moi, je vous préviens, je ne marchande pas.

LE PRINCE.

Oui, la générale de Saint-Alain a horreur de marchander.

LAMBERT.

Eh bien, Madame... c'est dix-huit mille, et ce n'est pas cher; ce serait à Paris que je ne vous l'offrirais pas à moins de vingt-cinq mille.

MADAME DE SAINT-ALAIN, regardant le prince.

Oui... ce prix me paraît raisonnable.

LE PRINCE, regardant Mme de Saint-Alain.

Oui.

LAMBERT, s'inclinant.

... Très (A part.) J'aurais dû lui faire au moins vingt mille.

MADAME DE SAINT-ALAIN.

Vous connaissez mon frère, n'est-ce pas?...

LAMBERT.

Votre frère?

MADAME DE SAINT-ALAIN.

Oui, le docteur Garin.

LAMBERT, étonné.

Le docteur Garin?... Non Madame.

LE PRINCE.

Comment vous ne connaissez pas le docteur

Garin?... C'est curieux, il est si connu... ou plutôt sa maison de santé.

MADAME DE SAINT-ALAIN.

Mais oui... Vous savez... sur la route de Nice... cette grande maison blanche que l'on voit à droite... avec des tourelles...

LAMBERT.

Une grande maison blanche! Ah! si, j'y suis. Je l'ai aperçue, étant en chemin de fer.

MADAME DE SAINT-ALAIN.

Précisément... Eh bien, Monsieur, le docteur Garin est mon frère.

LAMBERT.

Ah! vraiment!

MADAME DE SAINT-ALAIN.

Avant de rentrer à Paris, j'irai passer quelques jours chez lui, comme je le fais tous les ans.

LAMBERT, avec intérêt.

Pour votre santé, Madame?

MADAME DE SAINT-ALAIN, vivement.

Non! Non! Souriant. pour passer quelques jours en famille; je compte même y aller demain matin. Je vous demanderai donc de me porter à la Villa Duplaisir...

LAMBERT.

La villa Duplaisir?...

MADAME DE SAINT-ALAIN.

C'est le nom de la propriété de mon frère... votre diadème.

LAMBERT.

Mais parfaitement, Madame.

MADAME DE SAINT-ALAIN.

C'est un cadeau que je veux offrir à ma belle-sœur; mais, je désire, d'abord, le montrer au docteur; cela ne vous dérangera pas trop?

LAMBERT.

Mais pas du tout, Madame, pas du tout.

LE PRINCE.

La route est, d'ailleurs, délicieuse.

MADAME DE SAINT-ALAIN.

Un peu longue...

LE PRINCE.

Je l'ai souvent faite à pied.

LAMBERT.

Et puis, cela nous promènera; j'emmènerai ma femme.

LE PRINCE.

Mais oui.

LAMBERT.

Et à quelle heure, Madame, voulez-vous que je me présente?...

MADAME DE SAINT-ALAIN.

A quatre heures.

LAMBERT.

Entendu.

MADAME DE SAINT-ALAIN.

Seulement...

LAMBERT.

Seulement?

MADAME DE SAINT-ALAIN.

Seulement, n'allez pas reperdre votre argent.

LAMBERT.

Soyez sans crainte...

LE PRINCE.

Je vous empêcherai de jouer, moi.

LAMBERT.

Ah! prince, je ne demande pas mieux!

MADAME DE SAINT-ALAIN.

Vous avez tout perdu au trente-et-quarante?

LAMBERT.

Oui, Madame.

MADAME DE SAINT-ALAIN.

C'est vrai, je vous ai remarqué plusieurs fois, et vous aviez un système...

LAMBERT.

Oui, mais je n'y crois plus, aux systèmes.

MADAME DE SAINT-ALAIN.

Cela dépend... Mon mari en emploie un excellent, mais tout à fait scientifique...

LAMBERT, très intéressé.

Ah! vraiment?

MADAME DE SAINT-ALAIN.

Il faut même savoir très bien calculer.

LAMBERT.

Ah!

MADAME DE SAINT-ALAIN.

Monsieur de Saint-Alain, vous le savez, est officier général, n'est-ce pas... Alors, tout ce qui est mathématiques l'intéresse. Il compte le nombre de pas qu'il

fait entre la porte d'entrée et la table à laquelle il joue... Selon que ce chiffre est pair ou impair, il le divise ou il le multiplie par le nombre de voitures qu'il a croisées en venant au Casino. Sur cette base d'opérations, il se livre alors à une série de calculs assez longs... et le résultat est, ma foi, généralement très bon.

LE PRINCE.

J'ai rarement vu perdre Monsieur de Saint-Alain.

MADAME DE SAINT-ALAIN.

La dernière fois — vous vous souvenez, Kougeloff — il a gagné près de deux cent mille francs...

LAMBERT.

Deux cent mille francs!

MADAME DE SAINT ALAIN.

Eh! oui!... (Entre Henriette).

SCÈNE VI

LES MÊMES, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Je suis désolée... Mais on ne me l'a pas encore apporté.

LAMBERT.

Hein! Comment?

MADAME DE SAINT-ALAIN.

C'est sans importance... Pensez-vous l'avoir bientôt?

HENRIETTE.

Oh! ce soir au plus tard.

MADAME DE SAINT-ALAIN, à Lambert.

Eh! bien, cher Monsieur, vous me l'apporterez demain, à quatre heures, comme c'est convenu.

LAMBERT.

Entendu, Madame! Vous pouvez y compter, chez le docteur...

MADAME DE SAINT-ALAIN.

Chez le docteur! Prince... ne nous mettons pas en retard... Vous savez que nous dînons, ce soir, à Nice.

LE PRINCE, lui offrant le bras.

Chère amie... (Saluant.) Madame... Cher Monsieur!...

LAMBERT et HENRIETTE, saluant.

Madame... Monsieur!

Le prince et Madame de Saint-Alain sortent.

SCÈNE VII

LAMBERT, HENRIETTE.

LAMBERT.

C'est vrai, cette histoire de bijoutier?

HENRIETTE.

Pas du tout; mais je ne veux pas que tu vendes mon diadème.

LAMBERT.

Dieu, que tu es sotte!

HENRIETTE.

Tu trouves?

LAMBERT.

Sûr!... puisque je t'en donnerai un autre et plus beau... Sais-tu que je l'ai vendu admirablement... Devine?

HENRIETTE.

Je ne sais pas.

LAMBERT.

Dix-huit mille!...

HENRIETTE.

Seulement!

LAMBERT.

Seulement!... Eh! bien, si je n'avais pas été aussi malin que je l'ai été, je ne l'aurais pas vendu quinze mille.

HENRIETTE.

Cela m'étonne.

LAMBERT.

Comment, ça t'étonne! Ils ont marchandé... fallait voir.

HENRIETTE.

Enfin!... Qu'est-ce que c'est que ce docteur?

LAMBERT.

C'est son frère.

HENRIETTE.

Le frère de qui?

LAMBERT.

Le frère de la générale de Saint-Alain.

HENRIETTE.

Ah!

LAMBERT.

Et comment la trouves-tu, maintenant?...

HENRIETTE.

Qui?

LAMBERT.

Madame de Saint-Alain!...

HENRIETTE.

Pourquoi me demandes-tu cela?

LAMBERT.

Pour avoir ton avis.

HENRIETTE.

Mon avis... Quand tu me le demandes, c'est pour que je te dise ce que tu penses?

LAMBERT.

Pas du tout.

HENRIETTE, se dirigeant vers la sortie du fond.

Eh bien, elle m'est très antipathique!

LAMBERT, furieux et la suivant.

Antipathique! Là! parbleu!... J'en étais sûr!... antipathique!... Elle t'est antipathique, pourquoi?... Parce qu'elle est charmante... tu entends, charmante!

RIDEAU

ACTE II

Le cabinet du docteur Garin. Portes au fond et à droite. Table de travail surchargée de papiers, de dossiers, etc. à droite, au premier plan. Devant cette table et à droite, un fauteuil; une chaise de l'autre côté. Cartonnier dans le fond. Cheminée à gauche, dans le pan coupé. Une petite table devant cette cheminée. Des chaises autour de cette table. A gauche, premier plan, un peu en biais, un canapé.

SCÈNE PREMIÈRE

LE DOCTEUR, L'INFIRMIER.

Au lever du rideau, le docteur est assis dans le fauteuil, devant la table. On entend frapper à la porte du fond.

LE DOCTEUR.

Entrez !...

L'INFIRMIER, entrant par la porte du fond.

Docteur?

LE DOCTEUR.

Quoi?

L'INFIRMIER.

Le numéro trois vous demande!

LE DOCTEUR.

Le numéro trois. Qu'est-ce que c'est déjà?

L'INFIRMIER.

C'est le nouveau pensionnaire, monsieur Joseph.

LE DOCTEUR.

Ah! le neurasthénique... Qu'est ce qu'il veut?

L'INFIRMIER.

Il veut vous voir.

LE DOCTEUR.

Il est bien bon... Et pourquoi veut-il me voir?

L'INFIRMIER.

Il dit qu'il souffre.

LE DOCTEUR.

Mais non, il ne souffre pas... Ce sont des idées... C'est un nerveux... Si on se met à l'écouter... nous n'aurons pas fini... Et puis, quoi?... il y a un interne ici... pourquoi venez-vous me trouver?

L'INFIRMIER.

Monsieur Robert n'est pas là!

LE DOCTEUR.

Il est sorti?

L'INFIRMIER.

Il est sorti après le déjeuner; il a dit qu'il rentrerait dans une petite demi-heure.

LE DOCTEUR.

Aussitôt rentré, envoyez-le moi.

L'INFIRMIER.

Bien.

LE DOCTEUR.

Et puis, une fois pour toutes, ne venez plus me déranger à propos de rien.

L'INFIRMIER.

Je demande pardon à Monsieur le docteur, mais le numéro trois avait tant insisté que...

LE DOCTEUR.

Que... quoi?... Nous sommes à la Villa Duplaisir. C'est une maison de santé, ici... n'est-ce pas ? Eh! bien, dans une maison de santé, ce ne sont pas les malades que l'on écoute, mais le directeur, et je vous ai dit cent fois que je voulais être tranquille l'après-midi.

L'INFIRMIER.

Entendu !

LE DOCTEUR.

Il y a assez longtemps que vous êtes ici ?

L'INFIRMIER.

Vingt ans.

LE DOCTEUR.

Eh bien, vous pourriez connaître le règlement.

L'INFIRMIER.

Je le connais.

LE DOCTEUR.

Vous le connaissez?... On ne le dirait pas. Qu'est-ce que vous êtes?... (Un temps et regardant l'infirmier.) Oui, je vous demande ce que vous êtes?

L'INFIRMIER.

Mais, je suis idiot.

LE DOCTEUR.

Non, Monsieur; vous l'étiez idiot, mais vous ne l'êtes plus. Vous ne l'êtes plus depuis le jour où votre famille n'a plus payé votre pension. J'aurais pu, alors, vous renvoyer; j'ai bien voulu vous garder, non plus comme malade, mais comme infirmier; et, quand on est infirmier, on écoute son directeur.

L'INFIRMIER.

Je vous écoute.

LE DOCTEUR.

Je visite mes pensionnaires le matin et rien que le matin ; cela ne vous suffit pas ?

L'INFIRMIER.

Si.

LE DOCTEUR.

Je ne peux pourtant pas passer mon existence avec eux.

L'INFIRMIER.

Non.

LE DOCTEUR.

Alors, pourquoi venez-vous me déranger ?

L'INFIRMIER.

Mais parce que...

LE DOCTEUR.

C'est cela. Vous voulez avoir raison !...

L'INFIRMIER.

Non.

LE DOCTEUR.

Alors, taisez-vous. J'étais au milieu de mes calculs ; vous venez me déranger ; je ne sais plus où j'en suis. M'avez-vous recopié le travail de statistique d'hier ?

L'INFIRMIER, montrant de grandes feuilles de papier déposées sur la petite table devant la cheminée.

Oui, Monsieur le docteur, tout est là !

LE DOCTEUR, lui donnant des feuillets de papier.

Tenez, vous me recopierez ces notes.

L'INFIRMIER.

Bien.

LE DOCTEUR.

Faites attention! Voilà trois jours que je suis sur ces chiffres; ne vous trompez pas.

L'INFIRMIER.

Vous pouvez être tranquille... (Lui montrant les feuillets.) Ces chiffres marqués d'une croix?

LE DOCTEUR.

Les chiffres marqués d'une croix, vous les mettrez à l'encre rouge.

L'INFIRMIER.

Tous?

LE DOCTEUR.

Oui, tous! (Voyant entrer M. Robert.) Ah! vous voilà, Monsieur Robert.

SCÈNE II

LES MÊMES, ROBERT.

ROBERT.

Oui, Monsieur Garin, j'étais sorti un instant... (Apercevant l'infirmier.) Il y a un malade qui ne va pas?

LE DOCTEUR.

Non, ce n'est rien... C'est Joseph, le nouveau, qui voulait me voir... Eh bien, il me verra demain.

ROBERT.

Voulez-vous que j'y aille?

LE DOCTEUR.

Non... Restez! Il ne faut pas obéir comme ça aux caprices des pensionnaires... Et puis, j'ai à vous parler.

ROBERT.

Bien, Monsieur Garin.

LE DOCTEUR, à l'infirmier.

Vous avez compris ce que je vous ai dit... n'est-ce pas?... Jamais l'après-midi... Vous pouvez vous retirer. Et recopiez-moi tout cela bien lisiblement.

L'INFIRMIER.

Oui, Monsieur le directeur.

LE DOCTEUR.

Ah! si ce malade se plaignait trop... donnez-lui un peu d'eau, un peu d'eau minérale...

L'INFIRMIER.

Laquelle?

LE DOCTEUR.

Celle qui est débouchée; et, à cinq heures, un bain comme aux autres.

L'INFIRMIER.

Entendu, Monsieur le docteur.

L'infirmier sort.

SCÈNE III

LE DOCTEUR, M. ROBERT.

LE DOCTEUR.

Étonnants, ces infirmiers! Encore celui-là n'est pas trop mauvais. C'est un ancien idiot; il n'a pas de prétention... Mais les autres, il leur faudrait aller passer quelque temps à l'étranger, en Allemagne ou en Suisse; il y a là-bas des maisons... je vous garantis que l'on y observe les règlements.

ROBERT.

C'est mené militairement ?

LE DOCTEUR.

Vous ne vous en doutez pas.

ROBERT.

Et cela donne de bons résultats ?

LE DOCTEUR.

Excellents ! Je connais un confrère allemand qui garde les malades un an. Ce sont tous des gens très riches, pour la plupart des neurasthéniques, des épuisés, des gens ayant abusé de la vie, etc... Pendant un an, il les nourrit très simplement et il leur assigne à chacun un métier : les uns sont maçons, terrassiers ; les autres, plombiers, charpentiers, menuisiers, etc... Tous ces gens-là travaillent à qui mieux mieux.

ROBERT.

Et le résultat ?

LE DOCTEUR.

Le résultat ? c'est que le confrère se fait construire de petites maisons qu'il sous-loue, qu'il a des fermes qu'il exploite, et que, la main-d'œuvre ne lui coûtant rien, il gagne beaucoup d'argent.

ROBERT.

Ah !

LE DOCTEUR.

Un autre, un Suisse celui-là, ne fait que suralimenter ses malades ; mais il ne les suralimente qu'avec des pâtes... Matin et soir, soir et matin, vermicelle et macaroni, macaroni et vermicelle.

ROBERT.

Et c'est bon ?

LE DOCTEUR.

Très bon ! Le docteur est intéressé dans la maison

qui vend les pâtes aux malades et, à l'heure présente, il est plusieurs fois millionnaire.

ROBERT.

Des charlatans, tout ça !

LE DOCTEUR.

Mon cher ami, il ne faut jamais traiter un confrère de charlatan... Vous êtes jeune; plus tard, vous seriez obligé de reconnaître que nous sommes tous des charlatans.

ROBERT.

Nous obtenons, pourtant, des résultats quelquefois indéniables; il y a des opérations sûres.

LE DOCTEUR.

Oui, il y a les autopsies, c'est vrai... Allez! j'étais comme vous, quand j'étais plus jeune, plein d'illusions; mais les médecins ont fini par me dégoûter de la médecine.

ROBERT.

Il y en a de sérieux; vous-même, Monsieur Garin.

LE DOCTEUR.

Oh! il ne s'agit pas de moi. Moi, évidemment, c'est différent. Seulement, voilà, il y a une raison à cela : c'est que je suis non seulement un médecin doublé d'un psychologue; vous l'avez remarqué, n'est-ce pas?

ROBERT.

Certainement, patron!

LE DOCTEUR.

... Mais un travailleur, un calculateur... Tous ces calculs auxquels je me livre fortifient le cerveau, activent l'intelligence, excitent la matière cérébrale. C'est la gymnastique de l'esprit.

ROBERT.

Je le crois.

LE DOCTEUR.

Soyez-en convaincu! Seulement, dame! il faut aimer le travail; voilà huit jours que je suis sur ces statistiques.

Il tape de la main sur les feuillets de papier déposées sur la table.

ROBERT.

Et c'est fini?

LE DOCTEUR.

Presque... Et vous verrez comme c'est curieux. Je suis arrivé à résumer en formules simples, en équations faciles à résoudre, des observations de plusieurs années.

ROBERT.

Vous croyez que c'est sûr?

LE DOCTEUR.

Absolument! Rien ne résiste aux chiffres!... Ah! à propos de chiffres, dites-moi, Monsieur Robert, vous avez oublié, dans le traitement de plusieurs malades, une chose très importante.

ROBERT.

Laquelle, Monsieur Garin?

LE DOCTEUR.

Mais vous avez oublié de compter les bouteilles d'eaux minérales : c'est toujours en plus de la pension... J'ai vu cela tout à l'heure sur les livres.

ROBERT, désolé.

En effet!

LE DOCTEUR.

Sapristi!... Mais à quoi pensez-vous donc?... Les suppléments, ce sont les dividendes d'une maison de santé.

SCÈNE III

LES MÊMES, L'INFIRMIER.

L'INFIRMIER, entrant par la porte du fond.

Monsieur le Directeur.

LE DOCTEUR.

Quoi?... C'est encore un malade?

L'INFIRMIER.

Non, Monsieur le Directeur, c'est une dame.

Il lui tend une carte.

LE DOCTEUR, lisant.

« La marquise de Châteaubourg ». Haut. Elle veut me voir?

L'INFIRMIER.

Oui, Monsieur le Directeur.

LE DOCTEUR.

Faites-la entrer.

L'INFIRMIER.

Bien, Monsieur.

L'infirmier sort par la porte du fond.

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins L'INFIRMIER.

LE DOCTEUR.

C'est peut-être pour un nouveau pensionnaire?

ROBERT.

Peut-être!... Je vous laisse...

LE DOCTEUR.

C'est cela.

Robert sort par la porte de droite.

SCÈNE V

LE DOCTEUR, puis LA MARQUISE.

LE DOCTEUR, seul.

Ça pue le tabac. (Il va ouvrir la fenêtre et va s'asseoir devant la table. Apercevant la marquise qui entre par la porte du fond, précédée de l'infirmier qui sort et referme la porte, une fois que la marquise est entrée.) Veuillez prendre la peine de vous asseoir, Madame.

LA MARQUISE, s'asseyant sur une chaise devant la table.

Monsieur... Je suis la marquise de Châteaubourg... J'ai beaucoup entendu parler de vous, docteur, et de votre maison. Je sais que vos malades sont soignés avec dévouement.

LE DOCTEUR.

En effet, Madame, je consacre ma vie à faire profiter les personnes que les familles veulent bien me confier de toutes les ressources de la médecine... Le

malade trouve, ici, non seulement les soins médicaux, mais encore un appui moral indispensable pour hâter sa guérison. En un mot, la Villa Duplaisir n'est pas la maison de santé banale; le médecin n'y est pas que le médecin; mais il y est, avant tout, l'éducateur du malade, dont il partage l'existence.

LA MARQUISE.

C'est bien, en effet, ce que l'on m'avait dit, docteur... Et c'est pourquoi je suis venue vous trouver. Docteur (Avec émotion) mon frère, le vicomte de Sanoy, est très malade... très malade.

Elle sort un mouchoir et s'en tamponne les yeux.

LE DOCTEUR, apitoyé.

Voyons, Madame, remettez-vous; peut-être vous exagérez-vous le mal dont est atteint Monsieur votre frère.

LA MARQUISE, très émue.

Hélas! non... Mon frère, depuis quelque temps, a des troubles nerveux.

LE DOCTEUR.

De quelle nature?

LA MARQUISE.

Il déraisonne.

LE DOCTEUR.

Ah!

LA MARQUISE.

Mon frère, qui est rentier, s'imagine qu'il est marchand de tableaux; il va chez les gens leur réclamer le prix d'imaginaires factures; il leur tient des propos incohérents; il dit qu'il s'appelle tantôt Durand, tantôt

Lambert. En ce moment, il s'imagine vendre des bijoux, des bracelets, des diadèmes, que sais-je?...

LE DOCTEUR.

A-t-il des accès, des colères?

LA MARQUISE.

Non, docteur, à la condition toutefois de flatter sa manie, d'être de son avis.

LE DOCTEUR.

Autrement il se fâche?

LA MARQUISE.

Oui, docteur.

LE DOCTEUR.

Il est violent?

LA MARQUISE.

Quelquefois.

LE DOCTEUR.

Ces troubles ne lui sont-ils pas venus à la suite de chagrins?

LA MARQUISE.

Non, docteur... Mon frère a toujours eu une existence très heureuse, très calme.

LE DOCTEUR.

Il n'a pas eu de revers de fortune?

LA MARQUISE.

Non! Mon frère a sa fortune intacte.

LE DOCTEUR, avec un petit air détaché, mais très intéressé dans le fond.

Il est riche?

LA MARQUISE.

Il est très à son aise. Il a dans les cinquante mille livres de rente.

LE DOCTEUR.

En effet! Et dites-moi. Madame... je vous demande pardon de la question que je vais vous poser... mais cela est nécessaire.

LA MARQUISE.

Je vous en prie, docteur.

LE DOCTEUR, hésitant et baissant la voix.

Ne lui connaissez-vous pas de vices?

LA MARQUISE.

Si.

LE DOCTEUR.

Ah!

LA MARQUISE.

Il boit.

LE DOCTEUR.

Beaucoup?

LA MARQUISE.

Beaucoup! Il passe ses journées à boire. C'est peut-être cela?

LE DOCTEUR.

N'en doutez pas, Madame! N'en doutez pas : c'est sûrement cela. C'est à l'abus de l'alcool que sont dus ces troubles nerveux. Monsieur votre frère est un alcoolique, voilà tout!

LA MARQUISE, avec des larmes dans la voix.

Ah! mon Dieu! un garçon si bien élevé!

LE DOCTEUR.

Ne vous désolez pas... Un alcoolique est un malade et un malade se guérit.

LA MARQUISE.

Vous croyez?

LE DOCTEUR.

J'en suis sûr. L'alcoolisme est un mal que nous traitons ici journellement.

LA MARQUISE.

Mais, docteur, mon malheureux frère entre littéralement en fureur, quand on veut l'empêcher de boire.

LE DOCTEUR.

Parfait! Voilà qui prouve que je ne me suis pas trompé : c'est de l'alcoolisme. Je connais tout cela, Madame. Ces sortes de maladies ne peuvent être efficacement combattues que dans des maisons comme les nôtres. Il faut, avant tout, soumettre le malade à une discipline, à une règle qu'on ne pourrait lui imposer chez lui. Il faut le sevrer de son poison et ce sevrage demande des soins de tous les instants.

LA MARQUISE.

Évidemment.

LE DOCTEUR.

Seulement, Madame, si vous êtes décidée à le faire soigner...

LA MARQUISE.

Oh! oui, docteur.

LE DOCTEUR.

L'important est qu'il commence sa cure le plus tôt possible.

LA MARQUISE.

Je suis tout à fait de votre avis. Mon frère doit venir ici, tout à l'heure.

LE DOCTEUR.

Ici?

LA MARQUISE.

Oui, docteur; et, s'il pouvait commencer son traitement aujourd'hui même, j'en serais très heureuse.

LE DOCTEUR.

C'est chose très facile, Madame, s'il vient; mais viendra-t-il?

LA MARQUISE.

Je crois que oui... Pour l'y décider... car je désirais que vous le vissiez... je lui ai raconté que vous étiez un ami à moi, que vous vous intéressiez aux bijoux, etc... et que, s'il venait me chercher ici, je vous le présenterais.

LE DOCTEUR.

C'est parfait! S'il vient?

LA MARQUISE.

Oh! il viendra.

LE DOCTEUR.

Souhaitons-le!

LA MARQUISE.

Et le traitement durera longtemps?

LE DOCTEUR.

Il faut compter de trois à quatre mois.

LA MARQUISE, avec un soupir.

C'est long.

LE DOCTEUR.

Il faut ça...

LA MARQUISE.

Et le prix de la pension est de combien, docteur?

LE DOCTEUR, avec volubilité.

Mon Dieu, Madame, c'est douze cents francs par mois, payables par quinzaine et d'avance; tout est compris dans ce prix, sauf, bien entendu, quelques menus frais, tels que blanchissage, médicaments, bains, douches, électricité, eaux minérales, etc. etc.

LA MARQUISE.

Bien entendu! J'aurai donc à vous remettre six cents francs, si mon frère entre ce soir?

LE DOCTEUR.

Oui; mais, Madame, cela ne presse pas... Vous pouvez, tout aussi bien, me les envoyer demain.

LA MARQUISE.

Je préfère cela, docteur; ou, plutôt, je vous les apporterai moi-même, en venant prendre de ses nouvelles.

LE DOCTEUR, se levant et allant chercher, sur la cheminée, un registre qu'il ouvre et dépose sur la petite table devant cette cheminée.

Parfaitement... Je vous prierais, Madame, de vouloir bien me donner son nom bien exactement.

LA MARQUISE, tournée du côté du docteur, toujours assise.

Paul-Édouard-Frédéric... Vicomte de Sanoy.

LE DOCTEUR, inscrivant sur le registre les indications que lui donne la marquise.

Né à ?

LA MARQUISE.

Né à Paris.

SCÈNE VI

LES MÊMES, L'INFIRMIER.

L'INFIRMIER, entrant par le fond.

Monsieur le Directeur? Il y a là un Monsieur.

LE DOCTEUR.

Pour moi ?

L'INFIRMIER.

Oui, Monsieur le Directeur... Il a dit que vous l'attendiez... C'est un marchand de tableaux.

LE DOCTEUR, regardant la marquise.

Un marchand de tableaux !

LA MARQUISE, se levant et très inquiète.

C'est peut-être lui !

LE DOCTEUR, à l'infirmier.

Où est-il ?

L'INFIRMIER.

Dans le jardin...

LE DOCTEUR, indiquant à la marquise la porte vitrée donnant sur le jardin, à droite.

Regardez, Madame, si c'est bien lui.

LA MARQUISE, devant la porte vitrée.

Oui, oui, docteur... Oui... C'est bien lui. Très émue. Oh ! mon Dieu !

LE DOCTEUR.

Voyons, Madame, du courage !... Nous avons la chance qu'il soit venu. Il faut en profiter.

LA MARQUISE.

J'ai peur qu'il ait une crise quand il me verra partir.

LE DOCTEUR.

Il ne faut pas qu'il vous voie partir. Écoutez, Madame, suivez mon conseil : puisqu'il est ici, partez sans le voir ; cela vous évitera de fâcheuses émotions...

LA MARQUISE.

Ah ! docteur, non ! Je veux le voir, rien qu'un instant.

LE DOCTEUR.

Eh bien, je vais le faire entrer... et vous vous en irez tout de suite... Il faut brusquer ces séparations.

LA MARQUISE, toujours très émue.

Oui... mais je voudrais... je voudrais...

LE DOCTEUR.

Quoi, Madame ?

LA MARQUISE.

Je voudrais le voir seul...

LE DOCTEUR.

Eh ! bien, soit, Madame. Voyez-le seul ; mais, croyez-moi, pas longtemps. Moi, je vais... là, dans le jardin...

LA MARQUISE.

C'est cela, docteur... le temps de l'embrasser... je vous rejoins et je m'en irai...

LE DOCTEUR.

Mais oui... (A l'infirmier.) Faites entrer ce monsieur ici... et dites au chef infirmier de préparer une chambre au rez-de-chaussée ; (à la marquise) c'est cent francs de plus par mois, mais on y est très bien.

LA MARQUISE.

Mais oui, docteur.

LE DOCTEUR, à l'infirmier.

Alors, une chambre au rez-de-chaussée.

L'INFIRMIER.

Bien, monsieur le Directeur.

LE DOCTEUR.

Le 23 est libre ?

L'INFIRMIER.

Oui.

LE DOCTEUR.

Eh ! bien, donnez le 23.

L'INFIRMIER.

Bien.

Il sort par la porte du fond.

SCÈNE VII

LE DOCTEUR, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Il sera bien soigné, n'est-ce pas ?

LE DOCTEUR.

Mais oui, Madame, mais oui. Allons, je vous attends là, dans le jardin. Demain, vous me compléterez tous les renseignements. (Il sort par la porte vitrée, à droite, donnant sur le jardin.)

SCÈNE VIII

LA MARQUISE, seule ; puis LAMBERT.

LAMBERT, entrant, l'air réjoui et empressé.

Ah ! madame de Saint-Alain.

LA MARQUISE.

Bonjour, Monsieur Lambert. Vous voyez... J'ai mon chapeau sur la tête... J'allais sortir.

LAMBERT.

Je suis en retard. Je vous fais toutes mes excuses.

LA MARQUISE.

Vous êtes tout excusé, Monsieur Lambert. Vous avez l'écrin ?

LAMBERT, sortant un petit paquet de sa poche.

Mais oui.

LA MARQUISE.

Et vous avez fait la route à pied ?

LAMBERT, tout en défaisant le paquet.

Oui, Madame ; oh ! c'est délicieux ! quelle jolie promenade ! toutes ces roses ! tous ces orangers ! toutes ces fleurs ! tous ces parfums !... C'est une route dans un jardin fleuri !... et quelle vue !

LA MARQUISE.

Vous aimez la nature ?

LAMBERT, ouvrant et lui présentant l'écrin.

J'aime les belles choses.

LA MARQUISE, le lui prenant des mains.

Moi aussi. (Regardant l'écrin.) Oh ! ravissant !

LAMBERT, très content.

N'est-ce pas ?

LA MARQUISE.

Tout à fait joli...

LAMBERT, regardant autour de lui.

Eh ! mais... c'est grand ici ?

LA MARQUISE.

Très grand ; je demanderai, tout à l'heure, à mon frère qu'il vous fasse visiter la maison.

LAMBERT.

J'en serais ravi... Si, toutefois, cela ne dérange pas le docteur...

LA MARQUISE.

Non ; et puis, aujourd'hui, il est de très bonne humeur. L'idée que je vais faire un cadeau à sa femme l'enchante... D'ailleurs, voulez-vous attendre un instant ?... (Montrant l'écrin.) Je vais le lui faire voir... Je reviens à l'instant.

LAMBERT.

Mais certainement !

Emportant l'écrin, la marquise sort par la porte donnant sur le jardin.

SCÈNE IX

LAMBERT, seul, puis le DOCTEUR.

LAMBERT.

Dix-huit mille francs... C'est une excellente affaire!... Ma femme ne voulait pas; je lui ai pris le bijoux sans le lui dire.

LE DOCTEUR, entrant par la porte de droite donnant sur le jardin.

Monsieur!

LAMBERT.

Le docteur Garin?

LE DOCTEUR.

Oui, Monsieur!

LAMBERT, saluant et très souriant.

Docteur, je suis Monsieur Lambert.

LE DOCTEUR, l'examinant.

Ah! oui, je sais, Monsieur Lambert.

LAMBERT.

Oui, docteur, Monsieur Lambert, marchand de tableaux.

LE DOCTEUR.

Bien! bien! Veuillez prendre la peine de vous asseoir, Monsieur.

Le docteur s'assied sur le fauteuil devant le bureau. M. Lambert est en face de lui, de l'autre côté de la table, sur la chaise.

LAMBERT, assis.

Je vous remercie, docteur... (Un petit temps, pendant lequel le docteur regarde attentivement M. Lambert. Et vous avez vu le diadème?

LE DOCTEUR.

Comment?

LAMBERT.

Vous avez vu le diadème?

LE DOCTEUR.

Ah! c'est un diadème!

LAMBERT.

Mais oui, docteur, un diadème, un véritable diadème. Il vous a plu?

LE DOCTEUR.

Oui, oui!

LAMBERT.

Vous verrez l'effet qu'il produit, quand il est porté; il est encore trois fois plus beau que dans l'écrin.

LE DOCTEUR.

Ah!

LAMBERT, avec volubilité.

C'est un bijou, vous savez, docteur, ravissant... Les pierres en sont toutes d'une pureté remarquable; le soir, aux lumières, elle jettent des feux, c'est superbe. Quant à la monture, elle est unique; vous vous connaissez sans doute en bijoux, n'est-ce pas, docteur?

LE DOCTEUR, toujours très calme et de l'air d'un médecin examinant un malade.

Oui, oui!

LAMBERT, même jeu.

Eh bien, examinez de près ce diadème : vous verrez qu'il est parfait. Non seulement il n'est pas lourd, il n'écrase pas ; mais, au contraire, il est léger, fin, gracieux : c'est une vraie dentelle, quoi !

LE DOCTEUR.

Oui, oui !

LAMBERT.

Je suis, d'ailleurs, certain que votre femme, docteur, le trouvera ravissant.

LE DOCTEUR.

Ma femme ?

LAMBERT, avec un petit air entendu.

Oui, docteur, je sais que ce bijou est destiné à Madame Garin...

LE DOCTEUR.

Ah ! oui !

LAMBERT.

C'est Madame de Saint-Alain...

LE DOCTEUR.

Madame de Saint-Alain ?

LAMBERT.

Oui, docteur, c'est Madame votre sœur qui me l'a dit...

LE DOCTEUR.

Ah ! bon, bon, parfait !

LAMBERT.

Pour ce qui est du prix, il n'est pas élevé. A dix-huit mille francs, cela n'est pas cher. D'ailleurs, je dois

vous dire qu'à Paris, je ne vous le céderais pas à moins de vingt-cinq mille francs.

LE DOCTEUR.

Vingt-cinq mille!

LAMBERT.

Oui, docteur, vingt-cinq mille; pas un sou de moins. Seulement, ici, je veux bien consentir à un sacrifice, n'est-ce pas?

LE DOCTEUR.

Oui, oui!

LAMBERT.

Madame de Saint-Alain vous a, peut-être, dit les circonstances particulières dans lesquelles je me trouve et qui m'obligent à me défaire de ce bijou?...

LE DOCTEUR.

Oui, oui... Je sais tout cela.

LAMBERT.

Alors, Madame votre sœur a certainement dû vous dire qu'à dix-huit mille francs, c'est une occasion, une véritable occasion. D'ailleurs, le prince Kougelof, que vous connaissez peut-être?...

LE DOCTEUR.

Oui, oui!

LAMBERT.

Eh! bien, le prince Kougeloff était de l'avis de Madame votre sœur...

LE DOCTEUR, l'interrompant et le regardant droit dans les yeux.

Oui... dites-moi?...

LAMBERT.

Docteur?

LE DOCTEUR.

Quel âge avez-vous?

LAMBERT.

Comment, docteur?

LE DOCTEUR.

Quel âge avez-vous?

LAMBERT.

Mais j'ai trente-cinq ans!

LE DOCTEUR.

Ah! trente-cinq ans!

Il feuillette un registre devant lui.

LAMBERT.

J'ai préparé le reçu.

LE DOCTEUR.

Le reçu?

LAMBERT.

Oui, docteur, le reçu des dix-huit mille.

Il cherche dans son portefeuille.

LE DOCTEUR.

Non, laissez ; c'est inutile.

LAMBERT, inquiet.

Pourquoi?... Vous ne prenez pas le diadème?

LE DOCTEUR.

Si! Si!.. Je prends le diadème. Seulement, écoutez-moi, mon ami.

LAMBERT.

Docteur?

LE DOCTEUR.

Je vais vous parler très franchement et très carrément, comme j'ai, d'ailleurs, l'habitude de le faire à tous ceux qui viennent ici.

LAMBERT.

Mais je vous en prie, docteur...

LE DOCTEUR.

Voici. Ce que vous avez n'est pas grave, mais à la condition de vous soigner et de vouloir guérir. Vouloir, vous entendez, vouloir, tout est là.

LAMBERT, ahuri.

Je ne comprends pas.

LE DOCTEUR.

Je vous en prie, ne m'interrompez pas.

LAMBERT.

Mais pardon, docteur, vous me prenez pour un autre; c'est que, moi, je ne suis pas malade.

LE DOCTEUR.

Non, vous n'êtes pas malade; mais vous pourriez le devenir et très gravement!

LAMBERT.

Comment! Comment!

LE DOCTEUR.

Ce qu'il vous faut, c'est soigner votre volonté, et, pour cela, vous soumettre à une discipline, discipline qui vous empêche de boire.

LAMBERT.

De boire ?

LE DOCTEUR.

Eh ! oui !..

LAMBERT.

Écoutez, docteur, voyons, vous n'y êtes plus ; vous vous trompez ; vous me prenez certainement pour un autre.

LE DOCTEUR.

Mais non... mais non !..

LAMBERT.

Mais si, mais si... Vous parlez de me soigner, de m'empêcher de boire ; je ne suis pas malade ; je ne bois jamais ; enfin... je suis Monsieur Lambert.

LE DOCTEUR.

Marchand de tableaux, oui, je sais tout cela. Vous n'allez pas recommencer votre petite histoire.

LAMBERT.

Ma petite histoire !... Comment ! ma petite histoire ?... Mais, permettez !...

LE DOCTEUR.

Chut ! pas de cris !... Du calme !... hein ! du calme... La marquise de Châteaubourg sort d'ici...

LAMBERT.

Quoi ? La marquise ?

LE DOCTEUR.

De Châteaubourg... Vous ne connaissez pas Madame de Châteaubourg ?

LAMBERT.

Non, Monsieur!

LE DOCTEUR.

Vous ne connaissez pas votre sœur?

LAMBERT.

Ma sœur...

LE DOCTEUR.

Oui.

LAMBERT.

Mais, Monsieur... je n'ai pas de sœur.

LE DOCTEUR.

Vraiment! vous n'avez pas de sœur? vous n'êtes pas vicomte? vous n'êtes par monsieur de Sanoy? vous n'êtes pas rentier? non, n'est-ce pas?

LAMBERT, croyant avoir affaire à un fou.

Si, je suis tout cela, je suis vicomte, j'ai une sœur, c'est une marquise.

LE DOCTEUR.

Ah! vous vous souvenez, maintenant?

LAMBERT.

Oui, de tout, de tout. (A part.) C'est un fou! C'est un fou!

LE DOCTEUR.

Vous voyez qu'avec un peu de bonne volonté, vous revenez à la raison... La volonté, tout est là... Surtout chez les malades comme vous. Qu'est-ce que vous êtes? Un alcoolique, n'est-ce pas?

LAMBERT.

Ah!

LE DOCTEUR.

Et l'alcoolisme se guérit... Mais à la condition de le vouloir. Voyons, qu'est-ce que vous buvez?

LAMBERT.

Ce que vous voulez!

LE DOCTEUR.

Je vous en prie ; répondez d'une façon précise. Qu'est-ce que vous buvez? du vin... de la bière... des liqueurs... des apéritifs?...

LAMBERT.

Du vin, du vin!

LE DOCTEUR.

Ah! Combien de litres par jour?

LAMBERT.

Vingt!

LE DOCTEUR.

C'est beaucoup! Enfin, nous arriverons tout de même au résultat cherché par une diminution progressive de l'alcool. Je ne crois pas à la suppression radicale du poison... C'est trop brutal...

LAMBERT.

Oui.

LE DOCTEUR.

Nous remplacerons le vin, peu à peu, par de l'eau, du thé, du lait. Aimez-vous le lait?

LAMBERT.

Oui... Oui...

LE DOCTEUR.

Eh bien! tant mieux... Ce sera un peu pénible au commencement ; mais, enfin, vous guérirez, je vous l'affirme. Dans quelques mois, quatre ou cinq, monsieur Lambert aura disparu, et le vicomte de Sanoy me remerciera.

LAMBERT, à part.

Complètement toqué... Je voudrais bien voir le docteur, moi.

SCÈNE X

LES MÊMES, ROBERT.

LAMBERT, apercevant Robert qui entre par la porte de droite.

Ah! Monsieur! Monsieur! Vite! Vite, je vous en prie. Voilà une heure que je suis avec ce fou!

LE DOCTEUR.

Dites donc... Je vais vous en donner du fou, moi!

ROBERT, à Lambert.

Eh bien, qu'est-ce qui vous prend?

LAMBERT, à Robert.

Je veux voir le docteur Garin, voyons! le docteur Garin...

LE DOCTEUR.

C'est moi le docteur Garin!...

ROBERT, montrant le docteur.

Le voici, Monsieur Garin...

LAMBERT, à Robert.

Dites donc, mais vous vous fichez de moi. (Désignant le docteur.) Ça, Monsieur Garin!...

LE DOCTEUR, à Lambert.

Allons, restez tranquille... (A Robert.) C'est l'alcoolique... La chambre est prête?

ROBERT.

Oui, Monsieur Garin, le 23.

LAMBERT.

Mais, nom de nom! Qu'est-ce que cela veut dire?... (A Robert qui s'approche de lui.) Ne me touchez pas.

ROBERT, à Lambert et lui prenant le bras.

Allons, venez.

LAMBERT.

Mais ne me touchez pas... Je ne sais pas ce que vous racontez, avec votre alcoolisme... Voyons! Je suis Monsieur Lambert... J'ai donné un diadème.

LE DOCTEUR, à Lambert.

Ça ne va pas recommencer, hein?

LAMBERT.

Et mon diadème?... Voulez-vous me rendre mon bijou?

ROBERT, avec compassion.

Pauvre diable!

LE DOCTEUR, à Robert.

Complètement toqué!... Pensez: vingt litres par jour!

LAMBERT.

Mais, nom de Dieu! je ne suis pas fou... Je veux que vous me rendiez mon bijou.

LE DOCTEUR.

Il a sa crise...

ROBERT, le tenant toujours par le bras.

Il n'y a qu'à le faire boire.

LE DOCTEUR, prenant l'autre bras de Lambert.

Ça le calmera.

ROBERT.

Du vin?

LE DOCTEUR.

Oui!

ROBERT.

Rouge ou blanc?

LE DOCTEUR.

Je ne sais pas; vous ferez un mélange.

LAMBERT, résistant.

Mais je ne veux pas. Mais je ne bois jamais, jamais!...

LE DOCTEUR, essayant d'entraîner avec Robert M. Lambert vers le jardin.

Oui, allons, venez!

LAMBERT, même jeu.

Non! ne me touchez pas!... ne me touchez pas!...

LE DOCTEUR.

Pas de cris, hein!...

LAMBERT.

Rendez-moi mon bijou!... Ne me touchez pas!... Voleurs! Bandits! Au secours!...

LE DOCTEUR.

En voilà assez!... On va vous mettre la camisole.

Ils entraînent cette fois violemment, dans le jardin, Lambert qui se démène furieusement. Cris : Lâchez-moi! Au secours! — Le docteur : Voulez-vous vous taire... — Robert : Voulez-vous pas crier! — Lambert : Misérables! A moi! Au secours! etc.

Pendant que le docteur, Robert et M. Lambert disparaissent par la porte de droite, l'infirmier, suivi d'Henriette, entre par la porte du fond.

SCÈNE XI

HENRIETTE, L'INFIRMIER.

L'INFIRMIER.

Si Madame veut attendre ici quelques instants, le docteur va venir tout de suite.

HENRIETTE, inquiète.

Mais ces cris?...

L'INFIRMIER.

Ne vous inquiétez pas, Madame : c'est le docteur qui doit donner une consultation.

HENRIETTE.

C'est un malade ?

L'INFIRMIER, allant à la porte fenêtre donnant sur le jardin et par où viennent de sortir Lambert, le docteur et Robert.

Oui... un nouveau, un alcoolique.

HENRIETTE.

Le malheureux!

L'INFIRMIER.

Quelques heures de camisole, cela le calmera.

HENRIETTE, qui est allée, elle aussi, à la porte fenêtre.

Ah! mon Dieu !

L'INFIRMIER.

Quoi donc, Madame?

HENRIETTE, bouleversée.

Ah! mon Dieu, mais c'est mon mari!...

L'INFIRMIER.

Votre mari?

HENRIETTE.

Mais oui... C'est lui que l'on entraîne... que l'on enferme... Je ne veux pas... Mais pourquoi?

L'INFIRMIER.

C'est votre mari, cet alcoolique?

HENRIETTE.

Qu'est-ce que vous racontez?... Je veux mon mari... Il n'est pas alcoolique, vous entendez... Je veux mon mari.

L'INFIRMIER, montrant le docteur qui entre par la porte-fenêtre de droite.

Madame, voici Monsieur Garin.

SCÈNE XII

LES MÊMES, LE DOCTEUR.

HENRIETTE.

Ah! docteur! docteur!

LE DOCTEUR.

Eh bien, quoi? Qu'est-ce qui se passe?

L'INFIRMIER.

Monsieur le Directeur, c'est Madame.

LE DOCTEUR.

Quoi, Madame?

HENRIETTE, au docteur.

C'est vous, le directeur?

LE DOCTEUR.

Oui, Madame.

HENRIETTE.

C'est vous, Monsieur Garin?

LE DOCTEUR.

Mais oui, Madame.

HENRIETTE.

Ah! docteur, mais c'est épouvantable! (Désignant l'infirmier.) Je ne sais pas ce que me raconte cet homme...

LE DOCTEUR, très sérieusement.

Ne faites pas attention, Madame: c'est un idiot.

HENRIETTE, rassurée.

Ah! bon!

L'INFIRMIER, au docteur.

Je suis idiot, maintenant?

LE DOCTEUR, à l'infirmier.

Taisez-vous (il lui tend des papiers) et terminez-moi cette copie, avec les chiffres en rouge. Cela devrait être fini!

L'INFIRMIER, allant s'asseoir à la petite table qui est devant la cheminée à gauche.

Cela va être fait!

HENRIETTE.

Mais docteur, c'est affreux... Mon mari... mon mari!...

LE DOCTEUR.

Votre mari?...

L'INFIRMIER, se levant et au docteur.

Madame...

LE DOCTEUR, à l'infirmier et sévèrement.

Quoi?... Qu'est-ce que vous voulez encore?

L'INFIRMIER, désignant Henriette ; il se rassied.

Madame est la femme du nouveau.

LE DOCTEUR, à l'infirmier.

Sapristi! Vous ne pouviez pas le dire plus tôt... A Henriette. Voyons, Madame, veuillez vous remettre.

HENRIETTE.

Mais, docteur, qu'est-ce que l'on fait à mon mari?

LE DOCTEUR.

Rien, Madame, rien.

HENRIETTE.

Comment, rien? Vous appelez ça rien : mais c'est épouvantable, mais je ne veux pas.

LE DOCTEUR.

Du calme, Madame, du calme...

HENRIETTE.

Je veux voir mon mari!

LE DOCTEUR.

Vous le verrez, Madame, vous le verrez tout à l'heure, quand sa crise sera finie!

HENRIETTE.

Sa crise?... Il a eu une crise?

LE DOCTEUR.

Oui, Madame, mais cela n'est pas grave... On va lui donner à boire ; cela va passer.

HENRIETTE.

Mais une crise de quoi?

LE DOCTEUR.

Mais d'alcoolisme.

HENRIETTE.

Comment, d'alcoolisme?

LE DOCTEUR.

Évidemment, puisque c'est un alcoolique.

HENRIETTE.

Alcoolique?... Mais vous dites les mêmes stupidités que cet idiot.

LE DOCTEUR, *vexé.*

Permettez, Madame. Je suis, moi, le Directeur et je ne puis admettre que vous me parliez sur ce ton.

HENRIETTE.

Monsieur, mon mari n'est pas un alcoolique... Il ne boit que de l'eau; il n'est pas plus malade que vous.

LE DOCTEUR, *gagnant son fauteuil, devant sa table, et s'y asseyant.*

Alors, Madame, s'il n'est pas malade, expliquez-moi donc pourquoi il est ici, et pourquoi, vous-même, vous y êtes venue, voyons?

HENRIETTE, *s'asseyant sur la chaise à gauche de cette table.*

Pourquoi? Mais vous le savez bien: parce que votre sœur nous a dit de venir.

LE DOCTEUR.

Ma sœur?

HENRIETTE.

Oui, Monsieur... Mon mari, qui est malheureuse-

ment très joueur, a eu besoin d'argent ; votre sœur lui a dit que vous lui achèteriez un bijou, un bijou à moi, un diadème. C'est pourquoi il est venu.

LE DOCTEUR.

Pardon, Madame : c'est que je n'ai pas de sœur.

HENRIETTE.

Pas de sœur?... Eh bien, et Madame de Saint-Alain ?

LE DOCTEUR.

Je ne connais pas cette dame.

HENRIETTE.

Ah ! c'est trop fort !

LE DOCTEUR.

Permettez, Madame ; vous êtes bien la vicomtesse de Sanoy ?

HENRIETTE.

Mais pas du tout, je suis madame Lambert, la femme de Monsieur Lambert, Marchand de tableaux.

LE DOCTEUR.

Et la marquise de Châteaubourg ?

HENRIETTE.

Quoi ?

LE DOCTEUR.

La marquise de Châteaubourg ?

HENRIETTE.

La marquise?...

LE DOCTEUR.

Oui, votre belle-sœur.

HENRIETTE.

Mais je n'ai pas de belle-sœur.

LE DOCTEUR.

Madame, étant directeur d'une maison de santé, et devant vivre au milieu d'aliénés, je ne puis, ne veux croire à la contagion des maladies mentales.

HENRIETTE.

Ah!

LE DOCTEUR.

Et c'est fort heureux. Non, Madame, car si j'y croyais, mon diagnostic serait que vous avez gagné la maladie de votre mari.

HENRIETTE.

Ce qui veut dire?

LE DOCTEUR.

Que je tiens vos propos comme incohérents.

HENRIETTE.

Et moi, Monsieur, j'en suis à me demander si je ne suis pas en face d'un fou.

LE DOCTEUR.

Madame!

HENRIETTE.

Monsieur!

LE DOCTEUR, à l'infirmier qui s'esclaffe de rire.

Dites donc, cela vous fait rire?

L'INFIRMIER, redevenant sérieux.

Je ne ris pas. Je souris.

LE DOCTEUR.

Et pourquoi?

L'INFIRMIER.

Parce que je crois avoir compris.

LE DOCTEUR.

Vraiment!... vous avez compris!... voyez-vous ça! Et qu'est-ce que vous avez compris?

L'INFIRMIER.

Que Madame de Saint-Alain et la marquise de Châtaubourg ne doivent être qu'une seule et même personne... (A Henriette.) Elle est brune ou blonde?

HENRIETTE.

Brune, avec des yeux bleu foncé.

LE DOCTEUR, (à Henriette.)

Assez grande, l'air distingué?

HENRIETTE.

Oui. Le nez un peu fort.

LE DOCTEUR.

Avec un grain de beauté?

HENRIETTE.

Au-dessus du menton.

L'INFIRMIER.

C'est elle!

HENRIETTE.

C'est elle!

LE DOCTEUR.

Ah! nom de Dieu! (Se repreuant et, confus, à Henriette.) Je vous demande pardon, Madame.

HENRIETTE.

Oh! j'allais le dire.

LE DOCTEUR, à l'infirmier et sévèrement.

Et pourquoi cette histoire?

L'INFIRMIER.

Mais, docteur, pour voler le bijou... Ce malheureux criait qu'il voulait son diadème, parce que c'est à elle qu'il l'a remis quand vous les avez laissés seuls ici, et elle a filé avec.

HENRIETTE.

C'est ça!

LE DOCTEUR.

Parfaitement ça.

HENRIETTE.

Une voleuse!

L'INFIRMIER.

Je m'en étais douté, d'ailleurs...

LE DOCTEUR, à l'infirmier.

Allez le chercher, au lieu de tenir des discours; amenez-le...

L'INFIRMIER, sortant par la porte du fond.

Oui, Monsieur le Directeur.

SCÈNE XIII

Les Mêmes, moins L'INFIRMIER.

HENRIETTE.

Il est intelligent, cet homme-là.

LE DOCTEUR.

Oui, il comprend facilement.

HENRIETTE.

Et c'est un idiot ?

LE DOCTEUR.

Oui, Madame, depuis vingt ans.

HENRIETTE.

C'est extraordinaire.

LE DOCTEUR.

Pourquoi ? Il y a tant de gens qui passent pour des gens d'esprit et qui ne sont que des imbéciles ! Madame, je suis désolé, plus que désolé de ce qui est arrivé ; mais, je vous en conjure, du calme, quand vous reverrez votre mari.

HENRIETTE.

Soyez tranquille.

LE DOCTEUR.

Je m'excuse auprès de vous et je m'excuserai auprès de M. Lambert de ce qui est arrivé ; mais, vraiment, c'est très difficile, surtout pour nous autres aliénistes, de discerner des signes de raison chez un individu que l'on nous présente comme fou.

SCÈNE XIV

LE DOCTEUR, HENRIETTE, LAMBERT.

LAMBERT, très surexcité, entre par la porte de gauche ; il est dans un état pitoyable ; ses cheveux sont collés à plat et ruissellent d'eau ; on vient de le doucher ; son faux-col est arraché ; il n'a plus de cravate.

Ah ! vous voyez... cette erreur, cette épouvantable erreur, Monsieur. Votre infirmier vient de m'expliquer.

LE DOCTEUR.

Oui, Monsieur, et j'en suis navré.

LAMBERT, apercevant sa femme et toujours très surexcité, pleurant presque.

Ah ! ma chérie, ma pauvre chérie, si tu savais... Ah ! ma chérie !...

HENRIETTE, très froide.

Oui... c'est délicat ce que tu as fait.

LAMBERT, stupéfait.

Quoi ?

HENRIETTE.

C'est délicat de m'avoir pris mon diadème, malgré ma défense.

LAMBERT.

Malheureuse ! Tu ne sais pas ce qui m'est arrivé.

HENRIETTE.

C'est bien fait !

LAMBERT.

Bien fait ?

HENRIETTE.

Oui, cela t'apprendra.

LAMBERT.

Ah ! ça, c'est plus fort que tout... On m'enferme, on me ligotte, on me passe la camisole, on me bouscule, on me maltraite, on me bat, on veut me forcer à boire du vin dont j'ai horreur, on dit que je suis fou... et tu trouves que c'est bien fait ?

HENRIETTE.

Parfaitement !

LAMBERT.

Tiens, je ne trouve pas de mots !... tiens, tu es une sans cœur.

HENRIETTE.

Et toi un serin.

LAMBERT.

Répète un peu.

LE DOCTEUR.

Oh! voyons, du calme...

HENRIETTE.

Cela t'apprendra à vouloir faire le malin, à ne pas m'écouter; je t'avais défendu de venir ici... je t'avais défendu de prendre ce bijou, hein ?

LAMBERT.

Mais, malheureuse, tu ne sais pas!

HENRIETTE.

Je sais tout. Je sais que tu as été roulé...

LAMBERT, au docteur.

Par votre sœur.

LE DOCTEUR.

Mais je n'ai pas de sœur.

LAMBERT.

Comment! madame de Saint-Alain n'est pas votre sœur ?

HENRIETTE.

Une aventurière ! Je te l'avais dit.

LAMBERT.

Tu m'agaces...

LE DOCTEUR.

Il fallait être idiot pour croire que cette femme était ma sœur.

LAMBERT.

Vous avez bien cru qu'elle était la mienne !

LE DOCTEUR.

Je suis médecin, moi, Monsieur.

LAMBERT.

C'est épouvantable, j'en suis de dix-huit mille francs...

HENRIETTE.

Ça n'est pas vrai.

LAMBERT.

Comment, ça n'est pas vrai?

HENRIETTE.

Non!

LAMBERT.

Enfin il m'a coûté huit mille francs.

HENRIETTE.

Eh bien, ce n'est pas dix-huit...

LAMBERT.

Eh bien, j'en suis de huit mille francs.

HENRIETTE.

Ça n'est pas vrai!

LAMBERT.

Comment, ça n'est pas vrai? Je te dis que si!

HENRIETTE.

Non.

LAMBERT.

Oh! Seigneur, moi qui ai échappé aux griffes d'un médecin aliéniste...

LE DOCTEUR.

Eh! là! Eh! là!

LAMBERT.

Vous allez voir que cette femme va me rendre fou! Je te répète que ce diadème valait huit mille francs.

HENRIETTE.

Et moi, je te dis que non! Je te dis que ce n'est pas vrai!

LAMBERT.

Pas vrai! mais pourquoi?

HENRIETTE.

Parce que les pierres en étaient fausses.

LAMBERT.

Fausses?... Et depuis quand?

HENRIETTE.

Depuis le jour où j'ai fait remplacer les vraies pierres par des fausses.

LAMBERT.

Et pourquoi faire?

HENRIETTE.

Pour avoir de l'argent.

LAMBERT.

De l'argent... Tu as eu besoin d'argent?

HENRIETTE.

Oui.

LAMBERT.

Pourquoi faire?

HENRIETTE.

Pour jouer.

LAMBERT.

Pour jouer? Pour jouer!... toi, toi... (Au docteur.) Et voilà une femme, Monsieur, qui me faisait des scènes parce que je jouais!

LE DOCTEUR.

Elle cachait son jeu.

HENRIETTE.

C'est la seule façon de gagner.

LAMBERT.

Tu as gagné?

HENRIETTE.

Oui, et plus que ne vaut le diadème.

LAMBERT.

Tu as gagné!... Ah! ça, c'est plus fort que tout... Ah! tu as gagné... Eh bien je te pardonne... j'oublie tout! (Au docteur.) Je vous pardonne même à vous.

LE DOCTEUR.

Cette maison porte bonheur.

LAMBERT, à Henriette.

Et tu as joué sur quoi?

HENRIETTE.

Sur les numéros pleins, en me couvrant sur les douzaines... un système infaillible... en prenant, pour premier numéro, le nombre des messieurs chauves assis à table.

LE DOCTEUR.

Je connais le système; seulement, Madame... il vaut toujours mieux se couvrir sur les transversales.

LAMBERT.

Je suis de l'avis du docteur.

HENRIETTE.

Tu es de l'avis du docteur pour ne pas être du mien.

LE DOCTEUR.

Pardon, voulez-vous me permettre...

HENRIETTE.

Mais non, Docteur, avec les transversales, vous avez moins de chances.

LAMBERT.

Mais non.

HENRIETTE.

Oh! toi, tu ne sais pas jouer.

LAMBERT.

Avec ça... J'ai assez perdu.

LE DOCTEUR, prenant sur la table, devant la cheminée, les papiers sur lesquels travaillait tout à l'heure l'infirmier.

Mais non, Madame, j'ai là tout un travail que je viens de faire recopier. C'est une étude sur la roulette. Les chiffres en rouge indiquent les numéros rouges.

HENRIETTE.

Parfaitement.

LE DOCTEUR.

Eh bien, je suis arrivé à résumer en formules simples les observations de plusieurs années; les transversales...

HENRIETTE.

Docteur, sur le papier, on a toujours raison.

LAMBERT, à sa femme.

Si tu parles tout le temps.

LE DOCTEUR, il descend la petite table qui est devant la cheminée, devant le canapé à gauche: Henriette, sur l'invitation du docteur, s'assied sur le canapé: Lambert s'assied en face d'elle sur une chaise.

Mais non, Madame, il n'y a pas que sur le papier; tenez, prenez la peine de vous asseoir, et vous aussi,

Monsieur; j'ai là de quoi vous convaincre... Voici une roulette. (Le docteur est allé chercher, dans un des tiroirs du cartonnier, une roulette qu'il vient mettre sur la table, tout en parlant et très vivement.)

LAMBERT.

Une roulette.

LE DOCTEUR, s'asseyant, face au public, devant la table, ayant à sa gauche Lambert et, à sa droite, Henriette.

Mais oui, vous comprenez, c'est scientifique; nous allons faire une partie : vous allez voir si je suis sûr de ce que j'avance.

LAMBERT.

C'est qu'il est tard.

LE DOCTEUR; tout en parlant, il fait tourner la roulette.

Vous resterez à dîner, sans cérémonie... Je vous dois bien ça...

HENRIETTE.

Mais oui, nous pouvons rester dîner; ça nous changera de l'hôtel.

LAMBERT, avec une grimace.

Oui, mais ce vin, tout à l'heure, ça m'a un peu troublé.

LE DOCTEUR, vivement.

Quoi, ce vin?... Il est très bon : c'est du vin naturel.

HENRIETTE, à son mari.

Pour une fois, ça ne peut pas te faire de mal.

LE DOCTEUR.

Là! vous y êtes?... Faites vos jeux, en vous basant sur mes barêmes.

LAMBERT.

Rien ne va plus !...

HENRIETTE, regardant la roulette.

Vingt-trois, rouge... impair et passe.

LAMBERT, consultant le papier que lui a remis le docteur.

J'aurais gagné, si j'avais joué.

HENRIETTE, même jeu.

Et moi, j'aurais perdu.

LE DOCTEUR.

Oui, seulement, vous voyez qu'en vous couvrant sur les transversales au lieu des douzaines, et en jouant un autre numéro...

HENRIETTE.

Ça n'est pas malin, en jouant un autre numéro.

LAMBERT.

Mais laisse donc parler le docteur !

Les trois dernières répliques sont dites, en même temps, pendant que le rideau baisse.

RIDEAU.

L'AVENTURE

COMÉDIE EN DEUX ACTES

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur la scène du Théatre Antoine, le 24 Octobre 1902.

Cette Comédie a été éditée séparément à la Librairie Théâtrale.

PERSONNAGES

ROBERT	MM. NUMÈS.
HECTOR	KEMM.
PIERRE	MOSNIER.
UN COMMISSAIRE DE POLICE	DEGEORGE.
DEUX AGENTS	
ALICE	Mmes MIERIS.
MADAME NOYEUX	MILLER.
JEANNE	BARSANGE.
JULIE	MARLEY.
MADAME GÉROT	BARNY.

Le premier acte se passe chez Robert ; le second chez Alice.

Pendant tout le premier acte, Alice doit donner l'impression d'une véritable jeune fille.

L'AVENTURE

ACTE PREMIER

Petit salon élégant. Portes dans le fond. Cheminée à gauche. Chaises et fauteuils devant la cheminée. A droite, premier plan, une table. Canapé à droite de cette table et fauteuil à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

ROBERT, PIERRE.

Les deux hommes sont assis devant la cheminée.

ROBERT.

Mon cher, de la façon la plus simple ; un matin, je flânais sur les boulevards, quand, à la hauteur de l'avenue de l'Opéra, je croise une blonde... non mais... ravissante. Je la suis ; je lui parle ; elle ne me répond pas. Le lendemain, j'étais là au même endroit. Elle arrive. Je la suis ; je lui parle ; elle ne me répond pas. Le surlendemain, même histoire : elle arrive. Je la suis ; je lui parle. Elle ne me répond pas.

PIERRE.

Pardon! Ce manège a duré combien de temps?

ROBERT.

Huit jours.

PIERRE.

Alors passe tout de suite au neuvième?

ROBERT.

Si tu veux!... Donc le neuvième jour, elle arrive; je la suis; je lui parle; elle se retourne, me regarde, sourit et finit par me répondre.

PIERRE.

Bref?

ROBERT.

Bref! un mois après j'amenais ici cette jeune fille.

PIERRE.

C'est une jeune fille?

ROBERT.

Plus maintenant. Mais c'en était une.

PIERRE.

Fichtre! Et cela dure depuis?

ROBERT.

Sept mois. Et je l'aime, tous les jours, davantage. Elle n'est pas seulement jolie, mais elle est intelligente, bonne, confiante.

PIERRE.

Collégien!

ROBERT.

Collégien toi-même; pourquoi suis-je un collégien? Parce que j'aime une femme?

PIERRE.

Non ! mais, parce que tu t'emballes.

ROBERT.

Je ne peux pourtant pas te dire que j'aime une femme tout en t'assurant qu'elle me répugne.

PIERRE.

Bien entendu ! Et elle ?

ROBERT.

Quoi, elle ?

PIERRE.

Elle t'aime ?

ROBERT.

Dame, je le suppose.

PIERRE.

C'est une quoi ?

ROBERT.

Hein ?

PIERRE.

Ouvrière ? Petite femme ?

ROBERT.

C'est une jeune fille de famille du meilleur monde : elle vit chez ses parents ou plutôt chez sa mère ; son père est mort il y a deux ans. C'était un fonctionnaire. Quant à sa mère, c'est une femme tout ce qu'il y a de plus distingué, menant une vie très simple, adorant sa fille qui lui ressemble, d'ailleurs, étonnamment. On les prendrait pour deux sœurs.

PIERRE.

Tu vois souvent la mère ?

ROBERT.

Tu es fou !.. Je ne l'ai jamais vue : je ne la connais pas. Je tiens ces renseignements de la petite ; mais

si la mère savait que sa fille a une liaison, ce serait terrible! C'est une femme très à principes. Tu ne t'imagines pas les précautions que prend Alice pour venir ici.

PIERRE.

Riches?

ROBERT.

Pas précisément riches, mais bien à leur aise : elles ont un appartement très coquettement meublé.

PIERRE.

Tu y es allé?

ROBERT.

Jamais!... Comment veux-tu que j'y sois allé?... C'est Alice qui me l'a dit... Elles payent un loyer de deux mille cinq.

PIERRE.

Dans quelle rue?

ROBERT.

Ça, je ne sais pas.

PIERRE.

Comment, tu ne sais pas où elle habite?

ROBERT.

Non! je sais que c'est dans le quartier de l'Étoile, c'est tout.

PIERRE, surpris.

Tiens!

ROBERT.

Elle a tellement peur de sa mère que, par crainte d'une indiscrétion, s'imaginant peut-être, — tu sais comment sont les femmes, — que je commettrais la sottise de lui écrire, elle n'a pas voulu me donner son adresse.

PIERRE.

Tu me disais qu'elle était si confiante?

ROBERT.

Elle l'est, elle l'est excessivement. Je sais, heure par heure, ce qu'elles font, elle et sa mère. Je sais qui elles reçoivent, chez qui elles vont. Certainement, je serais de la famille que je ne serais pas plus au courant de leur vie que je ne le suis.

PIERRE.

Oui; et tu n'as pas eu l'idée de la suivre?

ROBERT.

Si! j'en ai eu l'idée; seulement je ne l'ai pas fait, parce que, si elle s'en était aperçue, c'était la rupture.

PIERRE, insinuant.

Veux-tu que, discrètement, j'ouvre une petite enquête?

ROBERT, vivement.

Ah! non! hein! Je t'en prie, laisse-moi tranquille avec tes petites enquêtes. Je suis très heureux ainsi: je ne tiens pas à me brouiller avec Alice... Si j'avais voulu une enquête, j'en aurai parlé à notre ami Dantin.

PIERRE.

Comment va-t-il?

ROBERT.

Très bien; c'est toujours le plus fringant des commissaires de police.

PIERRE.

Il y a une éternité que je ne l'ai vu.

ROBERT.

J'étais à l'Opéra, hier, avec lui: il était de service: il m'a emmené.

PIERRE.

Il fait toujours de la musique ?

ROBERT.

De la musique, des romans, des vaudevilles ; il n'y a qu'une chose qu'il ne fasse pas : c'est la police dans son quartier.

PIERRE, riant.

Eh ! bien, s'il t'entendait.

La concierge entre par la porte du fond.

SCÈNE II

LES MÊMES, LA CONCIERGE.

LA CONCIERGE.

Monsieur...

ROBERT.

Qu'est-ce qu'il y a, Madame Gérot ? (A Pierre.) Tu permets ?

LA CONCIERGE, bas à Robert.

Monsieur, c'est Mademoiselle.

ROBERT, bas.

Ah ! sapristi... Où est elle ?

LA CONCIERGE, même jeu.

Dans ma loge... Comme vous n'étiez pas seul... je lui ai dit que je ne savais pas si vous y étiez et je suis montée vous prévenir.

ROBERT.

Vous avez bien fait... Eh ! bien, priez-la de monter.

LA CONCIERGE.

Bien, Monsieur.

Elle sort.

SCÈNE III

PIERRE, ROBERT.

ROBERT, très agité.

Dis donc, mon vieux, c'est elle. C'est curieux. Je ne l'attendais pas.

PIERRE.

Faut-il m'en aller?

ROBERT.

Mais naturellement. (Lui tendant son chapeau.) Tiens, ton chapeau.

PIERRE.

Merci.

ROBERT, le poussant vers la porte.

Vite! vite!

PIERRE, allant à la porte.

Voilà!

ROBERT, le retenant.

Ah! il ne faut pas qu'elle te croise dans l'escalier.

PIERRE.

Je ne peux pourtant pas sauter par la fenêtre.

ROBERT.

Bien entendu! Seulement, au lieu de descendre, tu vas monter un étage... Tu attendras sur le palier qu'elle soit entrée; quand tu entendras la porte d'ici se refermer, tu descendras... Tu as compris?

PIERRE.

Oui, j'ai compris... Mais tu en fais des histoires!

ROBERT, ouvrant la porte.

Je n'ai pas à me gêner avec un vieil ami comme toi... Va donc!

Pierre sort.

SCÈNE IV

ROBERT, seul, puis ALICE.

Robert resté seul va vite devant une glace, sort une petite brosse, s'arrange les cheveux, la barbe, et puis va à la porte du fond et l'ouvre; paraît Alice.

ROBERT, très ému.

Ah! que c'est gentil! que c'est gentil!... La bonne surprise!...

ALICE, enlevant sa voilette.

Tu ne m'attendais pas?

ROBERT.

Mais non.

ALICE.

Nous sommes sorties, maman et moi, aussitôt après déjeuner... Maman avait des visites à faire. J'ai prétexté un mal de tête pour ne pas l'accompagner. Elle m'a laissée seule; j'ai dit que j'allais me promener dans l'avenue du Bois... et voilà!...

ROBERT.

Et voilà! Eh bien, c'est mignon comme tout, cela.

Il veut l'embrasser; elle l'arrête.

ALICE.

Oh! non; si tu savais ce qu'il y a...

ROBERT.

Qu'est-ce qu'il y a?

ALICE.

Il y a... Il y a... que ça y est....

ROBERT.

Hein?

ALICE, très simplement.

Je suis enceinte!

ROBERT, bouleversé.

Non?

ALICE.

Si, mon ami.

ROBERT, s'écroulant sur une chaise.

Ah! mon Dieu! mon Dieu!...

ALICE.

Voyons, remets-toi.

ROBERT.

Ah! ma pauvre chérie, ma pauvre chérie!... Ah! ma pauvre petite Alice!

Il fond en larmes.

ALICE.

Voyons, ne pleure pas.

ROBERT, pleurant.

Vois-tu, c'est plus fort que moi... c'est nerveux... Ah! ma pauvre petite Alice... Mais voyons, ce n'est pas tout ça : il faut demeurer calme et envisager froidement la situation; ta mère ne sait rien encore?

ALICE.

Non!

ROBERT, la voix toujours entrecoupée de sanglots. Se levant.

Bon!... d'ailleurs, tout compte fait... il vaut mieux qu'il en soit ainsi... Au moins, cela précipitera les événements.

ALICE, toujours très calme.

Quels événements?

ROBERT.

Écoute, ma chérie, tu n'as rien à craindre. Tu as devant toi non seulement un honnête homme, mais un galant homme... tu entends : un galant homme. Je connais mon devoir. Je n'y faillirai pas. Je vais aller trouver ta mère; je lui dirai toute la vérité...

ALICE, sursautant.

Tu es fou, non, mais tu es fou!

ROBERT.

Laisse-moi continuer... Et que je veux t'épouser.

ALICE.

Mais c'est tout à fait impossible!

ROBERT.

Pourquoi?

ALICE.

Non, mais je te vois arriver devant maman, devant maman que tu ne connais pas, lui tirer une belle révérence et lui dire : « Madame, je suis l'amant de votre fille. » — Ah! non, ce serait plutôt gentil!

ROBERT.

Mais, enfin, es-tu enceinte ou ne l'es-tu pas?

ALICE.

Si, je le suis; et puis après?

ROBERT.

Et puis après... Alors tu t'imagines que, moi, j'aurai débauché une jeune fille, et que je l'abandonnerai?... Ah! non! Ah! non!

ALICE.

Mon ami, cette jeune fille savait ce qu'elle faisait. Elle s'est donnée à toi librement: tu ne lui dois rien.

ROBERT.

Je ne lui dois rien... Je ne te dois rien... En voilà une théorie!

ALICE.

C'est la mienne!

ROBERT.

Tu es inconcevable, en vérité! Comment! tu es ma maîtresse; je te propose de t'épouser et tu refuses! C'est donc qu'il y a des choses, des choses...

ALICE.

Quelles choses?

ROBERT.

Est-ce que je sais? Dailleurs, tout dans notre liaison est extraordinaire! Car, enfin... je ne connais rien de toi.

ALICE.

Eh bien, qu'est-ce qu'il te faut?

ROBERT.

Je m'entends! Je veux dire que, depuis bientôt sept mois que nous nous voyons... je ne sais, ni qui tu es, ni ce que tu fais, ni où tu demeures, ni même ton nom, car tu m'as tout juste dit que tu t'appelais Alice.

ALICE.

Et puis après? Ma parole! Tu parles comme une feuille de recensement. Mon nom! Mon adresse! Est-que tout cela est utile... pour... faire... pour faire ce que nous faisons ordinairement. .

ROBERT, choqué.

Tu ne tiens pas le langage d'une jeune fille.

ALICE.

Oh! une jeune fille est rarement dans ma position.

ROBERT.

Tu me déconcertes, en vérité. Enfin! mets-toi à ma place. Toutes les fois que tu me quittes, je me demande si je te rèverrai. Quand tu restes, comme l'autre semaine, un jour sans venir, je ne sais plus que penser, je ne sais plus que faire... où te voir... où t'écrire...

ALICE.

Et la poste restante? Est-ce que tu ne m'y as pas souvent écrit?

ROBERT.

C'est entendu! Mais n'empêche que, le jour où la fantaisie te prendrait de ne plus me voir, eh bien! mais, ça serait fini.

ALICE.

Oui, irrévocablement fini. Et c'est précisément, si tu veux le savoir, ce qui fait, pour moi, le charme de notre liaison. D'ailleurs, de quoi te plains-tu? Est-ce que telles n'ont pas été nos conventions?

ROBERT.

Pardon!...

ALICE.

Un jour je me suis laissé emmener chez toi, ici, là où nous sommes ; et ce que tu me demandas de te donner, souviens-toi, ne fut ni mon nom, ni mon adresse.

ROBERT.

Évidemment !... Mais enfin... ma chérie...

ALICE.

Laisse-moi continuer. Je t'ai dit ceci : « Je me donne à vous librement... Je veux que vous m'aimiez tant qu'il me plaira d'être aimée... Ne cherchez pas à savoir d'où je viens et où je vais ; prenez-moi comme on prend une fleur, sans se soucier ni de l'endroit où elle a pu éclore, ni de celui où elle mourra. »

ROBERT.

Tout cela, c'est des phrases ! Et d'ailleurs, à ce moment-là, je ne t'aimais pas comme je t'aime aujourd'hui.

ALICE.

Et pourtant tu me disais que jamais tu n'avais autant aimé et que jamais tu n'aimerais autant.

ROBERT.

Qu'est-ce que cela prouve ?

ALICE.

Que la vérité du moment est rarement la vérité.

ROBERT.

Tu parles, ma chérie, comme une personne ayant une très grande expérience ; tu oublies que tu n'es qu'une enfant.

ALICE.

Chez la femme, l'instinct supplée à l'expérience.

ROBERT.

Je sais que tu trouveras toujours des raisons qui n'en sont pas.

ALICE.

Ce sont les meilleures.

ROBERT.

Il ne s'agit pas de se payer de mots : il faudra bien avouer à ta mère...

ALICE.

Je ne veux rien avouer.

ROBERT.

Voyons !... Tu parles comme une innocente : il arrivera un moment où ta mère s'apercevra de ton état.

ALICE.

Maman ne s'apercevra de rien... Je ferai tout, tu entends : tout, pour qu'elle ne s'aperçoive de rien.

ROBERT, avec une émotion grave.

Oh ! pardon... là, je t'arrête... Je crois comprendre... Eh bien ! jamais, tu m'entends : jamais, je ne me prêterai à une chose que je considère, moi, comme un crime.

ALICE.

Qu'est-ce que tu veux dire ?

ROBERT, même jeu.

Je veux dire que tu as été mal conseillée... et que l'on n'a pas le droit, pour quelque cause que ce soit, de supprimer la vie du petit être...

ALICE, éclatant de rire.

Ah ! ça, non ! mais tu deviens fou ! Je n'ai pas été

conseillée du tout, et je n'ai jamais eu l'intention, comme tu le crois, de... enfin ! de supprimer qui que ce soit. Non, mon ami, rassure-toi... D'ici quelque temps... avant qu'on ne s'aperçoive de mon état... j'irai tout bonnement chez tante Agathe... Elle possède là-bas, dans le Midi, une propriété...

ROBERT, très étonné.

Tu ne me l'avais jamais dit.

ALICE.

Eh ! bien, je te le dis, voilà tout ! Tante Agathe est la bonté même ; je lui ai tout avoué, et c'est elle-même qui m'a proposé cette solution.

ROBERT.

Quand donc lui as-tu dit cela ?

ALICE.

Mais hier, en sortant de chez le médecin.

ROBERT.

Et tu ne crains pas que le médecin aille tout raconter à ta mère ?

ALICE.

Tu penses que je n'ai pas été voir le médecin de la famille ; d'autant plus que je me doutais bien un peu de ce que j'avais en y allant.

ROBERT.

Et comment ?

ALICE.

Il y a quelques jours, j'ai vu Henriette, une amie de pension qui est mariée depuis deux ans ; comme je lui disais ce que j'éprouvais : « Ma petite, m'a-t-elle « répondu, c'est curieux, mais si tu n'étais pas jeune

« fille, je te dirais que tu vas devenir maman... » Tu penses si cela m'a mis la puce à l'oreille.

ROBERT.

Oui... (Un temps et un peu méfiant.) C'est vrai tout cela?

ALICE.

Quoi?

ROBERT.

Toutes ces histoires?... (Se levant et énervé.) Est-ce que je sais, moi? Tu me parles d'un tas de gens que je n'ai jamais vus... Henriette, tante Agathe... est-ce que je sais seulement s'ils existent!

ALICE, indignée.

S'ils existent! Alors tu crois que je mens?

ROBERT, s'excusant.

Je ne dis pas cela.

ALICE, même jeu.

Si! si! Je mens... n'est-ce pas?... Je suis une menteuse, une menteuse...

Elle éclate en sanglots.

ROBERT.

Mais, ma chérie, voyons, calme-toi.

ALICE.

Non! non!... c'est trop fort! Me traiter de menteuse!

ROBERT.

Ma petite Alice, je t'en prie.

ALICE, tombant sur la chaise près de la table.

Non, laisse-moi... Mettre en doute ce que je dis... Oh! non vrai, je ne m'attendais pas à cela.

ROBERT.

Voyons, ne pleure pas, je t'en prie, dans ta situation... Tu vas te rendre malade.

ALICE.

Oh ! je voudrais mourir.

ROBERT, très câlin.

Veux-tu bien te taire, méchante... Ce que je te dis là, c'est parce que je t'aime, parce que je t'adore, mais je te crois.

ALICE.

Non, non, tu ne me crois pas !

ROBERT.

Mais si, mais si... J'aurais simplement voulu un peu moins de mystère.

ALICE.

Ah ! mon Dieu ! Mais il n'y a pas de mystère.

ROBERT, à genoux devant Alice.

Eh ! bien, non, là, il n'y a pas de mystère... Là, tu vois, je te crois... Mais ne pleure plus... ma bonne chérie... Je te demande pardon...

ALICE, avec encore des sanglots dans la voix.

Tu comprends que, si maman venait à apprendre ce qui s'est passé, ce serait épouvantable ; d'autant plus que la pauvre femme est très nerveuse, très impressionnable. Elle en mourrait. Tante Agathe l'a compris tout de suite. Je te jure que je te dis la vérité.

ROBERT.

Je te crois, ma chérie, je te crois et je te demande pardon... là.

ALICE, souriant.

Dites que vous ne le ferez plus et que vous me croirez toujours.

ROBERT, faisant l'enfant.

Je ne le ferai plus et je vous croirai toujours.

ALICE.

Méchant !

ROBERT.

Quand penses-tu partir pour le Midi ?

ALICE.

Je ne sais pas encore ; mais pas avant une quinzaine.

ROBERT.

Quand tu seras là-bas, j'irai te voir.

ALICE

Mais naturellement... Se levant. Quelle heure as-tu ?

ROBERT, toujours à genoux.

Trois heures vingt... Tu as le temps.

ALICE.

Non ! mon chéri... Il faut que je m'en aille.

ROBERT, se relevant.

Déjà !

ALICE, allant devant la glace de la cheminée et arrangeant son chapeau.

Je reviendrai demain ; d'ailleurs, aujourd'hui, ce n'était pas notre jour.

ROBERT.

C'est vrai ; mais, pourquoi es-tu si pressée ?

ALICE.

Maman m'a donné rendez-vous à quatre heures : tu sais qu'elle n'aime pas attendre.

ROBERT, très simplement et très sérieusement.

Comment va-t-elle, ta mère?

ALICE.

Beaucoup mieux, je te remercie.

ROBERT, même jeu.

Les douleurs ont disparu?

ALICE, reprend sa voilette et la remet.

Complètement.

ROBERT, même jeu.

Tu as fait ce que je t'ai dit : tu l'as fait transpirer?

ALICE.

Parfaitement! Et elle s'en est trouvée fort bien.

ROBERT.

Parbleu! Et hier, qu'est-ce que vous avez fait le soir?

ALICE.

Nous sommes restées à la maison tout bonnement.

ROBERT.

Vous deviez aller au théâtre.

ALICE.

Nous devions y aller; seulement maman s'est trouvée fatiguée après dîner... Et puis il a fait si vilain temps que, ma foi, nous n'avons pas eu le courage de sortir. J'ai pianoté un peu et, à onze heures, j'étais au dodo.

ROBERT.

Vous n'avez eu aucune visite?

ALICE, se retournant.

Aucune! Tante Agathe nous avait promis de venir

dîner et, au dernier moment, elle nous a fait faux bond. D'ailleurs, avec elle c'est toujours la même chose... C'est assommant pour les domestiques.

ROBERT.

Êtes-vous contentes de Rosalie?

ALICE.

Peuh! ce n'est pas une perle: mais, enfin, elle cuisine bien.

ROBERT.

C'est énorme!

ALICE.

Tiens!

ROBERT, l'embrassant.

Surtout pour une petite gourmande comme toi!

ALICE.

Pour sûr! Moi, j'aime ce qui est bon... Au revoir, mon chéri.

ROBERT.

Au revoir, ma chérie!... Plus fâchée?

ALICE.

Non! A demain. Au revoir!

ROBERT.

Au revoir, mon coco.

Tous deux se dirigent vers la porte.

Le rideau baisse pendant ces deux dernières répliques.

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

Petit salon. — Portes à droite et à gauche en pans coupés. Au fond, meuble, table ou piano. A droite, deuxième plan, petite porte; à droite, premier plan, cheminée. A gauche, premier plan, fenêtre; devant cette fenêtre, table et chaises. A droite, un canapé face au public. Tableaux, gravures, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

HECTOR, MADAME NOYEUX, ALICE

Au lever du rideau, Madame Noyeux est assise sur le canapé. Alice, ayant la même toilette qu'à l'acte précédent, mais sans chapeau, travaille à ses côtés à un ouvrage de broderie. Hector, debout devant la cheminée, fume une cigarette.

HECTOR.

Alors, elle vous a écrit qu'elle viendrait dîner ce soir?

MADAME NOYEUX.

Elle ne m'a pas écrit. Je l'ai rencontrée.

HECTOR.

Cet après-midi?

MADAME NOYEUX.

Mais oui, mon enfant; comme j'allais au rendez-

vous que m'avait donné Alice, rue Taitbout, je m'entends appeler : « Madame Noyeux! » Je me retourne : c'était Jeanne. — « Voulez-vous de moi à dîner ce soir?... Je suis seule? »

ALICE.

Eh bien, et son mari?

MADAME NOYEUX.

Il est parti deux jours en province, pour affaires... Ma foi, écoutez : j'ai cru vous faire plaisir, à tous les deux, en lui disant de venir.

ALICE.

Tu as très bien fait, maman; je suis enchantée de la voir ce soir!

MADAME NOYEUX.

Oui, mais ton mari n'a pas l'air enchanté, lui.

ALICE.

Hector?

HECTOR.

Moi?... Pourquoi cela?... Je suis très content, seulement...

ALICE.

Seulement, quoi?

HECTOR.

Aurons-nous assez à dîner?

ALICE.

Mais oui.

HECTOR.

Si j'avais su, j'aurais apporté quelque chose.

MADAME NOYEUX.

Ne vous inquiétez donc pas!... Je suis passée chez le pâtissier, et j'ai commandé un pâté dont vous me direz des nouvelles.

ALICE.

Tu as eu tort, maman : il y avait bien assez.

HECTOR.

Mais non, mais non... Ta mère a bien fait... Les pâtés, c'est tout à fait mon affaire.

ALICE, à Hector.

Naturellement! Cela t'est défendu.

MADAME NOYEUX.

Le fait est que c'est très mauvais pour vos douleurs.

HECTOR.

Mes douleurs... Depuis que j'emploie le remède d'Alice (il s'assied sur une chaise devant la cheminée) la transpiration, je n'en ai plus.

ALICE.

Ah! tu vois!

MADAME NOYEUX, à sa fille.

Qu'est-ce qui t'a indiqué cela?

ALICE.

Je ne sais plus; c'est un remède de bonne femme que j'ai lu quelque part.

HECTOR, regardant sa montre.

Écoutez, vous direz ce que vous voudrez, mais Jeanne est en retard.

ALICE, à son mari.

Quelle heure as-tu?

HECTOR.

Six heures et demie.

ALICE.

Tu avances certainement.

HECTOR.

Pas du tout!

MADAME NOYEUX, tirant sa montre.

Mes enfants, il est exactement six heures dix.

HECTOR.

Je ne pourrai pas attendre aussi longtemps.

ALICE.

Nous n'allons, pourtant, pas nous mettre à table sans elle?

HECTOR.

Bien entendu! Seulement je vais manger quelque chose.

MADAME NOYEUX.

Pour vous empêcher de dîner, n'est-ce pas?

ALICE.

Maman a raison. Ne prends rien maintenant : ça te couperait l'appétit... Voyons, sois raisonnable...

HECTOR.

Nous avons une façon de vivre!... Je trouve que l'on devrait manger quand on a faim.

MADAME NOYEUX.

Il faut manger aux heures des repas!

HECTOR.

Ce sont les cuisinières qui disent cela.

MADAME NOYEUX.

Ce sont les hygiénistes.

ALICE, à Hector.

Comment se fait-il que tu aies si faim?

HECTOR.

Je ne sais pas... C'est, peut-être, parce que j'ai quitté le bureau plus tôt... J'ai marché... ça m'a creusé.

ALICE.

Où es-tu allé?

HECTOR.

Je suis passé chez le médecin.

MADAME NOYEUX, vivement.

Au sujet d'Alice?

HECTOR.

Précisément!

ALICE.

C'était inutile!

MADAME NOYEUX.

Laisse donc parler ton mari, voyons! (A Hector.) Qu'est-ce qu'il vous a dit?

HECTOR.

Eh bien, mais qu'il avait examiné Alice et il m'a

confirmé la bonne nouvelle. Dans quelques mois, ma femme m'aura donné un héritier...

ALICE, riant.

... ou une héritière.

HECTOR.

Non! Il m'a assuré que ce serait un garçon.

MADAME NOYEUX.

Si j'avais su, je serais allée avec vous.

ALICE, à Mme Noyeux.

Mais pour quoi faire, maman?

MADAME NOYEUX.

Pour savoir s'il te trouvait bien.

HECTOR.

Je le lui ai demandé, comme bien vous pensez... « Votre femme, m'a-t-il répondu, va aussi bien que possible. Autant, l'an passé, je l'ai trouvée agitée, neurasthénique : autant, maintenant, je la trouve calme et de nerfs reposés... L'important, a-t-il ajouté, c'est qu'elle ne se surmène pas! ».

MADAME NOYEUX.

Lui avez-vous demandé si Alice devait continuer ses promenades dans la journée?

HECTOR.

Ma foi, je vous avouerai que je ne lui en ai pas parlé.

ALICE.

Mais naturellement : c'est ce régime-là qui m'a fait du bien .. Quand on est neurasthénique, comme je le suis, il n'y a qu'un remède... c'est de faire ce que je fais... de longues promenades toute seule.

MADAME NOYEUX.

J'ai bien peur qu'elles ne te fatiguent...

ALICE, énervée.

Mais non!... A son mari. Où es-tu allé en sortant de chez le médecin ?

HECTOR.

Il faisait si beau... que je suis rentré en remontant les Champs-Elysées et l'avenue Wagram, où j'ai déniché, d'ailleurs, un amour d'appartement.

ALICE.

Nous n'allons pas déménager?

HECTOR.

Mais, ma chérie, il le faudra bien... Quand tu seras devenue une petite maman... où logerons-nous le bébé ? Nous sommes déjà très à l'étroit : il faudra une chambre de plus, il n'y a pas à dire...

MADAME NOYEUX, avec un soupir.

Eh bien, mes enfants... je m'en irai.

ALICE.

Qu'est-ce qui te prend, maman ?

HECTOR.

Oui, qu'est-ce qui vous prend ?... Nous vivons très tranquilles tous les trois... Jamais un mot... Vous m'empêchez bien de dîner quand je le voudrais... Mais enfin, à part cela, vous êtes une belle-mère charmante.

SCÈNE II

LES MÊMES, JULIE.

JULIE, type de bonne à tout faire, mal soignée, l'air niais, l'accent un peu traînard. Toutes les fois qu'elle entre, elle laisse la porte ouverte. Elle est entrée par la gauche.

Madame...

MADAME NOYEUX, à Julie.

Fermez donc la porte !...

HECTOR, à Julie qui va refermer la porte.

C'est curieux que vous ne puissiez jamais fermer votre porte !

ALICE, à Julie.

Qu'est-ce que c'est?

JULIE.

C'est Madame Bressy.

ALICE.

Eh bien, faites entrer.

Julie sort.

SCÈNE III

HECTOR, ALICE, MADAME NOYEUX, puis JEANNE.

HECTOR.

Enfin ! Dites donc, ne perdons pas de temps ; mettons-nous à table ; je meurs de faim.

ALICE, à son mari.

Mais oui...

ALICE, à Jeanne qui entre par la porte de gauche.

Bonjour, Jeannette.

JEANNE.

Bonjour, ma chérie !

Elles s'embrassent.

JEANNE.

Bonjour, Madame Noyeux !

MADAME NOYEUX.

Bonjour, Jeanne !

JEANNE, à Hector et lui tendant la main.

Comment va ?... Dites donc, je ne suis pas trop indiscrète ?

ALICE, à Jeanne.

Tu plaisantes ?

HECTOR.

Vous nous faites grand plaisir !

JEANNE, à Alice.

Alors, c'est vrai ?... Regarde-moi un peu... Elle a une mine superbe... Quand ta mère m'a dit la nouvelle, je n'en revenais pas... (A madame Noyeux.) N'est-ce pas ?

MADAME NOYEUX, souriant.

C'est vrai !

HECTOR.

Il n'y a pourtant là rien d'extraordinaire.

JEANNE.

C'est vrai.

ALICE, à Jeanne.

Je parie que tu l'as déjà écrit à ton mari.

JEANNE.

Non, mais je le lui écrirai ce soir.

HECTOR, à Jeanne[1].

Vous êtes veuve pour longtemps ?

JEANNE.

Jusqu'à demain.

MADAME NOYEUX.

Vous ne vous ennuyez pas trop ?

JEANNE.

Dame ! le temps me paraît un peu long.

HECTOR.

Tiens ! Je comprends ça... (Un temps et étouffant un bâillement.) Dites-moi, Jeanne, avez-vous faim ?

JEANNE.

Faim ? Pas du tout ! Et puis, je ne dîne jamais de bonne heure... Et vous ?

HECTOR, ennuyé.

Moi... non plus...

ALICE, riant.

Oui... mais, ce soir, Hector meurt de faim...

---

1. Alice et Jeanne sont assises sur le canapé : Hector a repris sa place devant la cheminée : madame Noyeux est assise sur une chaise, près du canapé.

HECTOR.

Mais non... mais non...

ALICE, même jeu.

Comment, non !... Il voulait se mettre à table sans toi.

HECTOR.

Voyons, Alice...

ALICE, même jeu.

Ne mens pas !

JEANNE, à Hector.

Vous n'allez pas vous gêner avec moi... Moi, vous savez, quand je dîne en ville, je dis toujours que je n'ai pas faim... Comme ça, si le dîner n'est pas prêt... Mais je me mettrais bien à table, tout de même.

HECTOR, joyeux.

Vrai ?

JEANNE.

Mais oui...

HECTOR.

Alors, tout va bien...

ALICE, se levant, à Jeanne.

Donne-moi ton chapeau ; je vais le mettre dans ma chambre.

MADAME NOYEUX, vivement et faisant rasseoir sa fille.

Ne bouge donc pas ; je vais y aller.

ALICE.

Mais pourquoi ?

HECTOR, même jeu.

Ta mère a raison... Tu sais bien que le médecin ne veut pas que tu remues.

JEANNE, même jeu.

C'est vrai... c'est très imprudent.

ALICE.

Ah! vous en faites des histoires!

MADAME NOYEUX.

Oui... eh bien! reste tranquille... Donnez-moi votre chapeau, Jeanne...

JEANNE, lui tendant son chapeau.

Voilà...

HECTOR, à madame Noyeux.

Je vais dire qu'on serve.

Madame Noyeux et Hector sortent, celui-ci par la porte droite premier plan, celle-là par la porte droite second plan.

SCÈNE IV

JEANNE, ALICE.

JEANNE, après un temps. Elle est assise à côté d'Alice sur le canapé.

Dis-moi... et l'autre?

ALICE, très calme.

L'autre?... Il va bien, je te remercie.

JEANNE.

Ça dure toujours?

ALICE.

Toujours.

JEANNE.

Il sait que tu es?...

ALICE.

Il le sait depuis tout à l'heure.

JEANNE.

Tu es allée chez lui, aujourd'hui?

ALICE.

Cet après-midi.

JEANNE.

Et alors?

ALICE.

Et alors, cela a été crevant... Il m'a parlé de m'épouser.

JEANNE.

Comment! Il croit toujours que tu es jeune fille?

ALICE.

Toujours!

JEANNE.

Mais c'est de la folie! Tu ne lui as pas encore dit la vérité?

ALICE.

La vérité!... Mais je la lui dirais qu'il ne me croirait pas.

JEANNE.

Pourquoi cette histoire?

ALICE.

Je ne sais pas... C'est lui-même qui m'en a donné l'idée... La première fois qu'il m'a vue, il m'a prise pour une jeune fille. Alors, je lui ai raconté qu'en

effet, j'étais sage, que j'habitais avec ma mère, etc., etc...

JEANNE.

Il est bien arrivé un jour où il s'est aperçu que... enfin...

ALICE.

Pas du tout, et ce fut le délicieux de l'aventure : car je pus ainsi revivre — et de façon agréable — la scène décisive où nous passons de fille à femme, scène, tu le sais, généralement plutôt ahurissante.

JEANNE.

Oui, plutôt. Et il s'est laissé prendre à cette comédie?

ALICE.

Ah! bien! il fallait le voir... Mais je t'assure qu'on l'aurait positivement désobligé, si on lui avait assuré après... qu'il ne venait pas de me débaucher... Et puis, si tu savais combien ce masque d'innocence m'aidait à lui poser des questions outrageusement indécentes...

JEANNE.

Auxquelles il te répondait?

ALICE.

De... mon mieux!...

JEANNE.

Tu es d'une perversité!

ALICE.

Serait-ce la peine de prendre un amant, pour vivre, avec lui, une vie semblable à celle que l'on mène

avec son mari?... Va-t-on au restaurant pour goûter à la cuisine que l'on a coutume de manger chez soi?

JEANNE.

Si tu veux. Mais il me semble que tu as tort de compliquer inutilement une liaison...

ALICE.

Aucune complication, au contraire. Il ne connaît ni mon nom, ni mon adresse, rien, entends-tu, rien. Le jour où il me plaira de rompre, je ne retournerai pas chez lui, et tout sera dit; déjà je lui ai raconté que je devais aller faire mes couches à la campagne; eh bien! un beau matin, je lui écrirai que je suis partie chez tante Agathe, et n-i-ni, ce sera fini!

JEANNE, ne comprenant pas.

Tante Agathe!

ALICE.

Oui, c'est une tante que je me suis donnée, comme je me suis donné une amie de pension du nom d'Henriette, une bonne qui s'appelle Rosalie, et quelques autres personnages imaginaires dont nous nous entretenons, d'ailleurs, souvent.

JEANNE.

Mais, ma pauvre amie, ce doit être épouvantable de mentir, ainsi, continuellement.

ALICE.

Épouvantable! mais au contraire, c'est délicieux. Mentir, mais c'est être femme! La femme ne ment-

elle pas tant qu'elle est femme, c'est-à-dire tant qu'elle aime ?...

JEANNE.

Permets !

SCÈNE V

ALICE, JEANNE, HECTOR.

HECTOR, entrant par la porte de droite.

Oh ! les bavardes !... Je parie que vous parliez toilettes...

ALICE.

Tout juste !

HECTOR.

Naturellement !... Ah ! les femmes, toutes les mêmes !... Je me suis souvent demandé quelle pouvait être la conversation des femmes sauvages : vous savez, de celles qui vont toutes nues...

JEANNE.

Oh ! elles ont bien toujours quelques plumes dans le nez dont elles doivent s'entretenir.

ALICE, à Jeanne.

Si tu te mets à dire des bêtises avec mon mari, nous n'avons pas fini... Nous ferions mieux d'aller dîner.

HECTOR.

Je ne demande pas mieux.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MADAME NOYEUX.

MADAME NOYEUX, entrant par la porte second plan à droite.

Mes enfants!...

ALICE, se levant,

C'est prêt?

MADAME NOYEUX.

Oui, nous pouvons passer à table.

On entend un coup de sonnette. Alice et Jeanne, suivies de madame Noyeux et d'Hector, se dirigent vers la porte de la salle à manger, second plan à droite.

HECTOR.

C'est ici qu'on a sonné?

MADAME NOYEUX.

Oui.

ALICE.

Allons! bon...

MADAME NOYEUX.

Je sais ce que c'est... C'est mon pâté.

Alice et Jeanne sortent, pénétrant dans la salle à manger. Restent en scène Hector et madame Noyeux.

SCÈNE VII

HECTOR, MADAME NOYEUX, JULIE.

JULIE, entrant par la gauche, elle parle toujours sur un ton traînard et indifférent et laisse la porte ouverte.

Madame...

MADAME NOYEUX.

C'est un pâté?

JULIE.

Non, madame, c'est un Monsieur.

HECTOR, se précipitant sur la bonne.

Mais fermez donc votre porte!

MADAME NOYEUX, à Julie.

Un Monsieur?

JULIE, après avoir referme la porte.

Oui, qui voudrait vous parler.

MADAME NOYEUX.

A moi?

JULIE.

Oui, Madame.

MADAME NOYEUX.

Il vous a donné son nom?

JULIE.

Non, Madame!

HECTOR, à Julie.

C'est assommant!... Dites-lui qu'il revienne... Je meurs de faim!

MADAME NOYEUX.

Vous ne lui avez pas dit que j'étais là?...

JULIE.

Si, Madame.

HECTOR, à la bonne et furieux.

Naturellement!... Ah! bon Dieu de bon Dieu!.. On vous a dit cent fois de ne jamais répondre qu'on est là... On dit : « Je ne sais pas... » et l'on va voir.

MADAME NOYEUX, à Julie.

Ce n'est pourtant pas malin!

HECTOR, à Julie, d'une voix étranglée par la colère et scandant chaque mot.

On demande le nom! On demande le nom!

MADAME NOYEUX, à Hector.

Écoutez... Allez vous mettre à table... Moi, je vais m'en débarrasser et je vous rejoins.

HECTOR.

Oui, c'est cela.

Il sort par la porte, second plan à droite

SCENE VIII

MADAME NOYEUX, JULIE.

MADAME NOYEUX, à Julie

Eh bien! faites entrer.

JULIE.

Bien!

Elle sort.

SCÈNE IX

MADAME NOYEUX, seule

Quelle buse!

La porte du pan coupé de gauche s'ouvre. Paraît Robert. Il est en redingote avec un chapeau haut de forme, des gants. Il paraît très ému.

SCÈNE X

MADAME NOYEUX, ROBERT.

ROBERT, très solennel.

Madame Noyeux?

MADAME NOYEUX.

Oui, Monsieur.

ROBERT.

Madame, excusez-moi de venir vous déranger à cette heure : mais ce que j'ai à vous dire est si grave, si grave, que je n'ai pas voulu différer davantage.

MADAME NOYEUX, s'asseyant sur le canapé.

Monsieur, veuillez vous asseoir ; je vous écoute.

ROBERT, s'asseyant sur une chaise à gauche du canapé.

Madame, avant tout, je vous en conjure, si pénible que puisse être, pour vous, la révélation que je suis dans la nécessité de vous faire, gardez tout votre sang-froid.

MADAME NOYEUX.

Mon Dieu! Monsieur... vous m'effrayez! De quoi s'agit-il?

ROBERT.

Il s'agit... il s'agit de votre fille.

MADAME NOYEUX, très étonnée.

D'Alice?

ROBERT.

Oui, Madame : d'Alice.

MADAME NOYEUX.

Vous connaissez mon enfant? (Robert fait signe que oui de la tête.) Mais, parlez, Monsieur!

ROBERT.

Oui, Madame... je parlerai... Mais je vous en supplie encore... demeurez calme.

MADAME NOYEUX, inquiète.

Je vous en prie, Monsieur!

ROBERT.

Madame! (Baissant la voix.) Votre fille est enceinte.

MADAME NOYEUX, éclatant de rire.

Eh! parbleu! Je le sais bien!

ROBERT, interdit.

Ah! vous savez...

MADAME NOYEUX, même jeu et se levant.

Dame!

ROBERT, se levant.

Et vous savez tout?

MADAME NOYEUX, énervée.

Tout quoi?

ROBERT.

Le nom?

MADAME NOYEUX, même jeu.

Quel nom?

ROBERT.

Le nom de son amant!

MADAME NOYEUX, sursautant.

Son amant! Mais, Monsieur, ma fille n'a pas d'amant!

ROBERT, presque tragique.

Si, Madame! Et c'est son amant que vous avez devant vous!

MADAME NOYEUX, suffoquant.

Vous?

ROBERT, avec volubilité.

Madame! Je vous en prie, écoutez-moi... Je suis un galant homme... et je saurai ne pas faillir à mon devoir... Votre fille est ma maîtresse depuis près de sept mois... Je l'aime passionnément et quand, tout à l'heure, chez moi, elle m'a dit qu'elle allait être mère, cela a été pour moi un véritable coup de bonheur; mon amour s'en est accru et j'ai voulu, malgré sa défense, venir vous trouver et vous mettre au courant de la situation. Cela n'a pas été sans peine. La chère enfant, par crainte de vous, m'avait toujours laissé ignorer son nom et son adresse... Je l'ai donc suivie... Elle est allée jusqu'à la station des tramways de la rue Taitbout, où vous êtes venue la rejoindre: puis, toutes deux, vous êtes entrées ici. Le concierge était sur la porte. « Ce sont bien les dames Durand qui viennent d'entrer? » lui dis-je en vous désignant... Durand, un nom que je venais d'inventer... — « Non, Monsieur, me répondit-il, c'est Madame Noyeux et sa fille, les locataires du troisième. » — C'est ainsi que j'appris votre nom...

MADAME NOYEUX.

Bref, Monsieur.

ROBERT, digne et avec émotion.

Bref, Madame, vous êtes mère; vous êtes bonne; vous pardonnerez! Quant à moi, je vous le répète, je connais mon devoir : je n'y faillirai pas... Solennel. J'ai l'honneur, Madame Noyeux, de vous demander la main de votre fille.

MADAME NOYEUX.

La main?

ROBERT.

Oui, Madame!

MADAME NOYEUX, éclatant.

Mais, Monsieur, ma fille est mariée!

ROBERT, ahuri.

Mariée?

MADAME NOYEUX.

Eh! oui! Monsieur, ma fille est mariée... Je ne sais pas ce que vous venez me chanter là!

ROBERT.

Mariée! votre fille est mariée?

MADAME NOYEUX.

Depuis trois ans... oui, Monsieur!

ROBERT.

Vous m'en voyez tout abasourdi... C'est pourtant bien vous qui étiez, tout à l'heure, rue Taitbout!... Enfin! je vous reconnais bien.

MADAME NOYEUX.

Oui, Monsieur, en effet, j'étais rue Taitbout; mais vous vous êtes trompé, voilà tout. Enfin, Monsieur s'il

faut absolument vous convaincre, c'est facile!.. (Appelant.) Alice! Alice!.. (A Robert.) Vous allez voir ma fille!

SCÈNE XI

ROBERT, MADAME NOYEUX, ALICE.

ALICE, entrant par la porte de droite, second plan.

Voilà! (Apercevant Robert.) Ah!

ROBERT.

Eh! parbleu... non... Je ne me trompais pas... C'est elle... c'est bien elle!

MADAME NOYEUX, saisie.

Hein?

ROBERT, à Alice muette de saisissement.

Écoute, Alice... Je te demande pardon... Je t'ai désobéi, oui, je t'ai suivie et je suis venu... Je suis venu pour tout raconter à ta mère, et que je suis ton amant, et que je t'aime... Et tu ne sais pas ce qu'elle me dit?... Que tu es mariée... toi!... toi... mariée! Mais enfin... cela n'est pas vrai, n'est-ce pas?... Cela n'est pas vrai? Pourquoi m'aurais-tu menti?... Oui, pourquoi?... Tu sais combien je t'aime... Rappelle-toi, voyons... Alice!...

SCÈNE XII

LES MÊMES, HECTOR, puis JEANNE.

HECTOR, entré depuis quelques instants, à Robert.

Ah! par exemple!... Misérable!...

ROBERT.

Monsieur!

MADAME NOYEUX, à Robert et désignant Hector.

Mon gendre!

Un temps.

HECTOR, à sa femme.

Tu connais cet homme?... Ce qu'il vient de dire est vrai? Hein?... Non! mais vas-tu parler?

MADAME NOYEUX, à Hector.

Mon ami!

HECTOR, à Madame Noyeux.

Je vous en prie! (A sa femme brutalement.) Eh bien, voyons! tu ne réponds pas. Alors, c'est vrai?... Tu avoues, hein? C'est vrai!.. Mais, tonnerre! parleras-tu?...

ALICE, tremblante de peur.

Mais je ne sais pas, je ne sais pas... Je n'ai jamais vu cet homme, je te le jure!

HECTOR.

Vraiment! C'est tout ce que tu trouves? (A Robert.) Et vous, Monsieur?

ROBERT, remettant son chapeau, puis très calme, très digne.

Trente-sept mille becs de gaz, vous entendez! Trente-sept mille becs de gaz que j'ai achetés en Amérique et que ces cochons d'Anglais m'ont volés! Aujourd'hui vous me refusez la main de votre sœur, sous prétexte qu'elle est votre femme, soit! N'en parlons plus. Mais vous souffrirez, la petite mère (à Madame Noyeux) que j'aille porter votre réponse à mon oncle bien-aimé, l'empereur Barberousse, colonel des pompiers!

Il esquisse très légèrement un petit pas de danse.

MADAME NOYEUX.

C'est un fou!

HECTOR, abasourdi.

C'est un fou!

MADAME NOYEUX.

Ah! j'aime mieux ça!

HECTOR.

Eh bien! et moi donc!

ALICE, tombant sur une chaise.

Ah! mon Dieu![1]

Toutes les fois que les personnages regardent Robert, celui-ci fait des grimaces, et redevient sérieux quand on ne le regarde plus.

HECTOR, à Alice.

Ah! ma pauvre amie, ma pauvre amie, remets-toi... Je te demande pardon... Je suis désolé... Voyons, ne reste pas là. (A Madame Noyeux.) Emmenez-la.

MADAME NOYEUX.

Mais oui! (A sa fille.) Viens, ma chérie.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, JEANNE.

JEANNE, entrant[1].

Qu'est-ce qu'il y a?

HECTOR.

Chut... un fou!

JEANNE, effrayée.

Allons donc!

---

1. Les trois dernières répliques sont dites presque en même temps.

MADAME NOYEUX.

Eh oui... Emmenez Alice. (A sa fille.) Va, ma pauvre chérie.

ALICE, sortant avec Jeanne par la droite.

Mais oui, maman.

SCÈNE XIV

MADAME NOYEUX, HECTOR, ROBERT.

MADAME NOYEUX, à Hector, en désignant Robert.

Comment nous en débarrasser?

HECTOR, bas à madame Noyeux, et regardant Robert.

Écoutez... Dites à la bonne de descendre, d'aller au poste... c'est juste en face... prévenir le commissaire de police... Moi, je l'attendrai.

MADAME NOYEUX.

C'est cela!... Mais il n'y a pas de danger pour vous?

HECTOR.

Non, non... On ne peut pas le laisser seul. Seulement, dites à la bonne de se presser.

MADAME NOYEUX.

Bon.

Elle sort par la porte de gauche. — Robert, pendant cette fin de scène, met sa canne sur ses épaules et fait force grimaces à Madame Noyeux qu'il accompagne jusqu'à la porte en sautillant.

SCÈNE XV

HECTOR, ROBERT.

HECTOR, surveillant Robert.

Je ne suis pas plus tranquille que ça. Pourvu qu'il n'ait pas de crise!

ROBERT, très calme.

Enfin, avouez, Monsieur, que tout cela est sempiternel.

HECTOR.

Oui, Monsieur.

ROBERT.

Monsieur!... Monsieur!... Veuillez m'appeler Messire!

HECTOR.

Messire!

ROBERT.

C'est bien! Je vous fais chevalier de l'Ordre-Royal des États-Unis, et je vous invite à ma noce!... Car je me marie... J'épouse le cadran solaire du Palais-Royal, étant moi-même une horloge suisse... Tenez! quelle heure avez-vous?... Trois heures. (Il met ses mains devant son visage qu'il découvre chaque fois qu'il dit : « coucou ».) « Coucou... coucou... coucou... » Et puisque vous vous êtes donné la peine de venir jusque chez moi, veuillez donc vous asseoir.

Il pousse Hector sur une chaise.

HECTOR, s'asseyant.

Vous êtes bien bon!

ROBERT, avec volubilité.

Car vous êtes-vous demandé, Monsieur, pourquoi ces changements de gouvernement étaient si fréquents?... hein?... Ne m'interrompez pas! Les monarchies, les empires, les républiques, tout s'écroule. Et pourquoi? Hein, pourquoi?

HECTOR.

Dame!

ROBERT, même jeu.

Oui, vous l'avez dit, Monsieur le duc, parce que le vent de la Révolution souffle. Eh! bien, savez-vous ce que j'ai inventé, moi, pour l'empêcher de souffler, ce vent de la Révolution?... Le bourrelet antirévolutionnaire... Oui, Monsieur! Eh bien, ce bourrelet dont tous les gouvernements devraient se munir, aucun d'eux n'en veut. A l'Élysée, on ne m'a pas reçu, on ne m'a pas reçu... à cause des sous-marins.

HECTOR, semblant très intéressé.

Des sous-marins?

ROBERT.

Des militaires et des bonnes d'enfants qui restent plantés — comprenez-vous — plantés comme un mât de cocagne au milieu d'un champ de betteraves. Entendez-vous, tonnerre d'un chien de nom d'un chien!

SCÈNE XVI

ROBERT, HECTOR, MADAME NOYEUX, LE COMMISSAIRE, DEUX AGENTS.

MADAME NOYEUX, entrant par la porte de gauche.

Voilà le commissaire!

HECTOR.

Ah! Enfin!

MADAME NOYEUX, revenant à la porte qu'elle a laissée ouverte.

Entrez, Monsieur.

ROBERT, allant s'asseoir sur le canapé.

Qu'est-ce... mais qu'est-ce donc?

HECTOR, à Robert.

Rien.

LE COMMISSAIRE, entrant suivi de deux agents. Aux agents.

Restez-là, vous autres... et attention!

HECTOR, allant au commissaire.

Monsieur le commissaire...

LE COMMISSAIRE, sur la défensive.

Pardon! (A Madame Noyeux et désignant Hector et Robert.) Lequel des deux est-ce?

MADAME NOYEUX, vexée et désignant Robert.

Mais... celui-là.

LE COMMISSAIRE.

Je ne peux pas deviner, voyons!... C'est un de vos parents?

HECTOR.

Du tout!

LE COMMISSAIRE.

Un de vos amis?

HECTOR.

Pas le moins du monde.

LE COMMISSAIRE.

Comment se fait-il que vous le recevez?

HECTOR.

Je ne le reçois pas. Il s'est introduit ici.

LE COMMISSAIRE.

Et qu'est-ce qui vous fait supposer qu'il est fou?

HECTOR.

Il tient des propos incohérents.

LE COMMISSAIRE.

S'est-il livré à quelques excentricités?

HECTOR.

Non! mais il parle d'épouser ma femme... il dit...

MADAME NOYEUX, impatientée.

Enfin, c'est un fou!

LE COMMISSAIRE.

Ta! ta! ta! c'est bientôt dit.

ROBERT, toujours assis sur le canapé, au commissaire.

Oui, Monsieur... Trente-sept mille becs de gaz que ces cochons d'Anglais m'ont volés!

HECTOR.

Vous voyez?

LE COMMISSAIRE, à Hector.

Oui, oui, laissez... (A Robert et très poli.) Eh bien, Monsieur, voulez-vous me suivre? Nous les retrouverons ces becs de gaz.

ROBERT.

On dit ca...

LE COMMISSAIRE.

Je vous assure...

ROBERT.

Soit! Mais pas avant de vous avoir parlé en particulier... Faites sortir, colonel, — car vous êtes bien colonel, n'est-ce pas?

LE COMMISSAIRE.

Oui, oui, colonel.

RORERT.

Eh! bien, faites sortir le duc et sa fille. (Il désigne Hector et madame Noyeux.) Laissez-nous seuls avec le colonel, et (il désigne les agents) ces deux gentilhommes!

LE COMMISSAIRE, à Hector.

Ne le contrariez pas; retirez-vous.

HECTOR.

Soit!

Hector et madame Noyeux sortent.

SCÈNE XVII

ROBERT, LE COMMISSAIRE, LES DEUX AGENTS.

LE COMMISSAIRE.

Eh bien! vous le voyez, nous sommes seuls!

ROBERT, se levant et sur un ton de grande conviction.

Oui... Écoutez, Monsieur le commissaire, je ne suis pas fou. J'ai été obligé de simuler la folie pour sauver l'honneur d'une femme... Vous êtes un galant homme... Voici, en deux mots, ce qui m'arrive... Depuit sept mois, la femme de ce Monsieur est ma maîtresse... Pour une raison que j'ignore, elle m'avait toujours fait croire qu'elle était jeune fille, et qu'elle habitait chez ses parents. Aujourd'hui, elle est arrivée chez moi, m'annonçant qu'elle était enceinte... Moi, l'aimant éperdument, voulant l'épouser, j'ai commis la gaffe de la suivre, de venir ici, croyant aller chez ses parents; et je suis tombé sur le mari. Alors, pour sauver la situation, j'ai été obligé de simuler la folie : mais vous le voyez, j'ai toute ma raison.

LE COMMISSAIRE, qui pendant la précédente tirade n'a pas bronché et a tout le temps regardé fixement Robert.

Oui... Eh bien! il n'y a pas de doute... c'est un fou!... (Aux agents.) Emmenez-le!

ROBERT, empoigné par les agents.

Mais, vous plaisantez... Je ne suis pas fou!... Comment, vous ne me croyez pas?

LE COMMISSAIRE, aux agents.

Ficelez-le!

ROBERT, au commissaire.

Mais c'est stupide, voyons! Vous connaissez bien Dantin, votre collègue du vingt-et-unième. Je fais ma partie, tous les jours, avec lui... Faites-le venir.

LE COMMISSAIRE.

Vous connaissez Dantin?

ROBERT.

J'ai dîné, hier soir, avec lui. Il m'a emmené à l'Opéra où il était de service. Enfin, c'est moi qui lui ai fait le coup du téléphone.

LE COMMISSAIRE.

Qu'est-ce que c'est que ça encore?

ROBERT.

Vous n'êtes donc pas marié?

LE COMMISSAIRE.

Si.

ROBERT.

Et vous ne connaissez pas le coup du téléphone? Toutes les fois que Dantin a envie de sortir sans sa femme... je téléphone chez lui qu'une affaire urgente l'appelle à la préfecture... Et ainsi, il est libre.

LE COMMISSAIRE, riant.

Oh! moi, je me fais porter une lettre par un agent.

ROBERT, riant.

C'est encore un moyen.

LE COMMISSAIRE, redevenu sérieux.

Oui. Eh bien, tout cela est très gentil, (aux agents qui tiennent toujours Robert) mais emmenez-le!

ROBERT, se débattant.

Mais enfin, Monsieur le commissaire, j'ai toute ma raison.

LE COMMISSAIRE.

Nous verrons tout cela au poste.

ROBERT.

Je vous répète que Dantin...

LE COMMISSAIRE.

Nous le ferons venir, Dantin, que diable ! Nous le ferons venir ! (Aux agents.) Allez ! allez !

Robert sort, par la porte de gauche, emporté par les deux agents.

LE COMMISSAIRE.

Voyons, que je les prévienne. (Il entr'ouvre la porte de droite.) Ça y est !

SCÈNE XVIII

HECTOR, MADAME NOYEUX, ALICE, JEANNE, LE COMMISSAIRE.

HECTOR, il entre suivi de Madame Noyeux, d'Alice et de Jeanne.

Il est bouclé ?

LE COMMISSAIRE.

Oui, et cela n'a pas été sans peine ! Ah ! le mâtin ! Il y a longtemps que je n'ai vu une folie aussi nette que celle de ce malheureux !

MADAME NOYEUX.

Ah ! vraiment !

LE COMMISSAIRE.

Il n'y a pas à s'y tromper, allez ! On trouve chez lui le signe caractéristique de la démence qui est, vous le savez, de dissimuler son état... Ainsi, celui-là, vous ne savez pas ce qu'il avait imaginé ?... Je vous

le donne en mille !... Il s'était mis à faire le Jacques pour sauver l'honneur d'une femme... la vôtre.

HECTOR, excessivement ennuyé.

Elle est bonne !

LE COMMISSAIRE.

On se demande vraiment où ces gaillards-là vont chercher tout cela !

MADAME NOYEUX.

En effet !

LE COMMISSAIRE.

Mesdames...

Il salue. Jeanne et Alice répondent par un signe de tête.

HECTOR, saluant.

Monsieur le commissaire !

Hector et Madame Noyeux sortent, reconduisant le commissaire.

HECTOR, en sortant.

Je vous remercie encore !

LE COMMISSAIRE, tous les trois sortent par la porte de gauche.

Mais de rien !

SCÈNE XIX

ALICE, JEANNE, puis MADAME NOYEUX.

ALICE.

Eh bien, toi qui voulais le voir, tu l'as vu !

JEANNE

Ah ! l'animal !... Heureusement, qu'il fait bien le fou !... Pourvu qu'on ne le garde pas !

ALICE.

Oh ! je suis tranquille... Il s'en sortira : il connaît un commissaire.

SCÈNE XX

MADAME NOYEUX, ALICE, JEANNE.

MADAME NOYEUX, entrant.

Ah ! mes enfants ! si je m'attendais à celle-là...

ALICE.

Eh bien ! et moi donc !

MADAME NOYEUX, voyant entrer Hector.

Enfin !... Allons nous remettre à table !

SCÈNE XXI

LES MÊMES, HECTOR, puis JULIE.

HECTOR, paraissant furieux.

Un instant !... Je ne sais pas si j'ai l'air d'un serin, mais j'aime assez peu que l'on se fiche de moi. (Fixant sa femme et menaçant.) Il y en a une ici à qui je vais dire deux mots.

Alice et Jeanne se regardent terrifiées.

JEANNE, très émue.

Mon ami !

HECTOR, voyant entrer la bonne, hurlant presque de colère.

Tenez, la voilà celle à qui je vais dire deux mots. (A la bonne.) Et d'abord, fermez la porte et maintenant,

écoutez ceci, ma fille : ce ne sera pas huit jours, pas quatre, pas deux, que je vous donnerai ; mais c'est sur-le-champ que je vous flanquerai à la porte, quand vous vous permettrez d'introduire ici des gens de cette espèce.

JULIE, pleurant.

Mais, Monsieur, ce n'est pas de ma faute !

HECTOR, hurlant.

Suffit ! On demande le nom... On demande le nom !

MADAME NOYEUX, à Julie.

Le fait est qu'on vous l'a assez dit !

HECTOR, même jeu.

Aujourd'hui, c'est un fou ; demain ce sera un cul-de-jatte ; après-demain, Dieu sait quel phénomène. Ma maison n'est pas une ménagerie... (Sur un ton plus radouci.) Vraiment, Jeanne, je suis désolé... Pour une fois que vous venez dîner avec nous,

ALICE.

Mon ami, que veux-tu ?... ce n'est pas de ta faute !

HECTOR, suivant Julie qui passe dans la salle à manger.

C'est vrai ! (A Julie, furieux, et avec les mêmes intonations que celles de Robert quand il faisait le fou.) Eh bien ! si vous nous serviez !... Au lieu de rester, là, plantée comme un mât de cocagne au milieu d'un champ de betteraves... Entendez-vous !... Tonnerre d'un chien de nom d'un chien !

RIDEAU

TABLE

	Pages.
L'Asile de Nuit	1
Le Chauffeur	43
Depuis six Mois	111
La Recommandation	153
Rosalie	179
M. Lambert, Marchand de Tableaux	201
L'Aventure	285

IMPRIMÉ

PAR

PHILIPPE RENOUARD

19, rue des Saints-Pères

PARIS

BINDING CO. JUN 6 1970

PQ 2625 A927Q4 1920

Maurey, Max
Quelques actes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY